

A. 10-02

NAF 28604 (10)

Casanova

Mémoires de ma vie

Tome X

Manuscrit autographe

132 f.

vol XII
imprimé

1770

Chap I

(Orig. B^d X p 1-32)

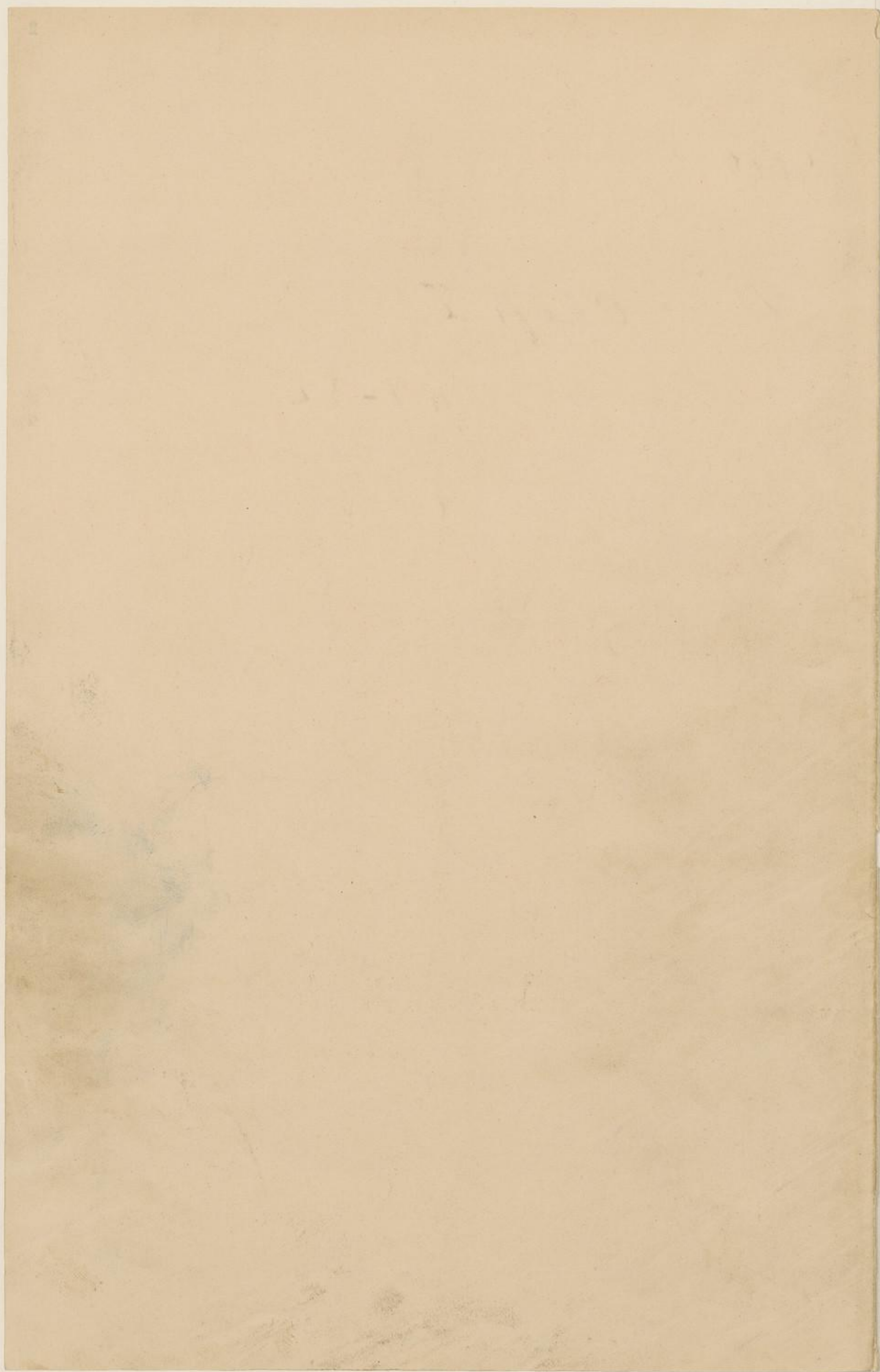


over 100
miles

1770

Chapter I

(see also p. 1-25)



Marguerite, la Buonacorsi, la duchesse de Fiorenza, le Cardinal de Bernis, ^{mes freres} la princesse de Sesto Croce, le Sibille de Viterbe, l'abbé Grimaldi, Medini Marucci, Maruccio Sa. oeuvre. Abolition de l'excommunication au parloir.

M'étant déterminé d'avance à passer six mois à Rome dans la plus grande tranquillité, ne m'occupant que de tout ce que l'étude de la Ville pouvoit me faire gagner en connoissances, j'ai mis le lendemain de mon arrivée, ^{un joli appartement} ~~un~~ à vis le palais de l'ambassadeur d'Espagne qui alors étoit monseigneur d'Apollon; cet appartement étoit le même qu'habitoit le maître de langue où j'allois prendre leçon ~~vingt~~ ^{quand} sept ans auparavant, j'étois au service du Cardinal Aquaviva. La maîtresse de cet appartement étoit la femme d'un cuisinier, qui ^{ne} venoit se coucher avec elle qu'une fois par semaine. Elle avoit une fille de seize à dix-sept ans, qui malgré sa peau un peu trop brune auroit été fort jolie si la petite verole ne l'avoit pas minée d'un oeil. Elle en portoit un postiche qui étoit tant d'une couleur différente de celle de l'autre, et aussi plus grand, rendoit sa figure désagréable. Cette fille qui s'appelloit Marguerite ne me fit aucune impression; mais malgré cela j'en ai pu m'empêcher de lui faire un cadeau, dont aucun autre ne pouvoit lui être plus cher. Un anglois oculiste ^{et} qui on appelloit le chevalier Taylor se trouvant alors à Rome, et ^{logé} sur la même place, j'y ai conduit Marguerite avec sa mère, et moyennant six sequins je lui ai fait mettre un oeil de porcelaine égal à l'autre, dont on ne pouvoit rien voir de plus beau. Cette dépense fit croire à Marguerite que l'opéra de sa beauté en vingt quatre heures j'étois déjà devenu amoureux d'elle, et la mère ^{par esprit} ~~juste~~ de dévotion eut peur de se charger la conscience ~~de se charger la conscience~~ ~~de se charger la conscience~~

portant un jugement favorable sur mon intention. Je n'ai pas tardé à savoir tout cela de Marguerite même, lorsque nous parvîmes à faire connoissance intime. J'ai fait mon accord pour dîner, et souper sans aucun faste. Riche de trois mille sequins, je me suis pro-

R
posé une conduite, qui devoit m'assurer de pouvoir vivre à Rome non
seulement sans avoir besoin de personne, mais même en y faisant ^{une respectable} figure.

J'ai trouvé le lendemain des lettres ~~à m'adresser~~ dans presque
tous les bureaux des postes, et le chef de la banque Belloni qui me
connoissoit depuis long tems déjà averti des lettres de change, dont j'
étois porteur. Monsieur Dandolo toujours mon fidèle ami m'envo-
yoit deux lettres de recommandation écrites par le même noble ve-
nitien Monsieur de Zuliani, qui m'avoit recommandé à Madrid à l'am-
bassadeur Mocenigo avec le consentement des inquiéteurs d'~~état~~. Une
de ces lettres étoit adressée à Monsieur D'igo ambassadeur de Venise
C'étoit le frère du même D'igo qui avoit été ambassadeur à Paris
ce qui me fit le plus grand plaisir. L'autre étoit adressée à la duchesse
de Fiano. Je me voyois dans l'apparence d'être fouflé dans
toutes les grandes maisons de Rome; je me ferois un vrai plaisir
de l'idée de me présenter au Cardinal de Bernis, lorsque je
~~serois~~ déjà connu de toute la ville. Je n'ai ni ni voiture, ni do-
mestique; cela n'est pas nécessaire à Rome, où l'on a l'un et
l'autre dans l'instant quand on en a besoin.

La première personne à laquelle j'ai présenté ma lettre fut
la duchesse de Fiano, qui étoit déjà prévenue par son frère
me fit l'accueil le plus gracieux. C'étoit une femme fort laide,
point du tout riche, ^{mais} d'un très bon caractère; ayant très peu d'
esprit, elle avoit pris le parti d'être gayement médiocre pour
faire croire qu'elle en avoit beaucoup.
~~que Rome ne soit dirigée par elle en conséquence~~ Je dis son mari,
qui portoit le nom d'Otto borti en ayant le droit et ^{impotent}
qui l'avoit épousée pour se procurer un héritier étoit ~~un~~
ce qu'on appelle en langage romain babilano
~~tant~~; ce fut la première confiance qu'elle me fit la troisième
fois que je l'ai vue; mais elle ne me dit pas cela d'un ton, qui
auroit pu me faire juger qu'elle ne l'aimoit pas, ni que pour
cela elle eût voulu se donner pour femme à plaindre, car il parut
qu'elle ne me le disoit que pour se moquer d'un confesseur qu'elle
avoit, et qui l'avoit menacé de lui refuser l'absolution si elle
n'obéiroit à faire tout son possible pour le faire devenir misant.

43B

Elle donnoit tous les soirs un petit souper à la coterie qui étoit com-
posée de sept ou huit personnes, au quel je ne fus admis que huit ou
dix jours après, lorsque tout son monde m'ayant connu chacun
parut cherir ma société. Son mari, qui n'aimoit pas la compa-
gnie soupait tout seul dans sa chambre. Le chevalier qui ser-
voit la duchesse étoit le prince de Santa Croce, dont la femme
étoit servie par le Cardinal de Bernis. ^{Cette princesse fille du marquis} ~~Elle étoit fort jeune, fort~~
^{Falconieri étoit fort jeune, jolie} ~~forte~~, fort vive, et faite pour plaire à tous ceux qui l'approchoient;
mais ambitieuse de posséder le Cardinal, elle ne laissoit espérer à
personne l'honneur de pouvoir parvenir à occuper sa place. ~~Elle~~
~~étoit fille unique d'un marquis, au comte Falconieri.~~ Le prince son
mari étoit bel homme, noble dans ses manières, et doué d'un
esprit très suffisant; mais il ne s'en servoit que pour faire des
speculations sur le commerce: il croyoit, et il avoit raison,
qu'on ne prejudicoit ^{nullement} ~~aucunement~~ à la noble naissance en
se procurant toutes les utilités pécuniaires ^{qui en dépendoient} ~~possibles~~
~~de commerce~~. N'aimant pas la dépense, il servoit
la duchesse de Fiano, parcequ'il ne dépensoit rien, et il ne le
voyoit pas dans le risque de devenir amoureux. Son être
devot, il étoit jésuite outré, et positivement jésuite de robe courte,
comme le président d'Egville, ^{frère du marquis d'Hyères} que j'avois connu à Aix. D'abord
que deux ou trois semaines après mon arrivée ~~à Rome~~ il m'a
entendu me plaindre de la gêne où un homme de lettres se
trouvoit, lorsqu'il alloit pour travailler dans les bibliothèques de
Rome, comme par exemple à la Minerve, et encore plus à la Va-
ticane, il s'offrit à me présenter au supérieur de la maison professe
au Pèrs, et à S.^r Ignace. Un des bibliothécaires me presenta pour
la première fois à tous les subalternes, et depuis ce jour là non
seulement je me mis en maître d'aller à la bibliothèque tous les
jours, et à toutes les heures, mais de porter chez moi tous les livres

4 4
dont je pouvois avoir besoin, ne faisant autre chose qu'écrire le titre du
livre que je prenois sur une feuille que je laissois sur la table, où
j'écrivois. On me portoit des bougies, lorsqu'on imaginoit que je ne
voyois pas assez clair, et on pouvoit la politerie jusqu'à me donner la
clé d'une petite porte par où je pouvois aller en bibliothèque
à toutes les heures, très souvent sans être vu. Les jésuites furent tou-
jours les plus polis de tous les religieux réguliers de notre religion, et même,
si j'ose le dire les seuls polis; mais dans la crise où ils se trouvoient dans
ce temps là leur politerie étoit poussée si loin qu'ils me parurent
rampans. Le Roi d'Espagne vouloit l'ordre supprimé, et ils savoyent
que le pape le lui avoit promis; mais, ^{si le grand corps n'arrive} ~~ils étoient intrépides. Ils ne purent jamais se persuader~~
~~qu'ils n'auroient qu'il ne craignoient pas le grand corps. Ils suppose-~~
~~rent jamais que le Pape pourroit avoir un courage qui surpas-~~
sât selon eux la force morale de l'homme. Ils parvinrent même
à la faire avorter par voye indirecte qu'il n'avoit pas l'autorité
nécessaire ~~pour~~ supprimer leur ordre sans la convocation d'un
concile; mais tout fut vain. La peine que le pape eut à se déter-
miner de ce qu'il savoit que prononçant la sentence de la
suppression de la compagnie, il prononceroit celle de sa propre
mort. Il ne s'y détermina que lorsqu'il vit son honneur dans le plus
grand danger. Le Roi d'Espagne, qui étoit le plus opiniâtre de tous
les souverains, lui écrivit de sa propre main que s'il ne supprimoit pas
l'ordre, il publieroit par l'impression, dans toutes les langues de
l'Europe, les lettres ^{qu'il lui avoit écrites quand il étoit Cardinal} ~~qu'il lui avoit écrites quand il étoit Cardinal~~
et en vertu desquelles il l'avoit fait créer grand pontife de la
religion chrétienne. Une tête différente de celle de Sanganello
auroit pu répondre au Roi que le pape n'est pas obligé à tenir
ce qu'il avoit promis étant Cardinal, et les jésuites auroient
soutenu cette doctrine qui n'est pas la plus précieuse de toutes
celles des sectateurs du probabilisme; mais Sanganello dans le fond
n'aimoit pas les jésuites: il étoit conseiller, il n'étoit pas gentilhomme, sa

5 5 5

politique étoit unique, et son esprit n'étoit pas assez fort pour braver la honte qu'il auroit ressentie en se voyant découvert pour ambitieux, et pour capable de manquer à une parole qu'il auroit donnée à un grand monarque pour le voir maître du siège de saint Pierre.

Je vis de ceux qui disent que ce pape s'est empoisonné lui-même à force de prendre des contrepoisons. Le fait est vrai ^{que} craignant toujours d'être empoisonné, il prenoit des antidotes, et des drogues preservatives. Il étoit ignorant en physique, et il pouvoit donner la dedans; mais je suis en état de dire par une certitude morale (s'il y a certitude morale) que le pape Rangonelli mourut empoisonné, ~~par la liqueur et non pas par ses~~ ~~poisons~~ Alexipharmiques ~~et même par son poison que les papes~~.

Voici sur quoi ma certitude ~~est~~ est fondée.

Troisième

Dans la même ^{année} que j'étois à Rome, qui étoit la ~~seconde~~ du pontificat de Rangonelli, on enferma une femme native de Viterbe qui se méloit de faire des prédictions dans le style énigmatique avec des signalements surprenants. Elle prédisoit dans des termes obscurs la destruction de la compagnie de Jésus sans nommer le temps dans lequel elle devoit arriver; mais ce qu'elle disoit très-clairement étoit ceci: la compagnie de Jésus ne sera détruite que par un pape, qui régnera cinq ans, trois mois, et trois jours, précisément autant que Sixte quint, pas un jour plus, pas un jour moins. La plus part des lecteurs de cette prophétie la méprisoient, et on ne parla plus de cette ^{que cependant on espérait} ~~symplesse~~ le pria le lecteur de me dire, si un homme judicieux, si un homme qui pense peut révoquer en doute l'empoisonnement de ce pape d'abord qu'à sa mort on trouva la prophétie avérée. C'est le cas que la certitude ^{devient} morale est égale à la physique; l'esprit qui endoctrina la femme de Viterbe sut-il bien prendre les mesures que le monde prit que si les jésuites furent supprimés, ils n'eussent aussi réven-ger. L'homme très-puissant qui a empoisonné le pape auroit pu certainement l'empoisonner avant qu'il supprimât l'ordre; mais il faut avouer qu'il ne l'a jamais eu capable. Il est évident que s'il n'auroit pas supprimé l'ordre, il ne l'auroit pas empoisonné, et qu'ainsi la prophétie

n'aurait pas menti. Remarquons que Sanganelli étoit moine de l'ordre de S.^t François, comme liste quint, et que l'un étoit né à peu près aussi noblement que l'autre. Le singulier de ce fait est qu'après la mort du pape on a mis en liberté la Sibille, traitée de folle; et qu'on ne parla plus d'elle, et que malgré que la prophétie, dont je viens de parler, fut vraie, on i obstina à dire dans tous les cercles des savans, et de la noblesse, qu'il étoit vrai que le pape étoit mort empoisonné, mais empoisonné par ses alexipharmiques qu'il prenoit lui même à répétition, et même sans que son fidèle ami Bontempi fût présent. Je demande à un peu: sans quel étoit l'intérêt que le pape pouvoit avoir, à moins qu'il ne fût fou, à vérifier aux pieds des lettres la prophétie de la femme de Viterbe. Ceux qui me disent que tout est événement peut avoir été l'effet du pur hasard me fermeront la bouche, car je ne peux pas nier cette possibilité; mais je pourrais à raisonner comme j'ai toujours raisonné. L'emprisonnement du pape Sanganelli fut le dernier essai que les jésuites, même après leur triomphe, donnèrent au monde de leur pouvoir. La faute impardonnable qu'ils commirent fut celle de ne l'avoir pas fait savoir auparavant, car la véritable politique ne consiste qu'en prévoyance, et précaution, et le plus misérable de tous les politiques est celui qui ignore qu'il n'y a rien au monde qui en cas de doute la précaution ne doive sacrifier à la prévoyance.

Le prince de Santa Croce, la seconde fois qu'il me vit chez la duchesse de Fiano, me demanda ex abrupto pourquoi je n'allois pas voir le Cardinal de Bernis: je lui ai répondu que je comptois d'y aller le lendemain — Aller y, car je n'ai jamais entendu son Eminence parler de quelqu'un avec une considération égale à celle qu'il m'ontre d'avoir pour votre personne — Je lui ai des obligations infinies depuis dix ^{huit} ans; et je ^{m'exprimerois} volontiers au risque de pe-
 nir pour convaincre son Eminence que je n'ai rien oublié de tout ce que je lui dois — Aller y donc, et nous en serons tous charmés.

Le Cardinal me reçut le lendemain avec les marques du vrai contentement qu'il ressentait en me recevant. Alors la réserve avec laquelle j'avois parlé de lui au prince Santa Croce chez la duchesse ~~est~~^{était} sûre que je serois ~~par là~~ ^{par là} discret sur les circonstances de notre connaissance à Venise. Je lui ai dit qu'excepté qu'il étoit engraisé je le trouvois bel et frais, comme lorsqu'il étoit parti de Paris, il y avoit alors ^{douze} ~~vingt~~ ans; ~~et~~ mais il me répondit qu'il se trouvoit différent en tout. J'ai me dit il, cinquante cinq ans, et je lui redit à ne plus manger que des herbes — Est ce pour faire que l'indination de la chair à l'ouvrage de l'ameur diminue? — Je voudrois qu'on le eût; mais je crois qu'on n'en est pas la dupe.

Vous verrez.
Le lendemain le Cardinal me dit ^{en nous} ~~après~~ levant de table, que M. Du-
lian avoit prevenu l'ambassadeur Erillo, qui avoit la plus grande envie
de me connoître; et je fus tres content de l'accueil qu'il me fit. Le
chevalier Erillo frere du mouranteur, qui vit encore, étoit un homme
rempli d'esprit, bon citoyen, ^{tres eloquent} et grand politique. Il me fit compliment

48 8 sur ce que je voyageois, et qui au lieu d'être persécuté par les inquisiteurs d'état, je jouissois de leur protection, car M. Julian me recommandoit avec leur consentement. Il me retint à dîner, et il me dit d'y aller toutes les fois que je n'aurois rien de mieux à faire.

Ce fut le même soir chez la duchesse que j'ai prié le prince Santa Croce de me présenter à la princesse: il me répondit qu'elle le devoit agréer que le Cardinal avoit passé la veille une heure à parler de moi. Il me dit que je pouvois y aller tous les jours ou à onze heures du matin, ou à deux heures de l'après midi. J'y fus le lendemain à deux heures: elle étoit au lit où elle faisoit tous les jours la riesta, et comme j'avois le privilège d'être homme sans conséquence elle me fit entrer dans un quart d'heure d'abord. J'ai vu ~~l'homme~~ tout ce qu'elle étoit. Jeune, jolie, gaie, vive, curieuse, vaillante, parlant toujours, interrogeant, et n'ayant pas la patience d'attendre la réponse toute entière. J'ai vu dans cette jeune femme un vrai joujou fait pour amuser l'esprit, et le cœur d'un homme voluptueux et sage, qui avoit sur le corps des grandes affaires, et qui avoit besoin de se distraire. Le cardinal ne la voyoit que régulièrement trois fois par jour. Le matin à son lever; il alloit voir si elle avoit bien dormi: l'après midi dîner ^{allant} ~~qu'il~~ tous les jours à trois heures prendre du café chez elle, et le soir dans la maison où il y avoit l'assemblée. Il avoit sa partie de piquet tête à tête avec elle, où il avoit le talent de ne rien perdre tous les jours à ces jeux romains si plus ni moins. De cette façon la princesse étoit la plus riche jeune femme de toute la ville de Rome. Le mari quoique jaloux par défaut de cœur, ne pouvoit pas par une qualité naturelle de l'esprit qui va: s'en trouver mauvais que la femme jouît d'une pension de 1800[#] par mois sans pouvoir se rien reprocher, ni donner motif à la moindre médisance, car cela se faisoit en public, et n'étoit d'ailleurs que de l'argent loyalement gagné à un jeu, dont on ne pouvoit attribuer la faveur qu'à la seule fortune.

7 9 9

Le prince de Santa Croce donc ne pouvoit que cultiver, et extrême-
ment cherir l'amitié que le Cardinal avoit pour sa gentille princesse,
qui tres-seconde lui donnoit un enfant non seulement tous les ans,
mais quelque fois tous les neuf mois, malgré que le docteur Sali-
cetti l'eut assurée que le viz qui elle devoit avoir de sa santé ne
lui permettoit pas de redevenir grosse avant que les six semaines
des evacuations de l'accouchement ne fussent écoulées.

Autre ala ce prince jouissoit de l'avantage de pouvoir recevoir
de Lyon toutes les choses qui il devoit d'avoir sans que le grand tre-
sorier qui estoit alors monsignor Brachi aujourd'hui Pape y trouvoit
rien à redire, puisqu'elles estoient adressées au Cardinal. Il faut au-
si ajouter que l'amitié que le Cardinal avoit pour la maison le
garantissoit de tous ceux qui galamment sa femme ~~l'avoit ennuyé~~
celui qui dans ce temps là en étoit ^{après c'étoit} ~~gouverneur~~ le constable Colonna,
~~qu'il~~ ^{qui il} avoit surpris dans une chambre de son palais en con-
versation avec elle dans un de ces quarts d'heure où elle étoit mo-
ratement sûre que le coup de cloche qu'on donnoit à la porte
n'annonceroit pas l'arrivée de l'émirance venant. Le
prince constable à peine parti, le mari fâché avertit la prin-
cesse de se tenir prête à partir avec lui le lendemain pour la
campagne. La princesse protesta que ce départ impromptu, inopiné,
et non prévu n'étoit qu'un caprice au quel son honneur
ne lui permettoit pas de consentir; mais c'étoit décidé, et elle au-
roit dû obéir, si le Cardinal même étoit intervenu, et ayant ap-
pris toute l'histoire de la naïve belle innocente n'eût démontré
à l'époux qu'il pouvoit, et que dans l'exigence du cas il devoit
même aller à la campagne tout seul, laissant la princesse à Rome,
où elle prendroit ~~pour~~ à l'avenir beaucoup plus sagement ses mesures
pour éviter à des pareilles rencontres toujours importunes, et faites
pour faire naître des pitoyables qui provoquent ennemi de la paix du ménage.

En moins d'un mois je m'étais devenu l'homme qui ne tenoit aucun des trois principaux personnages de la pièce. Ne me mêlant de rien pendant la dispute, écoutant, admirant tout, et à la fin du fait donnant toujours raison au vainqueur je leur m'étais devenu presque aussi nécessaire que le marqueur à ceux qui jouent au billard. Je m'entremettois avec des contes, ou par des commentaires, plaisais le temps même qui succède à des débats pareils; on se trouvoit remonte; on sentoit qu'on m'avoit l'obligation que cela se fut fait si à la hâte, et on me récompensoit par permission à me trouver jamais de trop en rien, et en aucun temps. Je voyois dans la Princesse, dans le Cardinal trois belles âmes innocentes, et sans malice, qui alloient son train sans nuire à personne, et sans préjudicier en rien à la paix, et aux bonnes lois de la société générale.

La duchesse de Fiorenza, qui n'étoit pas mal vaine de ce que Rome devoit dire d'elle, qui possédant le mari de celle qui dont il cedeoit la possession au Cardinal, elle devoit par conséquent surabonder en mérite, tandis que personne n'en étoit la dupe, s'impatientoit de me trouver bête au point que je voyois tout couleur de Rose. Elle ne m'avoit jamais eu si peu d'esprit. Elle s'étonnoit de ce que je ne trouvois pas évident que c'en étoit qui a causé d'un sentiment insurmontable de jalousie que la princesse de Santa Croce ne venoit jamais chez elle; elle me parla un jour avec tant de feu pour me convaincre que la chose étoit ainsi que j'ai vu que n'en convenant pas j'aurais perdu ses bonnes grâces. Pour ce qui regardoit les charmes de la princesse j'avois dû lui accorder jusque du commencement qu'on ne pouvoit pas comprendre comment ils eussent pu éblouir le cardinal, car rien n'étoit si maigre qu'elle, et personne de son sexe n'avoit à Rome l'esprit ni plus léger, ni plus inconsequent. Ce qui cependant étoit un fait incontestable

c'étoit que la princesse Santa Croce étoit un bijoux fait pour
 faire le bonheur d'un amant voluptueux et philosophe comme
 le Cardinal. ^{dans des certains moments} N'admirais-je son bonheur plus encore parce qu'il possé-
 doit ce trésor, qu'à cause de l'éminente dignité à laquelle la for-
 tune alliée à son mérite l'avoit fait monter. ~~Je l'aimais, mais~~ ^{J'aimais la}
^{princesse, mais} ne me laissant jamais aller ~~ni~~ jusqu'à l'espérer je me suis constam-
 ment tenu dans les bornes qui m'assuroient imprenable la place
 que j'occupois. En pouvant me pointer j'aurais riqñé de tout
 perdre, car j'aurais choqué l'orgueil de la dame, et de plus à
 la délicatesse de son amant que l'âge, et la poudrière usée avoit
 rendu malgré sa philosophie différent de ce qu'il étoit lorsque nous
 possédions en commun ~~le palais~~ ^{M. de M.}. Il faut ajouter à cela que
 le Cardinal m'avoit toujours dit qu'il n'avoit pour elle que la
 tendresse d'un père; c'étoit aller pour me faire connaître qu'il
 auroit trouvé mauvais que j'eusse tenté d'être, ou de devenir plus
 que le plus favori de tous ses très humbles serviteurs. Elle de-
 voit me contenter, et me trouver fort heureux de ce qu'elle ne se
 gardoit pas de moi plus que de la femme de chambre. Pour lui
 faire même tout le plaisir qui dépendoit de moi, je ferois semblant
 de ne pas la regarder, ^{lorsqu'elle avoit que je la voyois,} le chemin qu'il faut suivre pour se concilier une
 femme qui se doctote n'est pas bien aisé à trouver principalement si elle
 a à son service un roi, ou un cardinal.

La vie que je menois depuis un mois que j'étois à Rome étoit tout
 ce que je pouvois désirer pour vivre tranquillement. Marguerite
 chez moi avoit trouvé le chemin de m'interesser par ses attentions.
 N'ayant point de domestique, elle étoit matin, et soir dans ma
 chambre, je la regardois fort content du cadeau que je lui ai-
 vois fait de l'œil postiche, qui sembloit naturel et vrai à tous
 ceux qui ne l'avoit pas connue borgne. Cette fille avoit infiniment

l'esprit sans nulle culture, et une vanité excessive pour la parure. Je
 flattais sans nul dessein son esprit en lui tenant des longs propos
 pour rire soir, et matin, et en lui faisant des ^{petits présents} cadeaux, et lui don-
 nant de l'argent je nourrissois l'inclination qu'elle avoit à la
 parure, qui la feroit regarder à l'eglise des S. S. Andrews tou-
 tes les fêtes et dimanches lorsqu'elle alloit à la messe. Je me
 mis appercevoir en peu de jours de deux choses, une qu'elle s'é-
 tonnoit qu'en l'aimant je ne vinsse jamais à une déclaration
 en paroles, ou en action, l'autre que si je l'aimois la con-
 quête ne me seroit pas difficile. J'ai dû desirer cette dernière,
 lorsqu'exaltée à me faire l'histoire de toutes les petites aven-
 tures qu'elle devoit avoir eues depuis l'âge d'onze ans jusqu'
 à celui de dix sept, ou dix huit qu'elle avoit alors elle me ra-
 contoit des hystoiettes qui me feroient le plus grand plaisir, et
 qu'elle ne pouvoit me dire qu'en foulant aux pieds tout sen-
 timent de pudeur. J'étois parvenu à cela à force de lui
 donner trois ou quatre paults toutes les fois qu'il me paroisoit
 de l'avoir trouvée sincère: je le lui disois; et je ne lui donnois
 rien lorsque je me sentois sûr qu'elle m'avoit caché les
 circonstances de l'intrigue les plus intéressantes. Par ce mo-
 yen je l'ai forcée à me confesser qu'elle n'avoit plus son pre-
 mier alliage, qu'une charmante fille qui portoit le nom de Buonac-
 cossi, et qui venoit la voir tous les jours de fête, ne l'avoit
 pas non plus, ^{et} qui étoit celui qui avoit triomphé de toutes les
 deux; ~~et j'ai vu~~ ^{elle m'a aussi} ~~dit~~ qu'elle ne feroit pas l'amour avec
 l'abbé Ceruti mon voisin de chambre, chez lequel elle étoit ob-
 ligée d'aller toutes les fois que sa mere n'en avoit pas le
 temps. Cet abbé pieusement étoit beau, vaillant, et tout en-
 semble bel esprit, mais il étoit pauvre, chargé de dettes, et

perdu de réputation dans Rome à cause d'une fort vilaine ⁹ ¹³ histoire
qui courroit, et dont il étoit le malheureux héros. On disoit qu'
il avoit confié à un anglois qui aimoit la princesse Fanti, qu'
elle avoit besoin de deux cent sequins, et que l'anglois les lui
avoit donnés pour qu'il les lui remit; mais que l'abbé les avoit
gardés pour lui. Ce qui avoit découvert cette fraude étoit a:
voit été une explication amicee entre la dame, et l'anglois,
qui lui ayant dit qu'il étoit prêt à tout faire pour elle l'avoit
assurée qu'il regardoit comme rien les 200 sequins qu'il lui avoit
fournis. La dame fort surprise lui ^{ayant} donné un dementi, l'ang:
lois prudent n'avoit pas insisté; mais tout d'un coup l'
abbé avoit été exilé de la maison Fanti, et l'anglois fort
noblement n'avoit plus voulu le voir.

Cet abbé qui étoit un de ceux que Bianconi employoit
à écrire les effemmes romaines qui tortoient toutes les
semaines, étoit devenu mon ami d'abord que j'étais dans
la maison de Marguerite. Je m'étois aperçu qu'il l'aimoit, et
cela m'étoit égal, car je n'étois pas amoureux d'elle, mais
je n'aurais pas cru que Marguerite le traita durement. Cette
fille m'assura qu'elle ne pouvoit pas le souffrir, et qu'elle étoit
fort fâchée toutes les fois qu'elle devoit aller dans sa chambre.
L'abbé avoit déjà contracté avec moi des obligations. Mon
avoit emprunté une vingtaine d'écus me promettant de me
le rendre trois ou quatre jours après, et trois semaines
étaient écoulées sans qu'il me les eût rendus; mais je
ne les lui demandais pas, et je lui en avois même prêtés
autres vingt; il me les avoit demandés, sans ce qui est arrivé.
Quand j'allais chez la duchesse de Fiorenza je venais tard, et
Marguerite m'attendait. Sa mère dormoit, et ayant envie de voir

14 14 je la regardois avec moi une heure ou deux sans faire attention que
nos badinages faisant du fracas déplaisoient à l'abbé Cerutti, qui
n'étant repassé de la chambre où nous badinions que par la cloison
des planches devoit entendre jusqu'à nos paroles, et souffrir avec beau-
coup d'impatience nos joyeux entretiens tandis que Marguerite ne
feroit rien pour éteindre un peu le feu dont il brûloit.
Une fois entrant chez moi vers minuit, je fus fort surpris de trouver
~~qu'il n'y avoit pas de feu, car j'en avois mis dans ma cham-~~
bre, au lieu de Marguerite, la mère — Où est donc votre fille? —
Ma fille dort. Je ne peux plus permettre en conscience qu'elle reste
chez vous toute la nuit — Elle ne reste que jusqu'au moment qu'
allant me coucher je lui dis de s'en aller, et cette nouveauté m'
offense, car elle me fait trop évidemment connoître vos injustes mys-
tères. Qui est ce que Marguerite a pu vous dire? Si elle s'est plainte,
elle en a menti, et demain je sortirai de chez vous. — Vous auriez
fort: Marguerite ne m'a rien dit: au contraire elle soutient qu'
avec elle vous ne faites que rire — Fort bien. Trouvez vous qu'il
y a du mal à rire? — Non; mais vous pouvez faire autre
chose — Et sur cette possibilité vous avancez en attendant un
suspçon indigne qui ^{doit} blesser votre conscience, si vous êtes bonne
chrétienne — Dieu me préserve de soupçonner mes prochains;
mais je fus avertie que vos rires, vos badinages sont si éclatans
qu'il n'y a pas à douter que vos entretiens ne soient contrai-
res aux bonnes mœurs — C'est donc l'abbé mon voisin qui
est l'indiscrétion de vous inquiéter? — Je ne peux pas vous dire
de qui je le sais; mais je le sais — Tant mieux pour vous. Je
vais loger ailleurs demain: par là je mettrai votre conscience en
repos — Mais ne puis-je pas vous servir comme ma fille? —
Point du tout. Votre fille me fait rire, et j'en ai besoin. Vous n'
êtes pas faite pour me faire rire. Je pars demain vous dis-je.
Vous m'avez insulté, et cela ne doit pas arriver une autre fois —
Cela me déplairait à cause de mon mari qui voudrait en avoir

la raison; et je ne saurois que lui dire — Je ne m'embarrasse pas de ce que votre mari pourra en dire. Je partirai demain. Je vous prie de vous en aller, car je veux aller me coucher — laissez que je vous tienne, que j'aille voir les autres — Vous ne m'avez rien. Si vous voulez que je sois serein, faites venir Marguerite — Elle dort — Rêvez là.

Elle partit alors; et trois minutes après voila Marguerite parée en chemise, qui n'ayant pas eu le temps de remettre son oeil me fit éclater de rire — Je dormois, et ma mère m'a dit que je viensse vous persuader à ne pas sortir de chez nous, parceque cela feroit mal penser à mon pere — S'y resteroi; mais vous pourriez à venir seule dans ma chambre — Je le veux bien; mais nous ne vivons pas, car l'abbé s'en est plaint — C'est donc l'abbé, qui a averti votre mere? — En doutez vous. Notre joye l'a aigri. Notre gaieté a imité sa passion — C'est un gueux qu'il faut punir. Si nous avons ri avant hier, nous rions d'avantage cette nuit.

Après cet accord nous fîmes toutes les folies possibles accompagnées de risées à tout moment, qui dûrent durer l'indiscret. Dans le plus beau de nos folies, qui duroient depuis plus d'une heure, voila la porte qui s'ouvre; c'étoit la mere de Marguerite, qui entroit croyant de nous trouver en flagrant delit. Elle me voit coiffée avec le bonnet de Marguerite, et Marguerite à laquelle j'avois fait des moustaches avec de l'encre. Elle dut en rire aussi. Eh bien, lui dis-je, trouvez vous cela bien criminel? — Non, et je vois que vous avez raison; mais songez que vos innocentes orgies em- pechent de dormir votre voisin — Qu'il aille dormir ailleurs. Je ne me gênerai pas. Je vous dirai même que vous n'avez qu'à choisir entre lui, et moi. Je ne reste chez vous que sous condition que vous le renverrez, et je prends la chambre pour moi — Je ne peux le renvoyer qu'à la fin du mois; mais je prévois qu'il dira à mon mari des choses,

46 10 qui interrompent la paix de la maison — Il ne parlera pas à votre mari, et j'en suis sûr. Laissez-moi le soin de tout cela. Je parlerai moi-même demain matin à l'abbé, qui sortira de votre maison de plain-pied sans que vous ayez besoin de le lui dire. Par là ma bonne dame vous n'aurez pas des plus grandes inquiétudes. Gagner à l'avenir pour votre fille, lorsque vous saurez qu'elle est seule dans une chambre avec un homme, et qu'on n'y parle, et on n'y rit point. Pour lors vous serez sûre qu'on y fait quelque chose de sérieux.

Après ce discours elle partit assez contente, et elle alla se mettre au lit. Marguerite admirait d'avance la belle opération que j'avois promise de faire le lendemain devant si sage que je n'ai pu m'empêcher de lui rendre la justice qu'elle méritoit: elle passa une heure dans mon lit sans s'endormir, puis elle partit glorieuse de sa victoire.

Le lendemain matin je me allai de bonne heure dans la chambre de l'abbé, où après lui avoir reproché son indiscretion qu'il ne peut pas nier, je lui ai dit en d'autres termes qu'il devoit se chercher d'abord un autre logement, ou souffrir que je me déclare son ennemi en commençant par exiger vingt ecus qu'il me devoit sans avoir la moindre pitié de l'impuissance où il étoit de me les rendre. Après avoir bien biaié, il me dit qu'il ne pouvoit sortir de la maison sans payer quelque somme qu'il devoit au maître, et sans avoir de quoi payer un mois d'avance d'une autre chambre qu'il étoit se chercher d'abord; et pour vaincre toutes ces difficultés je lui ai donné encore une autre vingtaine d'ecus. Ainsi toute l'affaire termina en bien, je me mis tranquillement logé, et en pleine possession de Marguerite, qui me mit en peu de temps dans celle de la gentille Brucconi, dont le mérite étoit de beaucoup supérieur au sien.

Ces deux filles me firent connoître le jeune héros, qui avoit

11 / 17
en le talent de les réduire toutes les deux. C'étoit un ^{garçon}
cordon tailleur âgé de quinze ans, joli de figure, petit de taille;
mais enrichi par la nature si généreusement que j'ai dû dire
qu'elles eussent raison quand j'ai vu l'objet à la vue duquel
elles n'eussent pas la force de résister. Ce jeune homme étoit
tout gentil; je lui ai découvert des sentimens qui le déclaroient
au dessus de son état. Il n'aimoit ni Marguerite, ni la Bus-
naccori. Dans la liberté de les voir ensemble, il les avoit vues
curieuses de ce qu'elles ne voyoient pas, et il les avoit satis-
faites. Mais à la satisfaction de la vue succédoient des desirs
de quelque chose de plus solide; le jeune homme s'en apper-
çut, et étant poli, et ayant l'âme noble, il fit le premier
pas en leur offrant tout ce qui dépendoit de lui. Il est offre
Les deux filles se consultèrent, et se procurèrent la jouis-
sance du bel objet en faisant semblant d'être complaisantes.

En les aimant toutes les deux, et ayant pour le jeune hom-
me la plus grande amitié, je me procure souvent le plaisir
de le voir agir dans les exploits amoureux, très content de
voir qu'au lieu d'être jaloux de sa jouissance, et de ses facultés, j'en
ressentois la belle influence au point d'en partager les délices
avec une augmentation de puissance que la vue de ce garçon, plus
beau qu'Antinoüs me feroit gagner. Je l'ai mis ^{bien} en linge, et en jolis habits,
et en peu de temps ^{me mettait} il mit en moi toute sa confiance, ~~se confiant~~ à part
de tout ce qui se passoit dans son cœur amoureux d'une fille, dont de-
pendoit toute sa félicité, et dont l'amour le rendoit malheureux, par-
ce qu'elle étoit cloîtrée, et ne pouvant l'obtenir que par la voie du ma-
riage, il étoit au désespoir, puisque ne gagnant qu'un pail par jour, il n'avoit
pas assez pour vivre tout seul. Me parlant toujours de la rare beauté de
la fille qu'il adoroit, il me donna envie de la voir, et je l'ai vue; mais
avant de raconter au lecteur comment cela s'est fait, je dois lui détailler

BnF
MS

la situation dans laquelle j'étais dans Rome lorsque j'ai fait cette con-
naissance.

Etant allé au capitol le jour qu'on devoit distribuer le
prix aux jeunes étudiants la peinture, et le dessin, j'ai vu le
peintre Mengs, qui devoit prononcer, comme Pompeo Battoni,
et deux ou trois autres sur ceux qui méritoient la préférence.
N'ayant pas oublié comment Mengs m'avait traité en Es-
pagne j'allais faire semblant de ne pas le voir, lorsqu'il m'e-
tourna en m'approchant lui-même — Malgré, me dit-il, ce que
j'est passé entre nous à Madrid, nous pouvons oublier tout à
Rome, et nous parler sans préjudicier à notre honneur —
Puisqu'il par, lui répondis je, pourvu que nous n'ajitions pas
la matière de notre différent, car de ma part cela ne pouvoit
pas se faire de sang froid — Si vous aviez connu Madrid com-
me moi, et les devoirs que j'avois de ménager les mauvaises
langues, vous ne m'auriez pas mis dans le cas de devoir faire
ce que j'ai fait. Sachez qu'on me croyoit luthérien, et que pour
augmenter de force ce soupçon j'en avois qui à me montrer indifférent
sur votre conduite. Venez demain dîner chez moi, et nous ferons
la paix sous les auspices de Bacchus. Nous dînerons en famille : j'ai
un que vous ne voyez pas votre frère, et je peux vous assurer que
vous ne le trouverez pas chez moi, car si je le recevois, tous les
louables gens qui fréquentent ma maison déserteroient. Je n'ai
pas manqué d'y aller. Mon frère est parti de Rome quelque
~~temps après avec le même prince Belaschi envoyé de Rome,~~
~~ou il y est allé sans avoir pu obtenir ce~~
~~qui il demandoit pour recouvrer son honneur. Le sénateur~~
~~Rexonico fut inexorable. Nous ne nous sommes vus que trois~~
~~ou quatre fois,~~
~~mais j'ai fait acquisition de cette lettre par un ami.~~

~~devant véritable justice le contentieux~~
~~pendant à son propre tribunal, et qui ne peut pas l'exposer~~
~~à un des autres tribunaux, pour lui donner, la~~
~~lettre de ses droits, point par conséquent l'incertitude de son~~
~~procès, et sa poursuite, dans un refuge de son, ou dans un autre, qui ne~~
~~se demandait qu'il ne se passe pas, et cela à l'empire~~
~~tribunal, et les autres, et qu'il le voit, et il bien, et qu'il lui~~
~~vaux, et qu'il fin du procès, et il est, et qu'il se passe~~
~~pour la cause de la même cause, et la même cause, et~~
~~de la cause, et la dernière fois, et la dernière fois, et la dernière fois~~
~~de la cause, et la dernière fois, et la dernière fois, et la dernière fois~~

naire
Bolo:
me
erto
atte
si, qui
ne ne
vivis,
nois
le
ence.
le fa:
de la
e que:
de la
e il
t parti
st par

20.

Cinq ou six jours avant qu'il parte je fus surpris de voir pa:
roître devant mes yeux mon frère l'abbé, guenx, en lambeaux,
et exigeant effrontément que je le recouvrisse — D'où viens tu?
— De Venise où j'en pouvois plus vivre — Et comment pre:
lens tu de pouvoir vivre à Rome? — En disant la messe, et en mon:
trant la langue française — Toi maître de langue? — Non j'ai pas
seulement la tienne — Je sais la miennne, et la française, et j'ai déjà
deux eccliers — Qui sont ils? — Le fils, et la fille de l'aubergiste où
je loge; mais dans ce commencement vous devez me soutenir —
Je ne le donnerai pas le sou: 100 de ma présence.

Je l'ai laissée dire, j'ai fini de m'habiller, et je mui sorti en disant
 à Marguerite de fermer mon appartement. Ce malheureux
 est allé se faire annoncer à la duchesse de Fiano, qui l'a
 reçu pour voir ce que c'étoit. Il l'a priée de l'intervenir à
 sa faveur pour me persuader à le recevoir, et elle l'a ven-
 uoyé en l'assurant qu'elle me porterait. Je me mui resenti
 lentement, et d'insté lorsqu'elle m'en parla le soir. Je l'ai rep-
 plée de ne m'en parler plus, et même de ne plus le rece-
 voir. Je l'ai informée en bref de toutes les nouvelles dont
 il avoit été capable, et de ce que je pouvois craindre; et
 elle n'a plus voulu l'écouter. Il alloit me solliciter chez
 tous mes amis, et jusque chez l'abbé Gama qui avoit tenu
 un troisième stage vis à vis la Trinité de Monti: tout le
 monde me disoit que je devois le recevoir, ou le faire par-
 tir de Rome, et cela m'ennuyoit. Ce fut l'abbé Ceruti
 qui dix à douze jours après être ^{allé se loger ailleurs} ~~sorti de chez moi ayant~~
^{me voir pour me dire} ~~devait d'argent et il venait me voir, et m'aurait dit tout ce qu'il~~
~~le faisait à la main, qui me dit~~ que si je ne voulois pas
 mon frere ~~sortir~~ à l'aumône je devois avoir soin de lui; ~~et~~ il me
 dit que je pouvois l'entretenir hors de Rome, et qu'il étoit
 prêt à y aller, si je voulois lui donner trois pauls par jour. Si y
 ai consenti; mais l'abbé Ceruti donna à la chose une tournure
 qui me plut infiniment. Il parla à un curé qui étoit alors à Rome,
 et qui devoit une église de religieuses franciscaines. Ce curé
 mit mon frere avec lui, et lui assigna un feston par jour
 pour dire tous les jours la messe dans son église moyennant l'
 aumône de ce même feston, et autres revenant bons s'il ven-
 oit à la predication que les religieuses de son couvent ainoient
 à la folie. Ainsi mon frere s'en alla, et je ne me mui pas soucié

qu'il sache que les trois cents par jours lui venoient de moi.
 J'ai ^{remis} ~~donné~~ à l'abbé Ceruti toutes les vieilles chemises que j'avois
 pour qu'il les lui donne, et un vieux habit noir, et j'en ai par
 voulu le voir. d'endroit où il est allé étoit ~~Palatine~~ Palatine. l'an-
 cienne Préneste où il y avoit le fameux temple de la Fortune.
 Tant que je suis resté à Rome, les neuf ecus par mois ne lui
 ont jamais manqué; mais après mon départ il ^{y est} ~~est~~ retourné
~~à Rome~~, d'où il est allé à un autre couvent où il mourut
 de mort subite
 il y a treize ou quatorze ans. Il s'est peut être ennoyé.

Medini étoit à Rome depuis le temps que j'y étois; mais nous
 ne nous voyions jamais. Il logeoit dans la rue des Ursulines
 chez un chancelier du pape, ou vient du jeu il s'achoit
 de duper tous les étrangers qui arrivoient ~~et avec lesquels~~
~~il s'achoit par difficile de lier d'abord connaissance.~~

Ayant fait quelque fortune il avoit fait venir de Mantoue
 sa maîtresse avec sa mère, et une autre fille qu'elle avoit
 de douze à treize ans. Voyant de pouvoir se procurer des
 avantages beaucoup plus grands se logeant en chambre
 garnie il avoit pris un bel appartement à la même
 place d'Espagne où je demourois à cinq ou six maisons
 loin de moi. N'ignorois tout cela.

Etant allé dîner un dimanche chez l'ambassadeur de
 Venise, S. E. me dit que je dinerois avec le comte de Ma-
 nzi qui venoit de Paris, et qui s'étoit ^{apprenant} ~~rejoins~~ en ~~richesse~~
 que j'étois à Rome. ~~Comme~~ J'imagine que vous le connoî-
 sez à fond: voudriez vous bien me dire qui est ce comte, que
 je doie présenter après demain au saint père? — Je l'ai
 connu à Madrid avec l'ambassadeur Mocenigo: il se présente

14 23 113
bien, il est modeste, beau garçon, poli, voilà tout ce que ~~juste~~ je
sais — A Madrid étoit-il présenté à la cour? — Je crois qu'
oui — Je ne le crois pas. Vous ne voulez pas me dire tout ce
que vous savez; mais n'importe. Je ne sçais rien à le présen-
ter au Pape. Il dit qu'il descend de ce Manuzzi fameux vo-
yageur du treizième siècle, et des illustres imprimeurs Ma-
nuzzi, qui ont fait tant d'honneur à la littérature. Il m'a
montré dans ses armoiries à seize quartiers l'ancêtre.

Fort étonné que cet homme qui avoit prouvé la vengeance
jusqu'à vouloir me faire assassiner parle de moi comme d'un
ami intime je me suis déterminé à dissimuler pour voir où
la chose ~~alloit~~ ^{iroit} aboutir. Je l'ai donc vu paroitre sans lui don-
ner aucune marque de mon juste ressentiment, et lorsqu'
après les compliments de devoir qu'il fit à l'ambassadeur, il
vint à moi en position de vouloir ~~embrasser~~ ^{m'}embrasser, je l'ai rencon-
tré en avantant les bras, et je lui ai demandé des nou-
velles de l'ambassadeur. Il parla beaucoup à table di-
sant pour me faire honneur vingt mensonges sur tout ce
que j'avois fait à Madrid, en se félicitant, je crois, de ce que
mentant il me forçoit à mentir, m'invitant ainsi à en fai-
re autant pour lui. J'ai avalé toutes ces pillules très aise-
ment ne pouvant pas faire autrement, mais déterminé à
en venir à une explication sérieuse le lendemain tout ou
plus tard.

Celui qui m'interrogea, et qui étoit venu dîner chez l'ambassa-
deur avec Manuzzi étoit un François qu'on appelloit le che-
valier de Neuville. Il étoit venu à Rome pour obtenir la
cavalcation de mariage d'une dame qui étoit dans un couvent

a Mantoue: il étoit particulièrement recommandé au Cardinal
 Fatti. En nous disant une quantité d'histoires agréables il divertit
 toute la compagnie, et lorsque nous sortîmes de la maison de
 l'ambassadeur je n'ai pas refusé de monter avec Manuzzi
 dans sa voiture pour aller faire un tour de promenade jus-
 qu'au soir. Sur la brune il nous dit qu'il alloit nous pre-
 senter chez une jolie personne ou nous soupions, et qu'il y
 avoit une banque de Pharaon. La voiture s'arrêta à une
 maison à la place d'Espagne fort peu éloignée de la mienne
 nous montons au second étage, et je me vis devant le
 comte Medini, et sa maîtresse dont le chevalier François avoit
 fait l'éloge, et que je trouvois fort peu de chose. Medini me
 fit un compliment d'ami, et remercia le François de m'
 avoir engagé à oublier le passé et à aller chez lui. Le François
 lui dit qu'il ne savoit rien de rien; mais je lui tombai tout
 cela, ^{me mettant} ~~et je me mettais~~ à observer la compagnie qui tout d'un-
 cément s'assembloit.

Lorsque les portes parurent à Medini assez nombreux,
 il s'assit à une grande table, il mit devant lui cinq à six cent
 écus en or, et en billets, et il commença à triller. Manuzzi
 perdit tout l'or qu'il avoit, et ne gagna que la moitié de la
 banque, et je n'ai pas joué. Après ce coup Medini ^{ayant} deman-
 da au François la revanche. Manuzzi me demanda cent
 cequins ^{ou} ce que j'avois si je n'avois pas d'argent qu'il me
 demandoit. Je lui ai donné les cent cequins qu'il perdit en
 moins d'une heure, et Manuzzi se banca à vingt ou
 trente cequins près. Nous retournâmes tous chez nous.
 Manuzzi logeoit chez la fille de Rolandma belle sœur

15 25 15
Je l'ai vu le lendemain matin dans ma chambre dans le
moment que je m'habillais pour aller lui faire une visite avec
des intentions dangereuses pour tous les deux. Après m'avoir
rendu mes cent sequins, il m'embrassa, et me montrant une
grosse lettre de credit sur Belloni, il m'offrit tout l'argent
dont je pouvois avoir besoin, et sans me laisser parler il me
fit voir qu'oubliant tout nous devions être bons amis pour
tout le reste de notre vie. Mon cœur a trahi mon esprit
comme il m'est arrivé en plusieurs autres occasions, et j'ai
stipulé la paix qu'il m'offroit, et qu'il me demandoit. Le
lendemain je suis allé dîner avec lui tête à tête. Le
chevalier françois arriva à la fin de notre dîner, et après lui
le malheureux Medini qui nous engagea tous les trois
à jouer en faisant une table chacun à notre tour. Nous
jouâmes jusqu'au soir, et le vainqueur fut Manuzzi.
Il gagna le double de ce qu'il avoit perdu la veille; ma part
fut de peu de consequence. Celui qui perdit 400 sequins fut
Neville, et Medini qui n'en avoit perdu que cinquante vouloit
se jeter par la fenetre.

Manuzzi peu de jour après partit pour Naples après
avoir donné deux cent sequins à la maîtresse de Medini,
qui est allée s'aper avec lui toute seule; mais ces deux cent
sequins n'empêchèrent Medini d'être arrêté pour plus
de mille ecus de dettes qu'il avoit fait. Il m'écrivit de sa
prison des lettres très pressantes pour m'engager à le re-
coudre; mais le seul effet que ses lettres firent fut de me
persuader d'avoir soin de ce qu'il appelloit sa famille, mo-
yennant les complaisances qu'il eut pour moi la jeune

soeur de la maîtresse. L'empereur alors arriva à Rome avec le grand duc de Toscane son frere, et quelqu'un qui estoit à la suite de l'un ou de l'autre de ces princes ayant fait connaissance avec cette fille, Medini sortit de prison, et partit de Rome peu de jours après. Nous retournerons à lui dans quatre ou cinq mois.

Je vivois toujours dans les mêmes habitudes. Je vis chez la duchesse de Fiorenza, tous les après dîners chez la princesse de Santa Croce, et chez moi on avoit Marguerite, la Buona: con, et le jeune tailleur qui s'appelloit ^{Menicuccio} ~~Manicuccio~~, et qui à force de me parler de ses amours me donna envie de connoître l'objet de sa flamme.

La fille qu'il aimoit estoit dans une espèce de couvent où on avoit obtenu la grace de la placer par charité lorsqu'elle avoit l'âge de dix ans, et d'où elle ne pouvoit sortir que pour se marier avec la permission du cardinal qui preloit à l'économie, et à la police de cette maison pieuse. Les filles qu'on y gardoit obtenoient en sortant de là deux cents ecus ^{ceux qu'elles pouvoient} romains qu'elles portoient en dot à ~~celui dont elles étoient~~ ^{celui qu'elles épousaient}. ^{Menicuccio} avoit sa soeur dans ce même couvent, que quelque fois il ^{gouvernait} ~~gouvernait~~ elle alloit voir. Elle venoit à la grille avec la ~~religieuse à laquelle~~ ^{dependoit} ~~elle étoit soumise~~, et qui avoit soin de son éducation; malgré que ^{Menicuccio} ~~Manicuccio~~ fût son frere, les lois de la police du couvent ne permettoient pas qu'elle allât à la grille toute seule. Sa soeur un jour, il y avoit alors cinq à six mois, étoit venue à la grille avec ^{une jeune camarade} ~~sa soeur~~ ^{Menicuccio} ~~Manicuccio~~ n'avoit jamais vu; et ce fut dans ce jour là qu'il en devint amoureux. Étant obligé de rester à travailler dans sa boutique les jours ouvriers, il alloit voir sa soeur tous les jours de fête; mais elle ne venoit

16 27

l'objet de la terreur

à la grille avec ~~sonnerie~~ que quand le hasard le vouloit. En cinq ou six mois il n'avoit joui du bonheur de la voir que huit à dix fois. Sa sœur savoit qu'il l'adoroit, et elle avoit pour lui toutes les complaisances qu'il pouvoit desirer; mais elle n'étoit pas la maîtresse de la faire descendre à la grille, et elle n'osoit pas demander cette grâce à ^{sa supérieure} ~~la supérieure~~ qui auroit pu la lui accorder, car si elle eût pu soupçonner que l'ameur étoit de la partie, elle ne lui auroit plus permis de descendre même par hasard. ^{Mention} ~~Mention~~ Je me mis donc déterminé d'aller avec ~~Monsieur~~ faire une visite à sa sœur.

Il m'instruit, chemin faisant, que cette maison étoit fort pauvre; que les femmes qui en avoient la régie ne pouvoient pas proprement s'appeler religieuses, car elles n'avoient fait aucun vœux ~~et~~ elles ne portoient pas même un habit uniforme; mais que malgré cela elles n'étoient pas tentées de sortir de leur prison, car elles se verroient réduites par défaut de subsistance à mendier leur pain, ou à chercher de se placer comme servantes dans quelque maison. Les jeunes filles arrivées à l'âge de puberté sortiroient de là en prenant la fuite, si elles le pouvoient; mais la maison étoit si bien gardée, qu'il étoit impossible de s'enfuir.

Nous arrivâmes à une vaste maison mal bâtie dans une place près d'une porte de Rome, solitaire, et déserte, puisque n'étant d'aucun passage il falloit y aller exprès. Je fus surpris entrant dans le parloir de voir la forme des cellules grilles, ~~et il étoit enironné~~. Les trous carrés de ces grilles étoient si petits qu'on ne pouvoit y intro-

128 28
— suivre la main sans risquer de ~~la~~ se déchirer la peau du corps,
et du métacarpe, et cela ne suffisoit pas: cette grille barbare, ty-
rannique, et condamnée en avoit une autre derrière à la dis-
tance d'un pied, qui étoit positivement de la même forme;
mais on avoit quelque peine à l'apprehvoir, ^{car quoique} ~~parce~~ ce pour-
voir ~~est~~ ^{est} assez clair pour nous qui allions visiter ces pauvres
recluses, ~~mais~~ le côté intérieur, où elles recevoient les visites, é-
toit presque obscur. Cet aspect me fit fremir — Comment, é-
toit-il ^{Mericuccio} ~~Mericuccio~~ avec vous en la maîtresse de votre cœur,
tandis que je ne vois là dedans que des ténèbres? — Moyen:
— nant une bougie que la religieuse ne peut allumer sous
peine d'excommunication qu'en recevant des parents — elle
viendra donc actuellement avec une bougie! — Il en dou-
te; puisque la portière doit m'avoir annoncé en compagnie
de quelqu'un — Mais comment avec vous en le credit de
voir votre maîtresse, dont vous n'êtes pas parent! — La
première fois, elle est descendue en s'échappant, et la gardi-
enne de ma sœur, qui est bonne, n'a rien dit; et les autres
fois elle vint par les prières que ma sœur fit à la même
gardienne.

Le fait est qu'elles descendent sans lumière, et qu'elle
étoient trois. Je n'ai jamais pu ^{gardienne} ~~persuader la~~
d'aller prendre de la lumière, non pas tant par la crainte
de l'excommunication, que par celle d'être espionnée, et d'é-
tre punie par la supérieure. Je me voyois la cave que mon
pauvre ^{Mericuccio} ~~Mericuccio~~ ne voyoit pas son idole. Je voulois m'en-
aller; mais il n'a pas voulu. J'ai passé une heure engagée;
mais malgré cela ~~mon~~ ^{mon} son intérêt. La voix de la sœur de ~~Mericuccio~~

jeune, on m'alloit à l'anne: je trouvois que ce devoit être par là que
les angles devenoit amoureux, et que l'amour devoit devenir
si fort comme celui qui tiroit la naissance de la vie. Celle qui a-
voit sous la garde la veuve de ^{Mariquerie} ~~de~~ étoit une fille qui n'
avait pas encore trente ans. Elle me dit que les filles qui ^{touchaient} ~~avaient~~
à l'âge de vingt-cinq ans étoient faites gouvernantes des jeunes,
et qui à trente-cinq elles pouvoient sortir de cette prison pour
ne plus y rentrer; mais que celles qui prenoient ce parti n'
toient fort rares, car elles craignoient la misère — Vous avez
donc beaucoup de vieilles — Nous sommes cent, et le nombre
ne diminue jamais parce qu'à chaque mort on reclute; mais
~~les vieilles ne sont que cinq à dix; dix à vingt et vingt à trente~~
~~quarante ou cinquante ans, vingt-cinq ou trente ont celui de trente~~
~~vingt-cinq, et tout le reste est jeune. Les uns sont ou dix~~
~~qui sont encore enfans —~~ Et celles qui sortent pour se marier,
comment ont elles fait pour faire devenir amoureux l'époux?
— Depuis vingt ans que je suis ici, je n'en ai vu sortir pour
se marier que quatre, qui n'ont connu l'époux qu'après s'être
trouvés. Celui qui va demander au cardinal protecteur
une de nous autres est un sot désespéré qui a besoin de cent
cequins; mais le cardinal ne lui accorde la grace qu'il deman-
de que sur qu'il fait un métier par lequel il pourra bien vi-
vre avec sa femme — Et pour le choix? — L'époux prononce
sur l'âge que la fille devra avoir, et sur son talent, et le car-
dinal se rapporte à l'expérience — ~~Et si l'époux ou l'épouse~~
~~en se voyant ne se trouvent pas contents l'un de l'autre?~~
~~Donc ce cas là on ne fait rien, et la fille retourne dans~~
~~le couvent, mais cela n'arrive jamais —~~ ~~Imaginez que~~

B1F
MSS

— J'imagine que vous
avez une bonne table, et que vous êtes bien logés — Ni
l'un ni l'autre. Moins mille ecus par an ne peuvent pas suffire
à la vie de cent personnes à l'habillement, et à tous les besoins.
Celles qui gagnent avec le travail de leurs mains sont les plus heu-
reuses — Et qui sont celles qui sollicitent pour mettre une
pauvre fille dans cette prison? — Quelque pauvre parent, ou
père ou mère dévot, qui craignent que la fille devienne la
proye du péché. Par cette raison on ne reçoit ici que des filles qui
on voit déjà fort jolies — Qui est le juge de la beauté? — Ici par-
viens, un prêtre, un moine, ou le curé, et en dernier ressort
le Cardinal, qui s'il ne trouve pas la petite fille fort jolie, il
la chassera de la preséance; car, ^{on prétend qu'} une laide ne court aucun dan-
ger restant dans le monde. Ainsi vous pouvez compter qu'ici
~~non toutes~~ ^{comme nous sommes} toutes malheureuses, et que nous maudissons
ceux qui nous ont trouvées jolies — Je vous plains. Je m'i-
mage que on ne puisse pas avoir la permission de vous voir
honnêtement pour pouvoir avoir une raison de vous de-
mander en mariage — Le cardinal même dit qu'il n'est
pas le maître de donner cette permission puisqu'il y a une
excommunication à transgresser les lois de la fondation —
Celui qui a fait cette maison doit être à l'enfer — Nous le
croyons toutes, et notre seigneur le Pape devrait y mettre
remède.

J'ai donné dix ecus à cette fille en lui disant que son
l'impossibilité de la voir, je ne pouvois pas lui promettre
de retourner la une seconde fois, et je lui partai avec

Meximiano
qui étoit fâché de m'avoir prouvé et ennuyé.

18 31 31

Mon cher ami, lui dis-je, je prévois que je ne verrai jamais ni vo-
tre jeune maîtresse, ni votre veuve, dont la voix m'a intéressé très
fort — Il me semble impossible que les dix ecus ne fassent pas de
miracles — Il me semble impossible qu'il n'y ait pas un autre pou-
voir — Il y est; mais il y a l'excommunication contre tous ceux qui n'
étant pas prêtres oseront y entrer sans la permission du très saint
père — ~~Elle qui demande à son cette permission la n'en a pas~~
~~rien. Mais j'y ai obtenu la permission de la n'en pas~~

Je ne pouvois ^{pas} comprendre comment cette maison pouvoit être
tolérée, car je concevois la très grande difficulté que les reclus de-
voient avoir à trouver de maris, et il me paroissoit impossible qu'
on la laissât subsister, si on savoit que la police même de la mai-
son pouvoit faite exprès pour empêcher ces mariages. Je vo-
yois qu'une dot de 200 ecus étoit assignée à chacune, celui
qui avoit fondé la maison devoit avoir compte au moins
^{deux} sur ~~des~~ mariages par an, et que par conséquent quelqu'un
devoit voter tout ce qu'on exigeoit, les filles ne se mariant
pas. J'ai communiqué mes réflexions au Cardinal de Bernis en
présence de la Princesse, qui, intéressant beaucoup pour toutes
ces malheureuses, dit qu'il falloit présenter au Pape une
requête signée par toutes, dans laquelle elles demanderoient
au saint père la permission de recevoir des visites au parloir en
tout honneur, et avec la même décence qu'on observoit dans
toutes les communautés de filles qui étoient à Rome. Le car-
dinal me dit d'écrire la supplique, et de la faire signer, et de la por-
ter à la princesse; et qu'en attendant il trouveroit le moment
de prévenir le saint père, et ^{qu'il représenteroit} ~~de la chercher~~ la personne, qui
officiellement lui présenteroit la requête.

Ne doutant pas du consentement du plus grand nombre de
ces filles à signer, j'ai fait la requête, et ~~je l'ai présentée au saint père~~
~~la seconde fois que je suis~~
allé à la grille avec ~~mon ami, je l'ai laissée~~
~~mon ami, je l'ai laissée~~ à la même

131
32.
fille qui avoit la soeur de ~~Marianne~~ sous sa garde. Elle m'assura
que je l'aurois signée ~~en deux ou trois jours~~ ^{la première fois que} de toutes les filles, ~~et~~
~~j'irais la voir.~~ Cette requête ne demandoit au saint pere que l'abolition de l'excommu-
nication dans le parloir ou l'on voyoit clair; mais en bref j'en avois
toute l'histoire de cette maison.
Quand la princesse Santa Croce eut ce papier, elle s'adressa au
même Cardinal Orsini protecteur, qui dut lui promettre d'en
porter au Pape, qui étant prevenu par le Cardinal de Ber-
nini fit d'abord expedier le bref pour l'abolition de l'excommu-
nication. Le convent n'en fut informé que lorsqu'on alla ster-
de la porte du parloir l'écruteur qui ~~annonçait la~~ ^{l'annonçait} ~~aux filles qui~~
~~servant bien qu'il y avait un enterrement dans la salle~~
~~du lieu~~. Le chapelain fut chargé d'avertir la supérieure,
qu'elle devoit à l'avenir permettre des visites au parloir clair
à toutes les filles qui étoient appelées ~~si elles ont des visites~~.
étant cependant toujours accompagnées de leur gouvernante.
~~Marianne~~ fut celui qui me porta cette nouvelle, que la princesse
même ignoroit, et qui fut enchantée de l'apprendre de moi. Mais
le pape Rangonelli ne se tint pas là. Il ordonna qu'on fit d'a-
bord le procès à l'administration, et qu'on l'obligeât à rendre
compte de tout le surplus qu'elle avoit épargné ^{cent ans} en plus
et d'avantage ~~cinq cents ans~~ qui i étoient écoulés depuis la fondation. Il re-
duint le nombre de cent à cinquante: il mit la dot à quatre-
cent ecus, et il ordonna que toute fille parvenue à l'âge de
vingt cinq ans sans avoir trouvé un mari fût congédiée après
lui avoir remis les quatre cent ecus qu'on lui auroit donné,
si elle se fût mariée, et que douze matrones reconnues pour
femmes de bonnes moeurs servissent mises à gages pour être gou-
vernantes des filles et pensions en ayant quatre chacune, et
que douze autres servantes servissent payées pour faire le même
service de la maison. ~~Il fit autre chose qu'on dit dans son testament~~
~~maintenant~~.

1770 ("vers la fin de Décembre", page 36)

19

1771 ("6^e premier de l'année 1771", p. 37)

vol. XII

Chap. II

(Orig. vol. X p. 33-60)



1770 (no. 10) 2. 10. 1770

1771 (no. 11) 2. 10. 1771

1772

(no. 12) 2. 10. 1772

XII

1771

Chap. II

p. 27 - 60

1771

XII

Chap II



p 33-60

Souper à l'auberge avec Armellina, et Emilie

Toutes les innovations que je viens de motiver ne s'accomplirent que dans
 de six mois; ce qui a été
 l'espace ~~d'un an~~ ^{de six mois} fait d'abord fut l'abolition de la dé-
 et même au couvent ~~où~~ ^{où} n'y ayant pas de clôture, la supérieure ^{maître} ~~devoit être~~
 s'enne d'entrer au parloir, ~~Monsieur~~ ^{Monsieur} en avoit été averti dans un
 billet que la sœur lui avoit écrit: il vint tout joyeux me le por-
 ter pour m'engager à y aller avec lui, comme la sœur le prioit
 pour faire plaisir à la gouvernante. Elle lui disoit de faire de-
 mander à la grille la jeune amie avarié, qui descendroit ou seule
 avec elle, ou avec la gouvernante particulière: c'étoit moi,
 qui devois la faire appeler. Me metant de tout mon cœur
 à ce concert, et impatient d'entendre les propos, et de voir la fi-
 gure de ces filles, j'ai fait que ~~Monsieur~~ ^{Monsieur} quitta la boutique, et
 qu'il me conduise à ce couvent qui n'étoit pas loin de St-Paul.
 Nous avons demandé ~~à l'entrée~~ ^{à l'entrée} les deux pensionnaires
 dans le parloir clair, où à peine entrés nous vîmes deux filles
 occupées, une par l'abbé Guasco, que j'avois connu à Paris
 chez Giulietta l'année 1751, l'autre par un seigneur russe
 appelé comte Ivan Ivanovitch Chvaloff, et le père Lucquier
 Minime de la Trinité de Monti, fameux savant astronome.
 J'ai vu au dedans des tres jolies filles. BnF
MSS La même
^{étant arrivées}
 les nôtres ~~arriverent~~ toutes les quatre à ~~une~~ ^{la même} grille,
 et nous commençames une conversation fort intéressante;
 mais à voix basse, puisqu'on pouvoit nous entendre. Nous
 ne fumes à notre aise qu'après le départ des autres visi-
 teurs. L'objet de l'amour de ~~Monsieur~~ ^{mon jeune ami} étoit fort joli,
 mais la sœur étoit surprenante. A l'âge de quinze à seize
 ans fort riche en taille, et tres formée, elle m'enchantait. J'ai

en de n'avoir jamais un ni un teint plus blanc, ni des yeux, des sour-
 cils, et des cheveux plus noirs; ce qui rendoit invincible la force de
 ses charmes étoit la douceur de ses regards, et la pureté de ses
 propos. ^{Sa gouvernante} ~~Son amie~~ qui avoit dix à douze ans plus qu'elle étoit
 aussi fort aimable, et très intéressante à cause d'un air pale,
 et d'une tristesse qui paroissoit l'effet d'une quantité de soucis,
 qu'elle devoit étouffer. Elle me plut beaucoup en me ra-
 contant en détail toute la confusion que causa dans la maison
 la suspension de l'excommunication. ^{l' supérieure} ~~la supérieure~~ en étoit fort
 contente comme toutes les jeunes filles; mais les vieilles
 dévotes en étoient scandalisées. Elle nous dit qu'elle avoit
 déjà donné ordre qu'on fit des fenêtres pour éclairer les
 parloirs obscurs, malgré que les dévotes disoient qu'elles ne
 pouvoit pas renchérir sur la permission que le père directeur
 lui avoit donnée. Cette supérieure disoit, et raisonneoit juste,
 que d'abord qu'il étoit permis à tout le monde d'aller dans
 le parloir clair, les obscurs devenoient absurdes. Elle avoit
 aussi décidé de faire ôter la double grille, puisque dans le
 parloir clair il n'y en avoit qu'une. L'esprit de cette su-
 périeure me donna envie de la connoître, et Emilie me pro-
 posa ce plaisir le lendemain. C'étoit le nom de la triste amie
 d'Armeline ^{Marienne} ~~de Marienne~~. Cette première visite dura
 deux heures qui me passèrent très vite, tandis que pour la co-
 modité ^{Marienne} ~~Marienne~~ étoit allé causer avec la bien aimée d'une
 autre grille toujours cependant accompagnée de la gouvernante.
 Je m'en parti après leur avoir donné dix eus romains com-
 me la première fois, et avoir baïé la main d'Armeline, qui
 en me les lisant devint toute en flammes. Jamais un homme
 n'avoit touché ses mains, et elle fut toute étonnée quand elle

136 36
de ses filles étoient sorties toutes les trois bien mariées, et on lui avoit
augmenté ^(vingt) ~~seul~~ ecus par mois dans la nouvelle administration. Elle
me confia qu'elle n'étoit pas contente du confesseur dominicain, qui
différent des trois autres obligeoit ses pénitentes à aller à la communion
tous les jours de fêtes, et dimanches, et qui les tenoient au confessional
des heures entières, et les obligeoit à des austérités, et des abstinences,
qui les rendoient malades, et leur faisoit perdre le bien, dont elles a-
voient besoin pour travailler; et M^r étant chargé de faire parvenir en-
tre les mains du cardinal sa remontrance ^{je la} ~~par~~ lui ai écrite, et elle
eut la satisfaction de ne plus voir le dominicain, et de faire partager
ses pénitentes dans les trois autres, qui étoient des meilleurs rai-
sonnables, qui ne gardoient pas ^{leur} ~~leur~~ direction de ~~leur~~ ~~compagnie~~.

^{Menicuccio}
~~Masaccio~~ alloit tout seul voir la prétendue tous les jours de
fête. J'allois ^{presque} tous les jours à neuf heures du matin voir la sœur
avec Emilia; je dînois avec elle, et j'y restois jusqu'à onze heu-
res dans un parloir où il n'y avoit qu'une grille de sorte que lorsque
j'y étois je m'y enfermais; ~~mais~~ ~~parloir~~ ^{cependant qu} dans l'intérieur ~~de la~~
^{courent} ~~il~~ étoit ouvert. Au lieu d'y faire une fenêtre on avoit
^{saillie} ~~decouvert~~ la porte ouverte par où il entroit assez de lumière;
~~mais~~ cela me gardoit extrêmement, car à tout moment je voyois
passer par devant la porte ouverte des filles jeunes, et vieilles,
qui malgré qu'elles ne s'arrêtoient ^{sont pas elles} ~~pas~~ donnoient cependant tou-
jours un coup d'oeil à la grille, ce qui empêchoit Arneline de laisser
sa main à la disposition de mes lèvres amoureuses.

Ce fut vers la fin de décembre que le froid étoit devenu fort j'ai
prie la supérieure de m^e permettre de lui envoyer un passeant,
qui seul pouvoit me garantir d'un rhume que le vent qui entroit
par la porte toujours ouverte devoit indubitablement me donner.
La supérieure vit que comme elle ne pouvoit pas permettre qu'
on fermât la porte, elle ne pouvoit pas non plus me refuser de
placer le passeant; ainsi nous nous sommes mis à notre aise; mais
dans des bornes si étroites à l'égard des devoirs qu'Arneline m'inspiroit que

23 37 137
je n'en pouvois plus. Je leur ai fait present pour le premier de l'année
1771 d'un bel habit d'hiver, et de café, et de sucre à la supérieure qui
m'en eut un gré infini. Emilie étant venue souvent à la grille un quart
d'heure avant Armelline ^{qui n'} ~~n'était~~ ^{était} pas encore priée, et pour ne pas
me faire attendre tout seul, Armelline commença aussi à venir seule
en attendant, ^{souvent} Emilie qui étant occupée à autre chose n'avait pas
pu descendre avec elle. Ce fut dans ces quarts d'heure de tête à tête
que la douceur d'Armelline me rendit amoureux à la perdition.

Emilie avait pour Armelline autant d'amitié ^{en} que celle-ci en avait
pour elle; mais leurs préjugés sur la réserve dépendante de tout ce
qui apparteroit au plaisir sensuel étoient si forts, que je n'avois pas
encore pu parvenir à les mettre dans un consentement mutuel pour
écouter des propos gaillards, ou pour trouver dignes de pardon. Tout
les permissions que je desirois qu'elles accordassent à mes mains,
et au rienner aussi, et pas même pour laisser à mes yeux avides
de voir la liberté de parcourir ce que l'éducation leur avoit insi-
gné qu'elles devoient cacher aux yeux non seulement de tous les
hommes; mais d'elles mêmes. Elles furent étonnées une fois que
j'ai osé leur demander si pour s'entredonner des marques d'une
véritable amitié elles couchaient quelque fois ensemble. Elles rou-
gissent, et Emilie me demanda ce que je pouvois m'imaginer qu'il
y avait de commun entre l'amitié, et l'incommodité d'être deux
dans un lit fort étroit. Je me mis bien garde de justifier ma de-
mande, car je les ai vues toutes les deux alarmées de la pensée,
qui devoit m'avoir conduit à leur faire cette interrogation: elles
étoient toutes les deux composées de chair, et d'os; mais je me mis
trouva convaincu de leur bonne ^{foi} ~~foi~~: elles ne s'étoient jamais entre-
communiqué leurs secrets mystères, et elles n'en avoient peut être
jamais parlé même à leur confesseur soit par une honte insur-
cible, soit parce qu'elles ne crurent jamais d'avoir péché en ce qu'
elles ^{purent avoir} ~~avoient~~ laissé faire à leur mains. Je leur ai porté des bas
de soye blanche épluchés en dedans pour l'hiver qu'elles requerront avec

les marques de la plus vive reconnaissance; mais je les ai priées en vain de les chauffer à ma présence. J'eus beau leur dire qu'il n'y avoit aucune différence essentielle entre les jambes d'une fille, et d'un homme, que cela ne pouvoit pas même être un péché veniel, que leur confesseur les auroit en lui-même traitées de coquettes si elles lui ~~montraient~~ ^{avaient confessé} cela comme un crime qu'elles me répondirent toujours d'accord, et rougissant que cela ne pouvoit pas être permis à des filles aux quelles on n'avoit donné des jupes à différence des hommes, pour nulle autre raison que pour leur apprendre qu'elles ne devoient jamais ~~être~~ ^{se lever de terre.} La j'aurais pu leur répondre que les jupes n'étoient faites que pour être troussées. La ~~raison de la~~ ^{contrainte avec laquelle} Emilie m'alléguoit ces raisons qu'Arnelline approuvoit me demontoit que ce n'étoit ni artifice, ni coquetterie qui la faisoit parler ainsi; mais éducation, et sentiment d'honnêteté. J'ai cru qu'elle croyoit qu'en agissant autrement elle se seroit dégradée dans mon esprit, et que j'aurois conçu d'elle une opinion très désavantageuse. Elle avoit pourtant vingt sept, à vingt huit ans, et elle n'étoit pas préoccupée par une dévotion excessive. Pour ce qui regardoit Arnelline, je voyois qu'elle avoit honte à être moins exacte à ses devoirs que son amie: il me sembloit qu'elle m'aimoit, et que tout au contraire de plusieurs autres filles il me seroit moins difficile de la réduire à relâcher quelque chose sur sa morale en cachette d'Emilie qu'en sa présence.

J'en ai fait l'essai un matin qu'elle parut à la grille me disant qu'Emilie alloit descendre tout à l'heure. Je lui ai dit que en l'admirant je me trouvois le plus malheureux des hommes, car étant marrié je ne pouvois pas espérer de l'épouser, et de parvenir par là à l'avoir entre mes bras pour l'inonder toute entière de mes baisers. Est-il possible, lui disois-je, que je puisse vivre n'ayant autre soulagement que celui de baiser vos belles mains? A ces paroles exprimées avec tout le feu de la passion, elle fixa ses beaux yeux contre les miens, et après avoir un peu pensé elle se mit à baiser mes mains avec le même empressement que j'avois quand je baisois les siennes. Je l'ai priée d'approcher sa bouche à la grille; elle rougit, elle baissa les yeux, et n'en fit rien. Je m'en mis pleurer amèrement; mais toujours en

24 39 39
vain. Armelline fut sourde, et muette jusqu'à l'arrivée d'Enlita,
qui nous demanda d'abord pourquoi nous n'étions pas gai com-
me à notre ordinaire.

Dans ces jours là qui étoient les premiers de l'année 1771 j'ai
vu dans ma chambre Mariuccia que j'avois mariée dix ans a-
vant ce temps là à ce brave garçon, qui avoit ouvert une
boutique de perugnier. Le lecteur peut ^{se} ~~en~~ convenir comment
je l'avois connue chez l'abbé Mondo secrétaire du Pape
Reromico. Toutes les recherches que j'avois fait depuis trois
mois que j'étois à Rome ~~avois~~ ^{pour} savoir quelque chose de
Mariuccia avoient été inutiles, je l'ai vue devant moi
avec le plus grand plaisir, d'autant plus qu'elle ne me
parut guère changée. Elle me dit qu'elle m'avoit vu à S.^t
Pierre la veille de Noël à la messe; et que n'ayant pas osé m'
approcher à cause de la compagnie avec laquelle j'étois, quel-
qu'un qui étoit avec elle s'étoit engagé de me suivre, et de lui
faire dire où je demurois, et que s'en étant bien acquitté elle
étoit venue me voir. Elle me dit qu'elle demouroit à Tracasti
depuis huit ans, ayant boutique et vivant là fort heureuse avec
son mari, et ses enfants qui étoient quatre, dont l'aîné qui é-
toit une fille avoit neuf ans. Après avoir prié Marguerite
de lui tenir compagnie, ~~je~~ et m'être assurée qu'elle dîneroit avec
moi, je m'ai allé déjeuner, comme je ferois tous les jours avec Ar-
melline, puis je me suis rendu près de Mariuccia avec laquelle
j'ai dîné, et j'ai passé délicieusement toute la journée sans me
sentir jamais tenté de renouveler avec elle les effets de l'an-
cienne tendresse. Nos aventures furent le sujet de nos propos, et
l'intéressante nouvelle que mon valet de chambre Costa ^{étoit} ~~se~~ retour-
né à Rome trois ans après en grand équipage, et avoit épousé
la fille de Mondo dont il étoit devenu amoureux lorsqu'il étoit

que le galant Cardinal étoit curieux de voir la belle Amellina, et sa curiosité ne m'alarmoit pas, car je ne le connoissois pas pour inconstant. Outre cela, si Amellina lui plaisoit, j'étois sûr qu'il s'interessoit pour elle également que la princesse pour lui trouver un mari fait pour la rendre heureuse en lui procurant des grâces qui à Rome sont en grand nombre.

Trois ou quatre jours après, la princesse me fit appeler dans sa loge au theatre Aliberti, et elle me montra le billet du Cardinal pour aller voir la maison avec les personnes qui seroient en sa compagnie. Elle me dit que nous fixerions le jour, et l'heure le lendemain après dîner. Le lendemain matin, la supérieure vint à la grille pour me dire que le Cardinal patron lui avoit fait savoir que la princesse Santa Croce viendrait voir la maison en compagnie, ce qui lui feroit un vrai plaisir. Je lui ai dit que je le savois, et qu'elle me verrait avec la princesse. Elle vouloit savoir quand; mais je n'en savois rien: je lui ai promis de l'avertir d'abord que je le savois. Elle me dit d'un air enjoué que cette nouveauté avoit mis toute la maison surdessus dessous, et renversé les fêles de toutes les baguettes, puisqu'à l'exception de quelques prestres, du medecin, et du chirurgien personne de puis que la maison avoit été fondée n'y étoit entrée pour la simple curiosité de la voir. Je lui ai dit qu'actuellement il n'y avoit plus question d'excommunication; et qu'ainsi elle ne devoit plus avoir aucune idée de clôture; et qu'elle pouvoit donc recevoir elle même des visites particulières, ^{aussi} sans la permission du Cardinal. Elle me répondit en souriant qu'elle ne l'oseroit pas.

L'après dîner nous fixames l'heure pour le lendemain, et j'en ai averti la supérieure le matin. La duchesse de Fiore fut de la partie, et nous y descendimes à trois heures. Le cardinal n'avoit aucune enseigne de son éminente dignité. Il connut d'abord Amellina



412 42
à la description que je lui en avois faite, et lui parlant de ses char-
mes, il la félicita d'avoir fait ma connoissance. La pauvre Armel-
line rougit à repries; et ^{j'ai cru qu'elle} ~~elle ne s'attendoit pas~~ à en avoir, lors-
que la princesse après lui avoir dit que personne dans la maison
n'étoit si jolie qu'elle lui donna des tendres baisers. La pauvre
Armelline se trouva toute décontenancée, et à cause de l'éloge que tou-
tes les autres filles entendaient, et à cause des baisers, qui étoient
défendus par institut dans toute la maison. Après avoir ainsi ca-
ressée la jeune fille, la belle princesse se mit à gracieusement la sup-
pléer: elle lui dit que je l'avois informée qu'elle avoit de l'esprit,
et qu'elle s'en apprenoit par la propriété avec laquelle elle de-
voit cette grande maison; et elle lui promit de parler d'elle
au Cardinal en lui rendant toute la justice qu'elle méritoit.
Après avoir vu toutes les chambres, et les réfectoires elle fit des
compliments à Emilie que je lui ai présentée. Elle lui dit qu'elle
savoit qu'elle étoit triste, et qu'elle penseroit à lui trouver un ma-
ri qui auroit le secret de la rendre gais. La supérieure appuya
le compliment avec un air d'approbation; mais j'ai vu dix à
douze bigotes enrachées qui firent une grimace de compassion.
Emilie cependant lui baisa d'abord la main comme pour la rompre
de la parole.

Ce qui faisoit ma satisfaction étoit qu'aucune pensionnaire
ne pouvoit contester la primauté à Armeline; la maîtresse mê-
me de mon jeune ami Marcuccio ne pouvoit pas la mettre en
doute, car elle n'étoit pas grande. Lorsque nous descendîmes au
parloir, la princesse dit à Armeline qu'elle demanderoit permis-
sion au Cardinal de la conduire avec elle pendant le Carnaval
trois ou quatre fois aux différents théâtres de Rome; et pour lors
j'ai vu toute la communauté effrayée exceptée la supérieure
qui dit que son Eminence étoit le maître de supprimer toutes les rigueurs
dans une maison où les filles n'étoient détenues que pour se bien

26 43

marier. Armetine enflammée par la honte, et par la joye parvenoit
perdue. Elle ne savoit trouver des paroles propres à la remercier. Dans
le moment de partir elle recommanda à la supérieure Armetine, et E-
milie, en lui donnant une cédule pour qu'elle fît faire à ces filles les
petits présents ~~qu'elles~~ dont elles pouvoient avoir plus de besoin. La duchesse de
Fiano lui dit qu'elle me chargerait aussi d'un petit présent qu'elle
vouloit aussi faire à ces deux filles.

Le lecteur peut se figurer tout ce que j'ai dit à la princesse d'abord
que nous fumes dans la voiture pour lui ~~montrer~~ ^{remercier} mes senti-
ments. La reconnaissance me l'avoit faite devorer. Ni elle, ni
le Cardinal doutèrent un seul instant de l'esprit d'Armetine, mal-
gré qu'ayant perdu le courage elle n'avoit pas su briller. Elle
ne pouvoit être que telle que l'éducation l'avoit faite. La princesse
étoit impatientte de la voir au théâtre avec elle, et à souper dans une
auberge comme il y a à Rome la coutume. Elle écrivit d'abord sur ses
tablettes les deux noms de ces deux filles pour leur faire avoir tou-
tes les graces possibles. Je pensois à la maîtresse de mon pauvre
^{Menencio} ~~Menencio~~, mais ce n'étoit pas le ^{moment} de la recommander: ce fut
au Cardinal de Bernis que j'ai confié le lendemain mon em-
pressement pour ce garçon, et il s'intéressa si bien après l'avoir vu qu'il
il la lui fit épouser avant la fin du Carnaval avec une dot de
cinq cent ecus, qui joints au cent que je lui ai donné lui fourrai-
rent le nécessaire pour se meubler, et pour ouvrir une boutique.

BnF
MSS Mais mon beau moment fut celui du lendemain de la visite
à la grille, où la supérieure descendit d'abord pour me remercier.
La cédule avoit été de cinquante ecus romains avec les quels elle
alloit mettre bien en linge Armetine également qu'Emilie. Elles
restèrent étonnées lorsque je leur ai dit que le gros abbé étoit le
Cardinal de Bernis, car elles ne ^{savoient} ~~savoient~~ pas qu'un cardinal pour-
roit se permettre de quitter la pourpre. La duchesse de Fiano leur
avoit envoyé un barreau de vin: tant de largesses leur en feroit es-

seule prendre Armelline avec Emilie, et elle les conduisit à son palais au campo di Fiore, où je l'attendois avec le Cardinal, le prince son mari, et la duchesse de Fiano.

On les fêta, on leur parla avec bonté, on les encouragea à répondre, à rire, à dire librement ce qu'elles pensoient, mais tout étoit inutile; se voyant pour la première fois dans une chambre magnifique dans une compagnie pareille elles n'avoient pas la force de parler; elles étoient noyées dans la honte, et dans la peur de dire des bêtises. Emilie n'osoit répondre sans se lever, et Armelline ne brilloit que par sa beauté; excitée par la princesse à lui rendre des baisers pareils à ceux qu'elle lui donnoit, elle ne put jamais en venir à bout. Armelline n'osant l'exercer, lui baisoit la main avec transport, et quand la princesse étoit la bouche sur la sienne Armelline paroissoit positivement ignorer la façon de décocher le baiser. Le Cardinal, et le Prince n'osant, la duchesse de Fiano disoit que tant de retenue n'étoit pas naturelle, et je souffrois comme un 'dame', car tant de gaucherie me sembloit aller au confins de la bêtise, puisqu'Armelline n'avoit besoin que de baisers les lèvres de la princesse comme elle lui baisoit les mains. Il lui paroissoit qu'en la baisant ainsi elle lui manqueroit de respect, et qu'elle ne devoit jamais prendre cette liberté, malgré la permission que la princesse lui donnoit. Le Cardinal me dit à part qu'il lui paroissoit impossible qu'en deux mois je n'eusse initié cette fille; mais il dut le croire, et reconnaitre la force de l'éducation. Pour cette première fois la princesse voulut les conduire à la comédie au théâtre de Yonne di Nonna, où elle durent rire, et cela nous fit espérer. Après la comédie nous allâmes souper à une auberge, et à table soit l'opé-
 petit, soit les remontrances que je leur fis, elles se journoient. Elles

se laissèrent persuader à boire du vin, et elle gagnèrent par là du courage, Émilie quitta sa tristesse, et Amélie donna enfin des beaux baisers à la belle princesse, et en se levant de table elle lui en donna à foison, ~~et lui donna à foison~~, et les applaudirent la convainquirent qu'elle n'avoit pas mal fait.

Ce fut à moi que la princesse donna la charmante commission de les reconduire à leur ^{convent.} Voilà le moment dans lequel je devois faire le premier pas pour parvenir là où tout amant va. C'étoit une voiture à deux places avec un strapontin; mais à peine la voiture à peine partie je me mis à remarquer qu'il ne faut jamais compter avant l'acte. Lorsque j'ai voulu donner des baisers on a détourné la tête, quand j'ai voulu allonger les mains on s'est enveloppé, quand j'ai voulu forcer on m'a repoussé, quand je me mis à plaindre on a osé me démontrer que j'avois tort, quand je me mis en colère on m'a laissé dire, et quand j'ai menacé de ne me laisser plus voir on ne m'a pas cru.

Arrivée au convent, une servante ouvrit la petite porte, et voyant qu'elle ne la fermoit pas après que les filles étoient entrées, je me mis à avancer, et voyant qu'on ne me le défendoit pas je mis aller avec elles au troisième étage chez la supérieure qui étoit au lit, et qui ne me parut pas surprise de me voir. Elle lui ai dit que je m'étois en devoir de les lui confier ces élèves en personne; elle me remercia; elle leur demanda si elles avoient bien rit, et bien soupié, et après cela elle me pria de faire moins de bruit que je pouvois en m'en allant. Je leur ai donc souhaité un bon sommeil, et je suis parti en donnant un cagnin à la servante, et un autre au cocher en descendant chez moi. J'ai trouvé Marguerite endormie sur un fauteuil, qui en se réveillant commença par me dire des injures; mais qui changea de ton, lorsqu'à mes tendres caresses elle eut lieu de juger que je ne me trouvois coupable d'aucune infidélité. Je l'ai renvoyée deux heures après bien convaincue que je l'aimois uniquement. J'ai dormi jusqu'à midi, et après avoir dîné avec elle je suis allé à

28 47
trois heures chez la princesse, où j'ai trouvé le cardinal. Ils s'attendaient à la narration d'un petit triomphe, et ils furent surpris d'entendre le contraire, et sur tout de me voir indifférent.

Je pourrais tel peut être; mais il m'en falloit que je le fusse. N'étant pas dans l'âge de faire l'enfant, j'ai donné une tournure comique à ma mauvaise fortune, en finissant par leur dire que n'aimant pas les Pamela, j'avois pris le parti d'abandonner l'entreprise. Le cardinal me dit qu'il m'en feroit compliment dans trois jours.

Amélie ne me voyant pas ce jour là, crut que j'avois dormi tard; mais lorsqu'elle ne me vit pas le lendemain, elle envoya chercher son père pour savoir si j'étois malade, car je n'avois jamais été deux jours sans la voir. ^{Mémoires} ~~Mémoires~~ ont donc me faire part de l'inquiétude de sa sœur, charmé d'ailleurs de pouvoir aller lui dire que je me portois bien — Oui, mon cher ami, aller lui dire que je pourrais à solliciter à sa faveur la princesse; mais qu'elle ne me verra plus — Pourquoi donc? — Parce que je veux

me guérir de ma malheureuse passion. Votre sœur ne m'aime pas, et je n'en suis que trop convaincu. Je ne suis plus jeune, et ~~je ne me sens pas disposé à devenir le maître de la vertu~~ ^{je ne me sens pas disposé à devenir le maître de la vertu} ~~et elle ne m'a jamais accordé la légère faveur d'un baiser~~ ^{et elle ne m'a jamais accordé la légère faveur d'un baiser}

l'amour ne convient pas à une fille, vertueuse tant qu'il vous plaira, de la pousser si loin. Elle ne m'a jamais accordé la légère faveur d'un baiser — Je ne l'aurois pas eu par exemple — Voyez le. Je dois finir. Votre sœur est trop jeune, et elle ne sait pas à quoi elle s'expose en agissant ainsi vis à vis d'un homme amoureux, et de mon âge. Si

lui tout cela sans vous mêler de lui donner des conseils.

BnF MSS — Vous ne sauriez croire combien cela m'afflige. Il se peut que la présence d'Emilie la gêne — Non, car je l'ai souvent pressée tête à tête. Je dois enfin me guérir, et si elle ne m'aime pas je ne veux pas la conquérir ni par la réduction, ni par la reconnaissance

sance. L'exercice de la vertu ne coûte rien à une fille qui n'aime
pas; elle peut se sentir ingrate, mais elle se plaît à sacrifier la
reconnaissance au préjugé. Comment vous traite votre future?

Mes bien depuis qu'elle est sûre que je l'épouserai

Je fus fâché alors d'avoir commencé par me donner pour mari,
car piqué comme j'étais je lui aurois promis de l'épouser sans
intention même de la tromper. ^{Ménicuccio} ~~Ménicuccio~~ s'est en effet affligé,
et je suis allé à l'assemblée des Arades au Capitole, où la mar-
quise d'Autt doit reciter la pièce de réception. C'était une
jeune française qui était à Rome depuis dix mois avec son mar-
ri doux, et aimable comme elle, mais lui cédait beaucoup
du côté de l'esprit. Cette marquise avait même du génie;
j'ai commencée ce jour là à lier avec elle grande connoi-
sance; mais sans la moindre idée d'amour: je laissois volon-
tiers la place libre à un abbé français qui était amoureux

de son d'elle, et qui pour elle abandonna sa fortune
La princesse Santa Croce me disait tous les jours qu'elle me
donnerait la clef de sa loge quand je voudrais pour conduire
à l'opéra ces filles même sans elle; mais quand elle vit
que huit jours s'étaient écoulés sans que j'y fusse retournée,
elle commença à croire que j'avois tout à fait rompu. Le
cardinal me croyait toujours amoureux, et il louait ma con-
duite; il me prédit que la Supérieure m'écrirait, et il devina
elle m'écrivit au bout de huit jours un billet court, et poli, dans
lequel elle me priait d'aller la demander au parloir. J'ai
eu de ne pouvoir me dispenser d'y aller.

L'ayant demandée seule, elle descendit seule à dix heures
du matin. Elle débuta par me demander pourquoi ainsi de

bout en blanc j'avois suspendu mes visites — Paro que j'aime Armelline — Cette raison étoit celle qui vous forçoit à l'honneur de votre visite tous les jours: or il est difficile de comprendre comment cette même raison puisse avoir une conséquence tout à fait contraire — Elle doit l'avoir, madame; car quand on aime on desire, et quand on desire en vain on souffre, et la souffrance contraindre — Elle rend l'homme malheureux: ainsi vous voyez que je dois faire tout ce qui dépend de moi pour cesser d'être ~~malheureux~~ ^{de l'être} — Je vous plains, et je vois que vous agissez en sage; mais si la chose est comme je la pense, permettez-moi de vous dire que vous devez estimer Armelline, et que vous ne devez pas en la quitte ainsi donner sujet de croire à toutes les filles de cette maison de porter un jugement tout à fait contraire à la vérité — Que peut-on juger? — Que le votre n'étoit qu'un caprice, et que vous l'avez quitté d'abord que vous vous êtes trouvé habitué — Ce seroit ^{savoir} le comble de la méchanceté; mais je ne ~~sais~~ ^{sais} qu'y faire, car pour me guérir de ma folie je n'ai que ce seul remède. En consultant vous un autre? Saignez-m'en l'indiquer — Je ne connois pas beaucoup cette maladie là; mais il me semble que peu ou peu l'amour devient amitié, et pour lors on devient habitué — C'est vrai; mais pour devenir amitié l'amour a besoin de quelque chose. Si l'objet aimé ne le ménage pas il se doit de le mépriser ou d'indifférence. Je ne veux ni me désespérer, ni parvenir à ~~l'indifférence~~ ^{mépriser Armelline} qui est un ange de beauté, et de vertu. Je veux lui être utile tout de même, et ne plus la voir, et je suis sûr que cela ne peut pas lui déplaire, car elle doit s'être aperçue de ma cécité. Cela ne doit arriver plus — Voilà ce que c'est; je suis à l'obscure de tout. Elles m'ont toujours assuré qu'elles ne vous ont manqué en rien, et qu'il leur est impossible de deviner la raison qui peut vous avoir induit à ne plus venir les voir. — Soit timidité, soit prudence

dance, soit crainte de me faire du tort, elles vous ont menti; mais vous meritez de savoir tout. Mon honneur même exige que je vous informe — Je vous en prie, et vous pouvez être sûr de ma discrétion.

Je lui ai alors dit en détail toute l'affaire, et je l'ai vue pénétrée. Elle me dit que la maxime étoit de ne penser jamais un mal sans une grande vraisemblance; mais que connaissant la faiblesse humaine elle n'auroit jamais cru que nous nous étions tenus dans des bornes si sévères depuis presque trois mois que nous nous voyions tous les jours. Il me semble, me dit-elle, qu'il y a moins de mal dans un baiser, que dans le scandale que cause votre abandon — Mais je suis sûr que Armellini ne s'en soucie pas — Elle pleure tous les matins — Ces pleurs peuvent venir d'une vanité; ou peut être de la peine que peut lui faire la raison à la quelle on veut attribuer mon inconstance — Ceci pas; car j'ai fait entendre à toute la maison que vous êtes malade — Et que dit Emilie? — Elle ne pleure pas; mais elle est fort triste, et il me semble qu'en me disant toujours, que si vous ne venez plus ce n'est pas la faute, elle veut dire que la faute est d'Armellini. Faites moi le plaisir de venir de main: elles meurent d'envie de voir une fois l'opéra d'Alberti, et l'opéra bouffon à Capronica — Et bien, madame, je viendrai déjeuner demain matin, et demain au soir elles viendront à l'opéra — J'en suis bien charmée: je vous remercie. Puis-je leur donner cette nouvelle? — Je vous prie même de dire à Armellini que je ne me suis déterminé à retourner à la voir qu'en force de tout ce que vous m'avez dit.

Que la princesse fut contente quand je lui ai donné cette nouvelle l'après dîner! Le Cardinal savoit que la chose devoit aller ainsi. Elle me donna d'abord le billet de la loge pour le len-

demain, et elle envoya ordre à l'écurie de me servir avec sa livrée.
 Le lendemain quand j'ai fait appeler Armelline, Emilia descendit
 la première pour avoir le tems de me faire des reproches sur ma con-
 duite: elle me dit qu'un homme ne pouvoit pas en agir ainsi quand
 il aimoit bien, et que j'avois mal fait en disant tout à la supérieure
 — Je ne lui avois rien dit, si j'avois en quelque chose de conséquence
 à lui dire — Armelline est devenue malheureuse depuis qu'elle
 vous connoit — Pourquoi i il vous plaît? — Parce qu'elle ne veut
 pas s'écarter de son devoir, et elle voit que vous ne l'aimez que
 pour l'en détourner — Mais son malheur ^{cessera d'abord que} ~~n'existera plus lorsque~~
 je ne l'importunerai plus — En cessant cependant de la voir —
 Précisément. Croyez vous que cela ne me coûte pas de la peine?
 Mais ma paix exige cet effort — Elle sera alors convaincue que
 vous ne l'aimiez pas — Elle jugera ce qu'elle voudra. En atten-
 dant, ce que je fais est, que si elle m'aimoit comme je l'aime, nous
 serions d'accord — Nous avons des devoirs, que vous autres ne croi-
 yez pas d'avoir — Soyez donc fidèles à vos prétendus devoirs, et
 ne trouvez pas mauvais qu'un homme d'honneur les respecte en
 se tenant ~~le~~ éloigné de vous.

Armelline parut, et je l'ai trouvée changée — D'où vient que
 vous êtes pâle, et que vous n'avez pas votre air habituel — Cela vient
 de ce que vous m'avez chagrinée — Et bien. Appaisez vous, reposez-
 vous votre bonne humeur, et souffrez que je tâche de me guérir d'une pas-
 sion, dont la nature est celle de tâcher de vous détourner de vos devoirs.
 Je serai tout de même votre ami, et je viendrai vous voir une fois
 par semaine tant que je resterai à Rome. — Une fois par semai-
 ne! Il ne falloit pas commencer par venir tout les jours — C'est vrai.
 Votre physionomie trompeuse ne m'a pas laissé deviner; mais j'espère qu'
 en force au moins d'un sentiment de reconnaissance vous trouverez bon
 que je tâche de redevenir raisonnable. Pour aider ce remède à opérer,
 je dois vous voir le moins souvent possible. Pensez y un peu; et vous trou-

dance, soit crainte de me faire du tort, elles vous ont menti; mais vous meritez de savoir tout. Mon honneur même exige que je vous informe — Je vous en prie, et vous pouvez être sûr de ma discrétion.

Je lui ai alors dit en détail toute l'affaire, et je l'ai vue pénétrée. Elle me dit que la maxime étoit de ne penser jamais un mal sans une grande vraisemblance; mais que connaissant la faiblesse humaine elle n'auroit jamais cru que nous nous étions tenus dans des bornes si réverses depuis presque trois mois que nous nous voyions tous les jours. Il me semble, me dit elle, qu'il y a moins de mal dans un baiser, que dans le scandale que cause votre abandon — Mais je suis sûr que Armellini ne s'en soucie pas — Elle pleure tous les matins — Les pleurs peuvent venir d'une vanité, ou peut être de la peine que peut lui faire la raison à laquelle on veut attribuer mon inconstance — Ceci pas; car j'ai fait entendre à toute la maison que vous êtes malade — Et que dit Emilie? — Elle ne pleure pas; mais elle est fort triste, et il me semble qu'en me disant toujours, que si vous ne venez plus ce n'est pas la faute, elle veuille dire que la faute est d'Armellini. Faites moi le plaisir de venir de main: elles meurent d'envie de voir une fois l'opéra d'Alberti, et l'opéra bouffon à Capronica — Et bien, madame, je viendrai déjeuner demain matin, et demain au soir elles viendront l'opéra — J'en suis bien charmée: je vous remercie. Puis-je leur donner cette nouvelle? — Je vous prie même de dire à Armellini que je ne me suis déterminé à retourner à la ville qu'en force de tout ce que vous m'avez dit.

Que la princesse fut contente quand je lui ai donné cette nouvelle l'aurait diné! Le Cardinal savait que la chose devoit aller ainsi. Elle me donna d'abord le billet de sa loge pour le len-

A l'heure de l'opéra je m'y allai le prendre dans le même équipage, et avec le même domestique. Quand la portière vit la livrée de Santa Croce, elle les fit descendre, et elle me trouvaient assis sur le strapontin. Elles ne furent pas surprises de me trouver seul. Emilie me fit les compliments de la supérieure qui me prioit d'aller le lendemain lui parler. Je les ai conduites à l'opéra, où je ne les ai jamais traitées de l'attention avec laquelle elles devoient être à un spectacle qu'elles

voyaient pour la première fois. ~~Je ne leur ai jamais dit que de répondre à toutes leurs questions~~ ^{Ni gai, ni triste, je ne m'y suis occupé que de répondre à toutes leurs questions} ~~la long, et comme elle dans sa maison elle ne m'a jamais parlé que~~ ~~par ses questions qu'elles me faisaient.~~ Etant Romaines

elles devoient savoir à peu près la constitution des chœurs; mais malgré cela Armellini vouloit croire que celui qui chantoit le second rôle étoit une femme: sa gorge lui dévoiloit cette vérité. Je lui ai demandé si elle oseroit aller se coucher avec lui, et elle me répondit que non, parce qu'une honnête fille doit toujours être au lit toute seule.

Melle avoit été la rigidité de l'éducation qu'on avoit donnée aux filles de cette maison. Cette mystérieuse réserve sur tout ce qui pouvoit imiter le plaisir de l'amour n'avoit pu que leur donner l'idée de la plus grande importance sur tout ce qui dependoit des yeux, et du tact: de là venoit qu'Armellini ne me lâcha ses mains qu'après me les avoir long temps contestées, et ne voulut jamais que je voye si les bras que je lui avois donnés alloient bien. La défiance de coucher avec une autre fille avoit dû lui faire comprendre que celle de se laisser voir toute nue étoit une rébellion, et si elle l'étoit vis à vis d'une fille comme elle, que devoit elle penser si elle ^{venoit} ~~se~~ ^{à se} trouver vis à vis d'un homme? La seule idée devoit ^{lui donner des frissons} ~~lui donner des frissons~~ ^{lui donner des frissons} ~~lui donner des frissons~~. Toutes les fois que je m'étois étendu à la guille à des propos libres sur les plaisirs dependans de l'amour, je les avois trouvées sourdes, et muettes. J'essayais. Je ne me souciais pas de faire sortir de sa tristesse Emilie, malgré que fraîche, et assez jolie; mais je me désespérais lorsque je voyais

Armeline qui ne conservoit plus sa figure virgale lorsque je m'avisais de lui demander si elle savoit en quoi consistoit la différence qui existe entre une fille, et un garçon.

Après l'opéra Armellini me dit qu'elle avoit bon appétit depuis huit
jours qu'elle n'avoit presque rien mangé à cause du chagrin qu'elle
avoit eu de ne plus me voir. Je lui ai répondu que si j'avois vu cela
j'aurois ordonné un bon souper tandis que nous ne mangerons que ce
que l'aubergiste nous donnera — Combien serez vous ? — Rien
que nous trois — Tant mieux. Nous serons bien libres — Vous n'avez
rien dit à la princesse — Je l'aime; mais elle veut des baisers,
qui ^{m'étonnent} ~~ne m'étonnent pas~~ — Vous lui en avez donné cependant, et
de très amoureux — J'en pourrais faire autrement, qu'elle s'ima-
gine que je lui en ai fait — Me ferez vous le plaisir de me dire,
si vous croyez d'avoir commis un péché en lui donnant ces baisers ?
— Non certainement, car j'en y ai eu aucun plaisir — Pourquoi
donc n'avez vous pas fait cet effort pour moi aussi ?
— Mais si, à l'auberge où j'ai

donc n'avez vous pas fait cet effort ?
Elle ne me répondit pas, et nous arrivâmes à l'auberge où j'ai
fait faire bon feu, et ~~ad~~ j'ai ordonné ~~le~~ un bon souper. Le valet
me demanda si je voulois des huîtres, et voyant que les filles
étoient curieuses de savoir ce que c'étoit, je lui en ai demandé
le prix. Il me dit qu'elles étoient de l'arsenal de Venise, et qu'
il ne pouvoit les donner que pour ^{cinquante paules} ~~cinq paules~~ ^{et j'y ai} ~~le cent~~ ^{vingt}
cinq paules. J'ai voulu
savoir si on les ouvre ~~ici~~ à ma présence.
Il m'a dit qu'il m'en faudroit cinq
pour en avoir un.

Armelline étonnée que son caprice alloit me coûter ~~des~~ ^{deux} sornains me pria de révoquer l'ordre; mais elle se tut lorsque je lui ai dit que rien ne me parviroit cher lorsque je prévoirois que je pouvois lui procurer un plaisir. A ma réponse elle me prit la main, que j'ai retournée avec respect lorsqu'elle la portoit à sa bouche: ^{ayant} fait cela un peu trop brusquement ~~à la vérité, et~~ Armelline resta mortifiée. N'étois assis devant le feu entre elle, et

Emilie; son trouble me fit de la peine: je lui ai demandé parron en lui disant que ma main n'étoit pas digne d'être baisée par elle; mais malgré mon excuse Armellini ne put pas empêcher deux petites larmes de sortir de ses beaux yeux. J'en ai eu le plus grand chagrin. Armellini étoit une colombe ^{point du tout} que j'avois faite pour être ^{embrassée} ~~plus grand bonheur~~. Je pouvois renoncer à son amour, mais n'ayant ~~pas~~ le dessein ni de me faire craindre, ni de me faire haïr je devois la quitter tout à fait, ou m'y prendre tout autrement. Arrivé par les deux larmes que j'avois dû verser au suprême degré sa délicatesse je me mis levé, et je mis descendu pour aller ordonner du vin de champagne.

Et tant remonté cinq à six minutes après j'ai vu qu'elle
avait pleuré d'importance, et qu'elle se mettoit à table
dans une mauvaise humeur, et cela me devoit. Je n'avois pas de
temps à perdre; je lui ai reiteré mes excuses, et je l'ai priée de re-
tourner à se montrer riante à moins qu'elle ne voulut me don-
ner la plus grande mortification. Emilie m'appuya, et je lui ai mis la
main, je la lui ai baïé tendrement, et elle se ravivra. On vint ouvrir
les cent huitres qui remplirent quatre grands plats. L'étonnement
de ces pauvres filles m'aurait beaucoup diverti si j'avois eu lieu
d'être content; mais l'amour me desesperoit. Je languissois, et
Armelline me prioit d'être comme j'étois dans le commencement de
la connoissance que j'avois faite avec elle; comme si l'humeur
dependoit de la volonté.

1753
Nous nous mîmes à table où j'ai amené ces filles à manger
des huîtres en leur donnant l'exemple. Elles ragaieient sous
leur eau. Armetine après en avoir avalé cinq à dix dit à Emilie
qu'un morceau si délicat devoit être un péché; Emilie répondit
que cela devoit pas être un péché parce que le morceau étoit

exquis; ma parreque à chaque huitre que nous avalions, nous avalions
 un ^{demi} pain — Un ^{demi} pain! dit Armelline, et notre seigneur le Pape ne le
 defend pas! Si ce n'est pas un peché de gourmandise, je voudrais savoir
 ce qu'on entend par gourmandise. Je mange ces huitres avec plaisir;
 mais je t'assure que je veux m'en accuser en confession pour voir ce
 que le confesseur me dira.

Ces nouvelles me rendoient heureux dans l'âme; mais j'avois
 besoin de l'être dans le corps. Mon amour qui mouvoit de faire
 entrer le rot de ma bouche. En mangeant cinquante huitres
 nous vidâmes deux bouteilles de champagne moussant, qui
 fit rire ces bonnes filles, qui se trouvoient obligées à commettre
 l'indecente faute du ^{raire} ~~mange~~. Que j'étois fâché de ne pouvoir pas
 me livrer au rire, et devorer de baisers Armelline que je ne pouvois
 voir devorer que des yeux. J'ai dit au valet de venir le souper,
 gardant les autres huitres au dessert. Elles étoient surprises de
 se trouver l'appétit plus vif après avoir mangé seize morceaux
 si excellents. Armelline me paroissoit devenue amoureuse; j'avois
 besoin de me flatter, et de l'espérer. Comptant un peu sur
 Bacchus j'ai défendu l'eau. Nous eûmes un souper des plus fins
 pour une auberge. Mes pauvres héroïnes s'en donnoient.
 Emilie même étoit toute en flammes. J'ai fait porter de ci:
 trois, ^{un bœuf de Rhin} du ~~mer~~, et une grande jatte, et de l'eau chaude, et
 après avoir fait mettre sur la table les autres cinquante huitres,
 j'ai renvoyé le valet. J'ai fait un grand punch que j'ai arrosé
~~avec~~ en y versant une bouteille de Champagne. Après
 avoir avalé cinq à six huitres, et bu du punch, qui fit faire les
 hauts cris aux deux filles, car elles se trouvoient excédées par les
 charmes de cette boisson, je me suis avisé de prier Emilie de me
 mettre dans la bouche avec ses propres lèvres une huitre. Vous avez

trop d'esprit lui dis-je pour vous imaginer qu'il y a du mal à cela

Emilie étonnée à cette proposition se mit à penser. Armelline la regardoit attentivement curieuse de la réponse qu'elle me donneroit.
— Pourquoi, me dit elle, ne proposer vous pas cela à votre Armelline?
— Donne la lui la première, lui dit ^{Armelline} elle, et si tu en as le courage, je l'aurai aussi — Quel courage faut-il! C'est une folie d'enfant; il n'y a pas de mal à cela.

Après avoir reçu cette heureuse réponse j'ai eu de pouvoir chanter victoire. Je lui ai mis la coquille à la bouche, je lui ai dit de humer l'eau en gardant l'huitre entre ses lèvres. Elle exécuta la leçon fidèlement après avoir bien ri, et j'ai recueilli l'huitre en colant mes lèvres sur les siennes avec la plus grande decence. Armelline l'applaudit en lui disant qu'elle ne l'aurait pas crue capable de faire cela, et elle l'imita parfaitement. Elle fut enchantée de la délicatesse avec laquelle j'ai pris l'huitre de dessus ses lèvres. Elle m'étonna en me disant que c'eût été à moi aussi à leur donner faire la restitution du cadeau; et Dieu sait le plaisir que j'ai eu à m'acquiescer de ce devoir.

Avec ce beau jeu nous mangeâmes toutes les huitres en vidaient toujours de verres de punch. Nous étions assis en ligne, moi au milieu d'elles, le dos tourné contre le feu, la tête nous tournait, jamais querelle ne fut ni plus gaye, ni plus raisonnée, ni plus complète. Le punch cependant n'étoit pas encore fini. Nous avions chaud. J'ai dû ôter mon habit n'en pouvant plus, et elles durent délayer ^{leurs} robes qui par devant étoient doublées de fourrures. Je leur ai dit qu'il y avoit un cabinet tout près de la porte de notre chambre, où elles pourroient aller, et elles se levèrent vite en se prenant par la main saisis que j'avois deviné le besoin qu'elles

avient, et qu'elles n'osent pas me découvrir. Elles retournerent dans la chambre se passant de rire, puisqu'elles ne pouvoient pas se tenir ^{mais} debout. Je les ai laissées un moment par la même raison, ~~un peu~~ ^{un peu} moins ivre qu'elles. Elles étoient assises devant le feu, ne faisant que rire de l'état dans lequel elles se trouvoient. Je leur servois de passavant, ne leur disant rien du plaisir que j'avois à les voir dans un desordre qui me laissant contempler la beauté de leur sein me ravissoit l'âme. Je les remerciois toutes les deux du plaisir qu'elles me procuroient avec leur charmante compagnie. Je leur ai dit que nous ne devions ~~pas~~ ^{rien} sortir de l'auberge ^{qu'après} d'avoir bu tout le punch. Elles me répondirent ^{de le laisser là} et nous rent en se passant de rire que ce seroit un domage; et nous buvmes. J'ai osé leur dire que leur jambes étoient si belles que je ne saurois pas les quelles méritoient la préférence, et pour lors elle redoublèrent leur rire parce qu'elles ne s'étoient pas aperçues que leur robes ouvertes, et leur jupes courtes m'en laissoient voir la moitié.

Après avoir fini le punch nous restâmes encore une demi-heure à causer sans raisonner, me félicitant toujours en moi-même de la force que j'avois de ne rien entreprendre ~~montrée~~. Au moment de partir je leur ai demandé, si elles pouvoient se plaindre de moi, et Armetine la première me dit que si je la voulois pour fille d'âme elle étoit prête à me suivre par tout — Vous ne craignez donc plus que je puisse vous exciter à manquer à vos devoirs — Non; je me crois sûre avec vous — Et vous dit-je à Emilie — Et moi, je vous aimerai, lorsque vous ferez pour moi ce que la supérieure vous dira demain — Je ferai tout; mais j'en irai lui parler que vers le soir, car actuellement il est trois heures.

Ce fut alors qu'elles vivent. Que disa-maman, que disa-maman.
 J'ai vite payé tout ce qui étoit écrit, en récompensant bien le
 valet, et je les ai conduites à leur convent, où la portière fut
 très contente de la reforme de la maison quand elle reçut deux
 cequins. L'heure étoit ~~très~~^{trop} indue pour monter, je me mis d'abord
 rendu chez moi, d'où j'ai renvoyé l'équipage de la princesse avec
 la plus grande satisfaction du cocher, et du laquais. Mais celle qui
 fut satisfaite fut Marguerite qui m'avoit arraché les yeux, si je
 ne l'avois pas convaincue à regret de ma grande fidélité. Je lui
 ai dit, et elle dut le croire que je m'étois engagé jusqu'à cette
 heure là dans une partie de jeu.

Le lendemain j'ai essayé la princesse, et le cardinal en leur
 faisant la narration en détail de tout ce que j'avois fait. La
 princesse dit que j'avois marqué le moment; mais le Cardinal
 trouva que je m'étois ménagé une pleine victoire pour une
 autre fois.

Je mui allé au convent pour savoir ce que la supérieure vou-
 loit, et ce que je pouvois faire pour Emilie. Cette bonne supe-
 rieure me reçut me faisant compliment sur ce que j'avois su me
 divertir avec ses deux filles jusqu'à trois heures du matin sans
 avoir rien fait avec elles qui ne fût très honnête. Elles lui avoient
 dit de quelle façon nous avions mangé cinquante huitres; et elle
 trouva le jeu très innocent. Après ce prologue elle me dit que je
 pouvois rendre heureuse Emilie en engageant la princesse à lui
 procurer une dispense de publications de son mariage avec
 un marchand qui demouroit à Civita vecchia, et qui l'avoit
 épousée depuis long temps sans la nécessité de ces publications,
 puisqu'une femme vivoit qui prétendoit qu'elle devoit l'épouser sans

cependant en avoir aucune raison légitime. La contradiction qu'elle y mettoit feroit naître un procès qui ne finiroit plus. Emilia me dit elle deviendrait heureuse, et elle vous en auroit toute l'obligation. J'ai mis le nom de l'homme, et je lui ai promis de parler de mon mieux à la princesse. Elle me demanda si j'étois toujours dans la maxime de tâcher de me guérir de l'amour d'Arnellina, et je lui ai dit qu'oui; mais que je ne commencerois à m'abstenir de la voir qu'en cavene. Elle me fit compliment sur ce que dans cette année là le carnaval étoit fort long.

J'ai porté le lendemain à la princesse de cette dépense des publications, qu'il ne falloit certainement pas demander sans un certificat de l'évêque de Civita vecchia, que l'homme étoit libre. Le cardinal me dit de faire venir l'homme à Rome, et qu'il en feroit son affaire, si il pouvoit seulement avoir deux témoins connus qu'il n'étoit pas marié. La supérieure écrivoit en conséquence, et peu de jours après j'ai vu cet homme dans un autre portoir à une grille avec la supérieure, et Emilia. En se recommandant beaucoup à ma protection il me dit qu'il auroit besoin d'être sûr avant que de l'épouser d'avoir six cent ecus. Il m'ajoutoit de lui faire avoir deux cent ecus en grâces, puisque le couvent lui en donnoit quatre cent; et je lui en donnai; mais avant cela je me lui ménageai un autre souper avec Arnellina, qui ^{tous les matins} me demandoit tous les matins à la grille quand je la conduirois à l'opéra comique qu'on donnoit au théâtre Capronica. Je lui répondois que je craignois que ma tendresse me feroit à emprêter sur ses devoirs qu'elle auroit plus que l'opéra comique. Elles me ^{disoient que} ~~répondant~~ l'expérience ce leur avoit appris à ne pas me craindre. Arnellina me dit en riant que son confesseur étoit moqué d'elle, lorsqu'elle lui avoit dit qu'elle avoit mangé des huîtres en les prenant avec la bouche hors de celle d'un homme. Il lui avoit ^{répondu} ~~dit~~ que c'étoit une cochonnerie.

2) Nara: In drei pages 102-148, mais
pages 102-118 et 3 22 pages!
143-148

Sept. 1910

1771

vol XII

Chap. III.

Orig. vol. X pp 61-92 (orig)

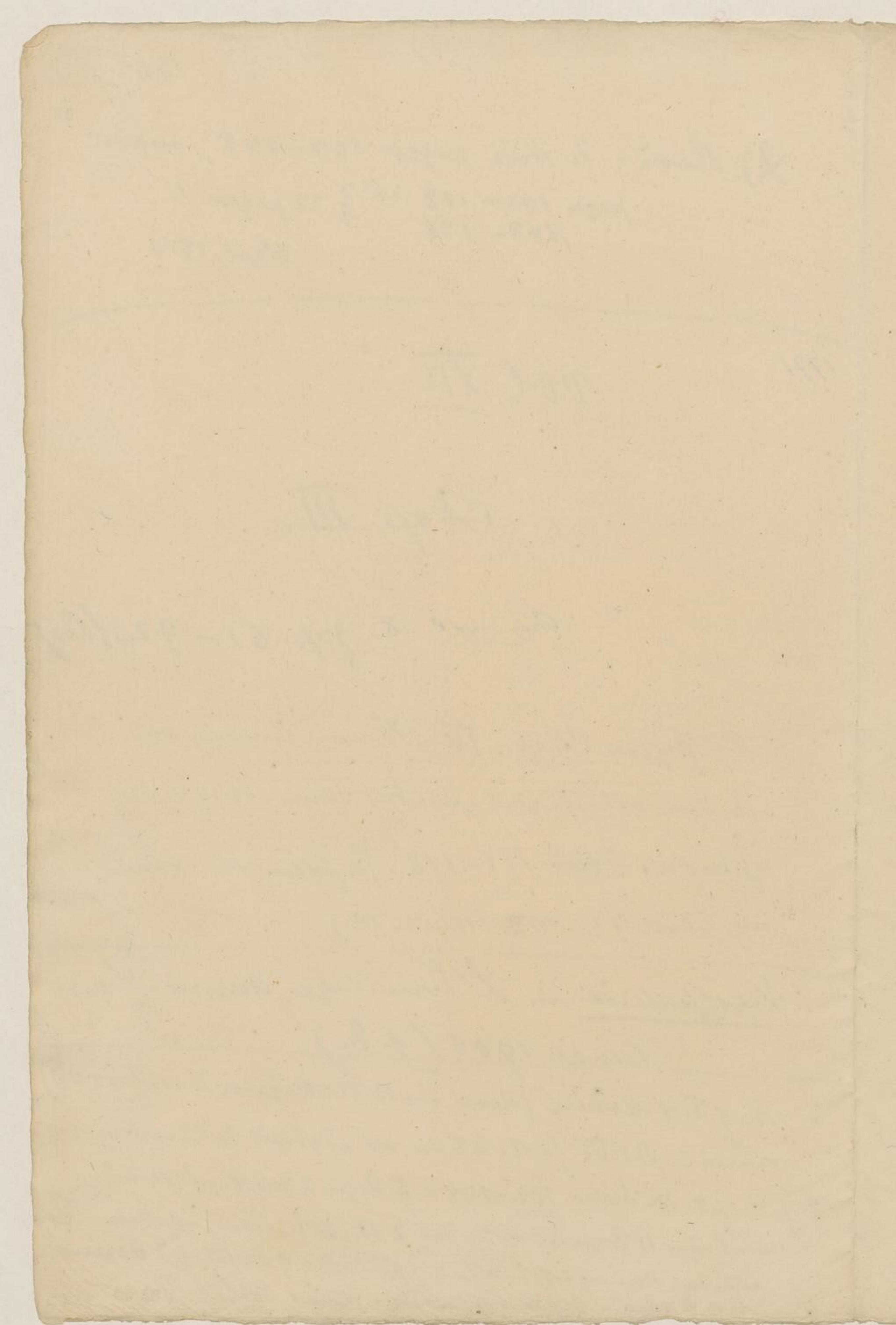
Bnf
Ms

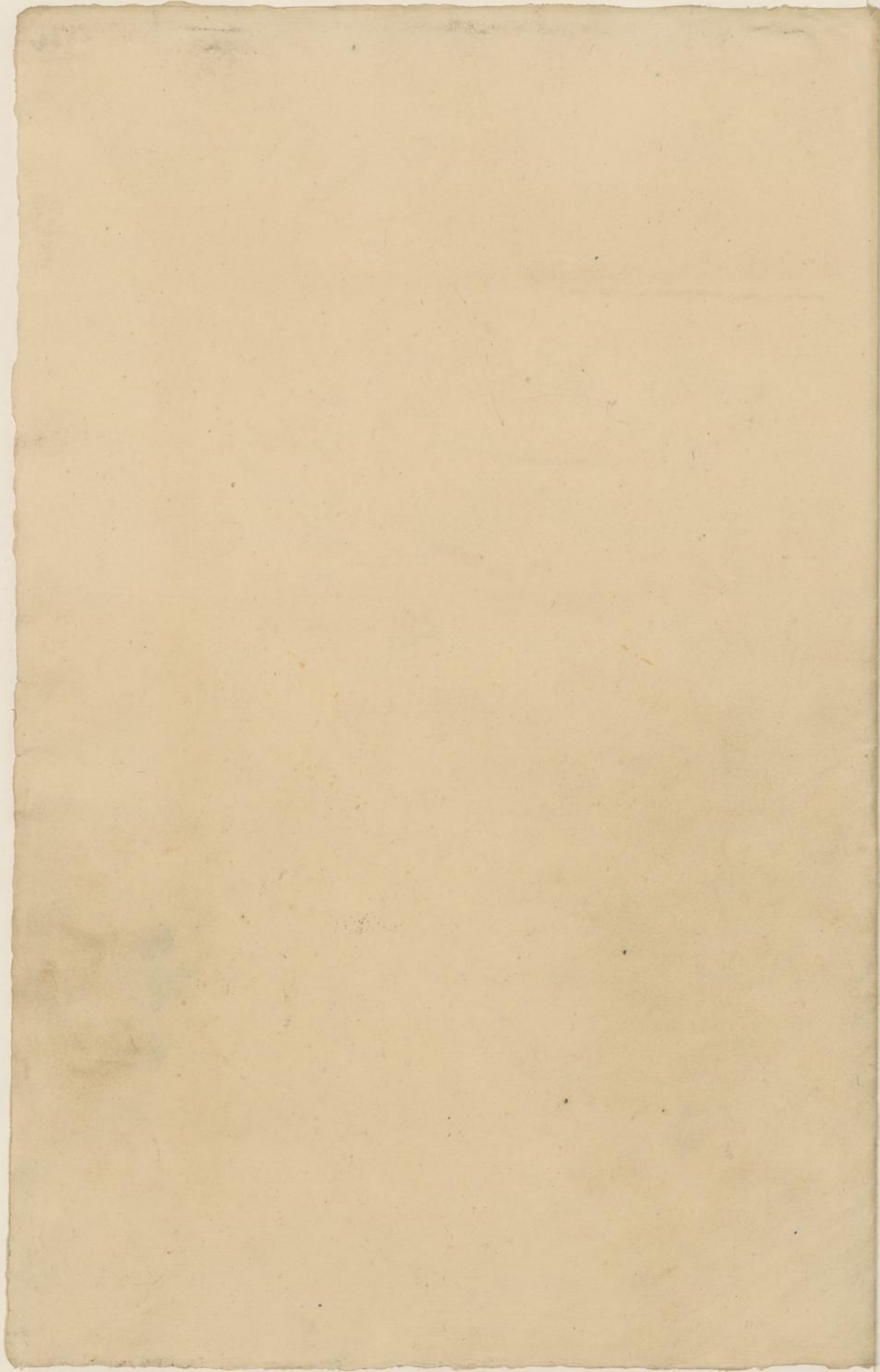
So folgen Chap. IV u V von Anfang an.
In drei nachgefundenen mündlichen Stücken 1899 von
Symons Blatt 104-148. So folgen also immer
nach Blatt 93-103 (11 Seiten MS.)

Veröffentlichung in L'Ecnitaze Augsm. Sep
tember 1906 (p. 8.)

Nach Prop. des MS (Nouve des Millenaires, dans-Févo 05)
wurde in MS VI fasc. 28 a als "Extrait du Chapitre

X) 4 ex 5 in Seiten 102-148 = 5 Bogen u 2 Bl. z. 22 Bl.
nach aber 11 Bogen à 4 Seiten und 2 Blatt (= 3 Seiten) gegeben
wurde. Warum folgen also " 5 Blatt = 9 Seiten = 2 Bogen
des à 4 Seiten plus 1 Blatt mit einem Blatt. 41 FEB 1908





de Florentin. Emilie mariée. Scolastique, Armetina au bal.

Si avant de souper avec Armetina j'en étois amoureux au point de me voir forcé à ne plus la voir pour ne pas en devenir fou, après ce souper je me mis en dans la nécessité absolue de l'obtenir pour ne pas en mourir. Ayant vu qu'elle n'avoit consenti aux petites folies aux quelles je l'avois excitée qu'en lui promettant comme des badinages indifferents, j'ai pris le parti de pousser ma paille jusqu'où elle pouvoit aller par ce même chemin. J'ai com-
^{de toute ma force} mence à jouer le rôle d'indifferent. ~~de toute ma force~~ je n'y allois que tous les deux jours, je ne la regardois pas avec des yeux amoureux, je faisois semblant d'oublier de lui baiser la main, j'en faisois autant à Emilie, je lui parlois de son mariage, et je lui disois que si j'étois sûr d'obtenir d'elle quelque faveur j'irois demeurer à Civitavecchia quelques jours à près qu'elle auroit fait ses noces. Je feignois de ne pas se-
 marquer que ces propos faisoient de la peine à Armetina, ~~elle ne m'aimoit pas, mais elle n'étoit pas en état de m'aimer~~
 qui ne pouvoit pas souffrir ~~être poli avec moi~~ que je prisse du goût pour son amie. Emilie me disoit qu'étant mariée elle se trouvoit moins gênée sur l'article de ses devoirs, et Armetina piquée de ce qu'elle oioit me faire espérer des faveurs à sa présence lui disoit que les devoirs d'une femme mariée étoient plutôt que ceux d'une fille. Je la corrigeois ~~en~~ lui insinuant une mauvaise doctrine. Je lui disois que le grand devoir d'une femme n'étoit que celui de ~~se~~ ne pas riguer de rendre la descendance de son mari equivoue, et que pour le reste ce n'étoit

38 63
ayant trouvé que la chose étoit ainsi je les ai prises. Je lui ai dit
de faire du feu dans toutes les deux, et de me donner à man-
ger tout ce qu'il y avoit à Rome de plus délicat.
~~Dans l'entracte avec les deux filles dans la loge au troisième rang~~
~~Près de la loge au troisième rang près de celle que j'avois louée~~
dans la loge près de la mière
j'ai vu la marquise d'Aoust, et je n'ai pas eu le tems de lui
échapper. Elle me salua d'abord en se félicitant d'être ma voi-
sine. Elle étoit avec son abbé français, son mari, et une jeune
femme d'une figure aussi belle que noble, que je n'avois ja-
mais vu chez elle. Elle me demanda d'abord qui étoient les
deux filles qu'elle voyoit avec moi, et je lui ai dit qu'elles es-
toient de la maison de l'ambassadeur de Venise. Elles fit-
tent de leur beauté sans faire une différence odieuse de
l'une à l'autre; mais elle se mit à parler beaucoup à
Armetino, qui étoit de son côté, et qui répondit très gentil-
lement à tous les propos qu'elle lui à tenu jusqu'au com-
mencement de la pièce. Le jeune homme se mit aussi à
lui parler, et après m'en avoir demandé la permission lui
donna un grand papier rempli de confitures, la priant de le
partager avec sa voisine. L'ayant reconnu à l'accent pour
un florentin, je lui ai demandé si ces inventions étoient son
pays, et il m'a répondu qu'elles étoient de Naples d'où il arrivoit
depuis trois jours.

Après le premier acte, je fus surpris de l'entendre me dire
qu'il avoit une lettre à me donner, dont la Marquise de la C...
l'avoit chargé. Je vins d'apprendre votre nom, me dit-il, et
j'aurai l'honneur de vous la porter demain, si vous voulez
bien me dire où vous logez. Après les cérémonies d'usage, je
me vis obligé de lui dire ~~où je logais~~. Je lui demande des

nouvelles du marquis, de sa belle-mère, d'Anastasia, me disant
 charmé de recevoir des lettres de la marquise, de laquelle j'at-
 tendais une réponse depuis un mois — C'est précisément la
 réponse à votre lettre dont cette charmante dame m'a crû
 porteur — Il me tarde de la lire — Je peux vous la don-
 ner d'abord sans préjudicier au plaisir que j'aurai demain de
 vous voir ^{Je viens vous la porter} ~~chez vous~~ dans votre loge, si vous
 me le permettez — Je vous en prie — Il avoit pu me la donner
 de la main à la main là où il étoit; mais n'importe.
 Il entre; je lui cède ma place près d'Arnellina; il tire
 de sa poche un portefeuillon, et il me remet la lettre. Je
 l'ouvre, je la vois de quatre pages, je lui dis que je la lisai
 chez moi, puisque la loge étoit obscure, et je la mets dans
 ma poche. Il me dit qu'il resteroit à Rome jusqu'après Pâques,
 puisqu'il vouloit tout voir, malgré qu'il ne pouvoit pas es-
 perer de voir quelque chose de plus beau que ce qu'il avoit
 devant les yeux.

Arnellina qui le regardoit très attentivement rougit, et de-
 tourna la tête, et pour ce qui me regarde je me trouve piqué,
 et d'une certaine façon insulté par ce compliment ^{qui étoit} ~~que je~~
^{poli, mais} ~~trouve~~ aussi incident qu'inattendu. Je ne lui réponds rien,
 et je décide que ^{ce} beau garçon devoit être un fat étourdi
 de la première classe. Nous voyant demeurés muets, il s'ap-
 perçoit qu'il m'avoit choqué, et après avoir battu la cam-
 pagne avec des ~~maux~~ ^{maux} sans liaison, il s'en ^{alla} ~~va~~.

Je fais d'abord mon compliment à Arnellina du beau
 coup qu'elle avoit fait dans ^{l'espace d'} une demi-heure, et je lui de-
 mande ce qu'elle pense du personnage qu'elle avoit si bien

66 *filles une proposition, dont je n'ai vu tout ce qu'elle avoit de tyran-
nique, et d'injuste que le lendemain. Malgré cela elles se regardèrent
un moment; puis elles furent prêtes. Je leur ai dit en baisant que
je devois éviter que l'équipage de la maison Santa Goca ne fût connu si
nous sortions du théâtre avec la foule; et que nous y retournerions le sur-
lendemain. J'ai empêché Armellina de mettre la tête hors de la loge pour
saluer la marquise d'Aoust. J'ai trouvé à la porte le valet qui me ser-
voit qui causoit avec un de ses camarades, ce qui me fit juger que la prin-
cesse étoit à l'opéra. Nous allâmes descendre à l'auberge. J'ai dit à l'o-
reille du laquais d'aller à l'hôtel, et de revenir ^{trois} heures après minuit.
Dans le froid qu'il faisoit je devois avoir des égards pour les chevaux.*

*Nous nous mîmes d'abord devant le feu, où pour une demi heure
je ne me suis occupé que des belles huîtres qu'un marinon ha-
bile ouvroit à notre présence attentif à ne pas perdre une seule
goutte de la savoureuse eau dans laquelle elles nageoient. Nous
les mangions à mesure qu'on les ouvrait, et les rires de ces filles,
qui pensoient au jeu de l'échange commençoient à dissiper ma mau-
vaise humeur. Dans la douceur d'Armellina il me sembloit de voir
l'innocence de sa belle âme, et je me voulois du mal de ce qu'en-
vieux de la justice que lui avoit rendu un homme fait pour lui
plaire beaucoup plus que moi, j'avois permis à un sentiment
laineux de parvenir à troubler ma paix. Armellina en bou-
vant du champagne comme je lui avois appris me regardoit de
façon à me prier de joindre ma gaieté à la sienne. Emilie me
parla de son futur mariage; ^{et sans lui répéter que} ~~mais je ne lui ai pas répondu que~~
j'irais à Civitavecchia, je lui ai promis que son futur auroit en peu
de jours les dépenses en baillant cent fois les mains de la belle Ar-
mellina, qui paroissoit me remercier d'être redevenu tendre.*

*Égayés par les huîtres, et par le champagne, nous courûmes de-
licieusement. Nous eûmes de l'esturgeon, et des truffes exquises,*

dont je sentois la délicatesse plus en jouissant de l'appétit voluptueux avec lequel ces filles mangeoient de tout cela, qu'en ~~la~~ mangeant moi-même. Un sentiment de la nature très bien raisonné avertit un homme qui pense qu'un moyen sûr de se faire aimer de quelqu'un est celui de lui prouver quelque plaisir nouveau. Quand Angeline me vit animée par la joie, et redevenue ardente, elle dut reconnaître son ouvrage, et se complaire de la force qu'elle avoit sur moi. Elle me donnoit la main de son gré. Elle m'empêchoit de tourner ma tête à gauche pour regarder Emilie ne faisant autre chose que tenir ses yeux sur les miens. Emilie mangeoit, et ne s'en soucioit pas. Il me paroissoit impossible qu'elle pût se refuser à ma tendresse après souper, à l'orgie des huîtres, et du punch.

Après avoir servi le dessert, et les autres cinquante huîtres, et tout ce qu'il me falloit pour faire le punch, le valet s'en est allé en nous disant que l'eau étoit au feu dans l'autre chambre, où il y avoit tout le nécessaire pour la retraite des demoiselles. La chambre étant petite nous avions trop chaud; je les ai excitées à aller dans l'autre chambre se débarrasser de leurs robes fourrées de peau à poil, et de revenir manger des huîtres en pleine liberté. Leurs robes étoient faites à leur taille avec des baleines elles revinrent en corset blanc, et en court jupon de basin, qui n'alloit que jusqu'à la moitié du mollet de leurs jambes. Elles revinrent se tenant embrassées, et riant de leur deshabille. J'eus la force de diminuer toute l'émotion que me causa le prestige de cet habillement, et de ne pas même fixer mes yeux sur leur gorge dans le temps qu'elles se plaignoient de n'avoir ⁿⁱ fichu ⁿⁱ fichu au tour du cou, ni jabot au haut de leurs chemises. Je leur ai dit machinalement que je ne les regarderois pas, car la vue ^{d'une gorge} ~~de leur gorge~~ m'étoit fort indifférente. En connaissant la nature j'avois besoin de mentir. ~~Je fus sûr qu'elles ne pouvoient plus faire grand cas de ce dont j'en faisois si peu; et qu'elles étoient plus intéressées que de ce qu'elles avoient de véritablement beau, et dont elles étoient si fières.~~ Les deux filles, qui s'avoient d'avoir la gorge fort belle,

furant étonnés de mon mépris; elle durent s'imaginer que je n'avois ja-
mais vu de belles gorges; et à Rome effectivement les beaux seins sont plus
rarres que les jolis minois. Malgré l'honnêteté de leurs mœurs Armellina,
et Emilie durent se proposer de me convaincre que j'avois tort: c'étoit
à moi à les mettre à leur aise, et en étoit de n'être honteuses de
rien. Je les ai enchantées en leur disant que je vouloit les voir à faire
le punch elles mêmes. Le suc de citron étoit déjà exprimé dans un
grand gobelet. Elles furent charmées ^{lorsque je leur ai dit que je le} ~~trouvai meilleur~~
^{trouvai meilleur} que celui que j'avois fait la première fois qu'elles en burent.

Au jeu des huitres d'une bouche à l'autre j'ai chicané Armellina
sur ce qu'elle ^{avant que je puisse} ~~avaloit l'eau~~ de l'huitre ^{elle en avoit l'eau} ~~avant que je la puisse~~. Je con-
vins qu'il étoit difficile de faire autrement; mais je me mis engagé à
leur apprendre comment il falloit faire pour conserver l'huitre avec
l'eau dans la bouche en lui levant derrière un rampart avec la
langue pour l'empêcher d'entrer dans l'œsophage. Obligé à leur
en donner l'exemple je leur ai appris à introduire elles mêmes com-
me moi l'huitre, et l'eau dans la bouche de l'autre ^{en y introduisant} ~~avec toute~~
dans le même tems dans toute l'étendue
~~l'étendue possible de la langue~~. Je n'ai pas trouvé mauvais qu'
elles ne se roucissent ^{non plus} ~~pas~~ que je leur allongeasse la mienne, et
Armelline se trouva pas mauvais que je m'arrêtasse à sucer la
siennne qu'elle me donnoit très généreusement sans beaucoup oppri-
mer du plaisir qu'on venoit à ce jeu, dont elles convenoient avec
moi que rien ^{ne pouvoit être} ~~estoit~~ plus innocent.

Ce fut par hasard qu'une belle huitre que je donnois à Emilie en
approchant la coquille de ses lèvres tomba au milieu de sa gorge, elle
vouloit la reprendre; mais je l'ai réclamée de droit, et elle dut céder;
^{se laisser} elle dut ~~laisser~~ ^{me permettre de la recueillir} ~~que je la~~ ^{avec mes lèvres}
du fond où elle étoit tombée. Elle dut souffrir par là que je la décou-
vrisse entièrement; mais j'ai ramassé l'huitre d'une façon qu'il
n'y eut aucune apparence que j'en eusse senti autre plaisir que celui
d'avoir regagné, et maché, et avalé l'huitre. ~~Seulement qu'il~~

~~Je ne t'ai guère dit~~ Armellina observa tout cela
sans rien surprendre que je montrai ne faire aucun cas de ce que je devois
avoir vu. Emilie après s'être bien esuyée vint beaucoup se reposer.

Quatre ou cinq huitres après j'ai donné une huitre à Armelline
la tenant assise sur ma cuisse, et adroitement je l'ai versée sur sa
gorge ce qui fit beaucoup rire Emilie qui dans le fond étoit fâchée
qu'Armelline allât exempte ^{d'une} d'épreuve d'intrepidité ^{pareille à} celle qu'elle m'avait donnée
~~avait donnée~~. Mais j'ai vu Armelline enchantée de l'accident mal-
gré qu'elle ne vouloit pas en faire semblant. Je veux mon huitre,
lui dis-je — Prenez la.

Je lui delace tout le gilet, et l'huitre étant tombée en bas tant
que possible je me plains de devoir l'aller chercher avec ma main.
Grand Dieu! Quel martyre pour un homme amoureux de devoir
diminuer l'exces de son contentement dans un ^{pareil} ~~si bon~~ moment!
Armelline ne pouvoit m'accuser de rien sous le moindre prétexte,
car je ne touchois ces charmans seins durs comme du marbre que
pour chasser l'huitre. Après l'avoir prise et avalée, j'avais
en reculant l'eau de l'huitre qui ^{je m'étais enfoncée du bout du}
~~mais mon eau qui avait inondé~~ ^{de de ces seins qui en jouant l'in-}
vase avec mes lèvres ardentes
~~différent j'ai enfoncé~~ ^{et que rien n'en pouvait plus j'ai saisi de ma}
~~laine~~ en me livrant à toute la volupté que m'inspirait
le lait imaginaire que j'ai sucé pour deux ou trois minutes de
suite. Je ne t'ai quittée toute surprise, et attendrie que pour recon-
ner mon esprit que le grand plaisir m'avait fait exhaler là, où
je ne savais pas si elle pouvoit s'en douter. Mais lorsqu'elle me
vit comme stupide fixer mes yeux sur les siens, elle me demanda
si j'avais eu bien du plaisir à contrefaire l'enfant à la mamelle —
Oui car c'est un badinage innocent — Je ne le crois pas; et j'espère
que vous n'en direz rien à la supérieure; ce que vous m'avez fait n'est
pas innocent pour moi, et nous ne devons plus nous occuper des huitres.

Emilie dit que ce sont des petites faiblesses qui on efface avec de l'eau benite. Nous pouvons jurer, ajouta-t-elle, que nous ne nous sommes donne' pas un seul baiser. Elles allerent dans l'autre chambre un moment, et apres y etre alle' aussi, nous ecarterent la table, et nous nous mirer devant le feu sur le sofa, que nous y approchames ayant pris de nous sur un guenidon la jatte du punch, et des verres. Nous n'avions plus d'huîtres.

Etant aussi entre elles j'ai parle' de nos jambes qui se releveroient a la perfection, et que cependant les femmes s'obstineroient a vouloir couvrir de leur jupes, et en disant cela je les leur touchois en leur disant que c'etoit tout comme si je touchois les miennes, et voyant qu'elles ne s'y étoient pas opposees a l'examen que j'en ai fait jusqu'au genou, j'ai dit a Emilie que je ne vouloit d'elle autre recompense que celle qu'elle me laissera mesurer la grosseur de ses cuisses comparees a celles d'Arnelline. Elle doit, dit Arnelline, les avoir plus grosses que moi, malgre' que je suis plus grande qu'elle — Ah y a pas de mal a me laisser voir cela — Je crois qu'oui — Eh bien, je les mesurerai des mains — Non, car vous nous regarderez — Non d'honneur — Fermez vous les bandes les yeux — Volontiers. Mais vous laisseriez que je vous les bande aussi — Eh bien, oui. Nous jouerons a Colin-maillard. Apres avoir bu ~~Nous buvons, et apres~~ nous nous bandames tous les trois, et ce fut alors que le grand jeu commença, et qu'elles se tenant devant moi elles se laisserent mesurer ^{plusieurs fois} par moi, tombant sur moi en riant toutes les fois que je les mesurois trop haut. ~~aller elevé~~ ~~mais triche' en elevé~~ mon mouchoir ~~de sorte que~~ je voyois tout, mais elles devoient faire semblant de ne pas s'en douter. ~~Et elles firent semblant de ne pas s'en douter~~. Elles durent aussi se fier a avoir triche' de la même façon pour voir ce que c'etoit que ^{ce qu'elles estoient} ~~je leur mettois~~ entre les cuisses lorsque le rive les faisoit tomber sur moi. Le charmant jeu ne parvint a la fin que lorsque la nature ^{excitée par la plaisir} me priva de la force de poursuivre. Je me mis

42 71

alors remis en état de decence avant qu'elle se debandent, ce qu'elles firent quand elles entendirent ma sentence. Emilie, ^{dis-je} ~~et~~ Armelline a les cuisses, les arches, et tout plus formé que vous; mais vous devez encore grandir. Muettes, et riantes elles se mirent à mes côtés croyant, je ne sais pas comment, de pouvoir se desavouer tout ce qu'elles m'avoient laissé faire. Il m'a paru; mais je n'ai rien dit qu'Emilie avoit eu un amant; mais Armelline étoit à tous égards intacte. Elle avoit l'air plus humilié que l'autre, et beaucoup plus de douceur dans ses grands yeux noirs. J'ai voulu prendre un baiser sur ses belles lèvres, et j'ai trouvé fort singulier qu'elle détourna la tête et me revint cependant les mains de toute sa force.

Nous avions parlé de bal. Elles en étoient fort curieuses: c'étoit la fureur plus que la passion de toutes les filles de Rome depuis que le pape Renonco les avoit tenues à jeun de ce plaisir ^{pendant} tous les dix ans ^{de son} ~~qu'il~~ ^{regne}. Le pape qui avoit permis au Romain les jeux de hazard de toute espèce, leur avoit défendu de danser; son successeur Farjonetti ayant une autre cervelle avoit défendu le jeu, et avoit donné une entière permission à la danse. Je n'avois pas pourquoi il devoit excepter ses sujets de sauter. Je leur ai donc permis de les conduire au bal après avoir trouvé dans le quartier de Rome le plus éloigné du plus peuple un bal où elles ne risquoient pas d'être connues. Je les ai conduites au convent trois heures après minuit assez content ^{de tout ce que j'avois fait pour} ~~après de braver de plaisir~~ calmer mes desirs, malgré que par là j'eusse augmenté ~~le mal par lequel j'avois beaucoup causé en mon amour, puis~~ je me trouvois ~~non pas dissuadé~~ ma passion; ~~car j'étais~~ convaincu plus que jamais qu'Armelline étoit faite pour être adorée de tout homme sur lequel la beauté avoit droit d'exercer un empire absolu. J'étois dans le nombre de ces sujets ^{à la tête de ces adorateurs}, et bien me fâche de l'être encore, l'épuisement ^{propre} ~~propre~~ ^{plutôt} de l'encens, et de me voir dans la misère, puisque ~~je n'ai plus rien~~ ^{je n'ai plus rien} ~~à rendre~~ ^{un} encensoir déplorable.

Je réfléchissois à l'espèce d'enchantement qui me forçoit à redeve-
 nir toujours amoureux d'un objet qui me paroissant nouveau m'
 inspirait les mêmes desirs que m'avoit inspirés le dernier que j'avois
 aimé, et que je n'avois cessé d'aimer que lorsqu'il avoit cessé de m'en
 inspirer. Mais cet objet qui me paroissant nouveau l'étoit-il effec-
 tivement dans l'essentiel? Point du tout; ^{car c'étoit toujours la même} ~~je n'avois que le même~~
~~pièce n'ayant, de nouveau que le titre. Mais en la parvenant~~
~~est la même, car on avoit donné la même pièce en l'affichant~~
~~à la posséder m'appelerois-je~~
~~une œuvre nouvelle.~~ ^{mais j'en jouissais de la pièce, m'appar-}
~~ent~~ ^{je} que c'étoit la même ^{dont j'avois joui} que j'avois tant d'autres fois?
 Ne plaignois-je? Ne trouvois-je attrayé? Point du tout. La raison
 en est que jouissant de la pièce je tenois toujours les yeux fixés
 sur l'affiche, sur le charmant titre que lui donnoit la phy-
 sionomie enchantée ^{m'en} qui ~~me~~ avoit rendu amoureux. Mais
 si toute l'illusion vient donc de ~~la~~ ^{la} ~~lettre~~ de la pièce, ne vaudroit
 il pas mieux aller la voir sans avoir lu l'affiche? Qu'importe
 savoir le nom d'un livre qu'on veut lire, d'un mets qu'on veut
 manger, d'une ville dont on veut parcourir toutes les beautés?
 Tout cela est à la lettre dans une ville, dans un mets, dans
 une comédie; le nom n'y fait rien. Mais toute comparaison
 est un sophisme. L'homme, se distinguant de tous les autres
 animaux ne peut devenir amoureux d'une femme que par
 le véhicule de quelqu'un de ses sens, qui tous, le tact excepté,
 régent dans la tête. Par cette raison, s'il a des yeux, c'est la
 physionomie qui exerce sur lui tout le prestige de l'amour.
 Le plus beau corps d'une femme toute nue qui s'offroit à sa
 vue, la tête étant couverte pourroit l'exciter à la jouissance;
 mais jamais à ce qu'on appelle l'amour, puisque si dans le mo-
 ment où il se livreroit à l'instinct, on lui decouvrait la tête mai-
 tre de ce beau corps, qui auroit une de ces physionomies vraye-

ment laides, qui inspirent le dégoût, la répugnance au plaisir de l'amour, et souvent la haine, il s'empyeroit avec une espèce d'honneur pour la brutalité à laquelle il étoit dans le moment de se livrer. C'est tout le contraire qui arrive lorsqu'une physionomie qui lui paroit belle, a rendu un homme amoureux. S'il parvient à en voir nulle déformité, ou laideur de son corps le rebute: il pourroit même à trouver beau ce qui est laid s'il n'avoit d'examiner; mais il ne l'en rouvre pas.

L'empire de la physionomie étant donc établi en nature dans l'animal homme, le genre humain porteur immédiat du calcul moral dont tout ce qui est nécessaire à ses besoins décide ^{dans tout} ~~qu'il~~ les peuples civilisés qui s'habillent toute la personne, excepté la figure, et non seulement les femmes; mais les hommes aussi, qui ce pendant dans la suite des siècles dans plusieurs provinces de l'Europe privent l'usage de s'habiller de façon qu'il est fort aisé aux femmes de se les figurer tels qu'ils ~~sont~~ ^{doivent} être tous nus. Le gain que les femmes firent dans l'établissement de cette loi est incontestable, malgré que les belles physionomies soient plus rares que les beaux corps, car l'art parvient facilement à donner des appas à un visage qui n'en a pas, tandis qu'il n'y a pas de fond pour corriger la laideur d'une poitrine, d'un ventre, et de tout le reste qui compose le corps humain. Je conviens cependant que les phéniciens de Sparte avoient raison, comme toutes les femmes qui rebuteent avec leur figure ayant un très beau corps, car à cause du titre, malgré la beauté de la pièce elles se trouvent frustrées de leurs vœux; mais c'est égal, l'homme a besoin d'aimer, et pour qu'il devienne amoureux il a besoin d'un titre qui excite sa curiosité. La femme le porte sur la superficie de sa tête. Heureuses, et très heureuses les Armellini dont la pièce est

44 75
beaucoup de choses de son mari, de sa mère, et de toute la famille,
elle finissoit sa lettre par une dire qu'elle étoit heureuse d'être grosse
en ^{six} ~~cinq~~ mois, et qu'elle se trouveroit encore plus heureuse si Dieu,
(car Dieu fait tout) lui accorderoit la grace d'accoucher d'un garçon.
Elle me prioit d'en faire compliment au marquis.

Signature, soit education, cette nouvelle m'a fait frissonner. Je
lui ai répondu quelques jours après en envoyant ma lettre ouverte in-
cluse dans une de compliment que j'ai écrite à son mari, que les
graces que Dieu accorde n'arrivent jamais trop tard, et que jamais nou-
velle ne m'avoit intéressé d'avantage. Je n'allois dans le mois de
mai accoucher d'un garçon que j'ai vu ~~l'année dernière~~ à Bayne
au couronnement de l'empereur Léopold, chez le prince de Rosenberg.
Il s'appelle ^{marquis de la C...} comme son père ~~marquis de la C...~~, qui vécut jusqu'à
l'âge de quatre-vingt ans. Quoique mon nom lui fut inconnu je
me lui fait présenter, et j'ai joui de sa conversation ^{une autre fois} ~~parfois~~
~~parfois~~ au spectacle. Il étoit avec un abbé très instruit
qui on appelloit son gouverneur; mais il n'en avoit pas besoin, car
à l'âge de vingt ans il avoit la sagesse que peu d'hommes ont à soix-
ante. Ce qui me fit un véritable plaisir, et de plus sensible fut la
resemblance de ce garçon au ^{seu} marquis mari de sa mère. Ce fut cette
reflexion qui m'arracha des larmes songeant à la satisfaction que
cette ressemblance devoit avoir causé ^{à ce brave homme également qu'à la} ~~à la mère également qu'à la~~
~~mère~~. Je lui ai écrit, et j'ai chargé de la lettre son fils. Elle ne l'a reçue
qu'à son retour à Naples dans le carnaval de ~~l'année~~ 1792, et j'ai
d'abord reçu une réponse dans laquelle elle m'invite au mariage de
son fils, et à aller finir mes jours dans sa maison. Peut être vrai-je.
BnF Mss J'ai trouvé à trois heures la princesse de Santa Croce au lit, et le
Cardinal qui lui tenoit compagnie. La première chose qu'elle me de-
manda fut la maison qui m'avoit fait quitter l'opéra à la fin du second

76 76
acte. Je lui ai répondu que je me trouvois en état de lui raconter une
histoire de dix heures très intéressante en regard aux détails; mais que
je ne pouvois la narrer qu'en recevant auparavant carte blanche, car
il y avoit des circonstances que je devois peindre trop d'après nature.
Le Cardinal me demanda si c'étoit quelque chose dans le goût des
veilles avec ^{M. M.} ~~le Cardinal~~, et ayant entendu que c'étoit précisé-
ment dans ce goût là, il demanda à la princesse, si elle vouloit être
souda. Elle répondit que je pouvois compter sur cela, et je leur ai
narré toute l'histoire à peu près dans les mêmes termes dont je
me suis servi pour l'écrire. Les huitres romaines, et le Colin-
maillard la firent rire malgré sa maladie. Elle convint à la fin
avec le Cardinal que je m'étois bien conduit, et elle se trouva si
que je finirois l'ouvrage à la première occasion. Le Cardinal me
dit que dans deux ou trois jours j'aurois une dispense des publica-
tions pour le prétendu d'Emilie avec laquelle il pouvoit l'épouser
partout où il voudra.

Le lendemain à huit heures Monsieur + + + vint me voir,
et je l'ai trouvé tel que la marquise me l'annonçoit; mais j'ai
vu une dent de lait contre lui à cause du compliment, et qui
augmenta lorsqu'il me demanda si la demoiselle qui étoit avec
moi étoit mariée, ou engagée, et si elle avoit père, et mère, ou
autres parents de qui elle pouvoit dépendre. Je l'ai prié avec un
sourire un peu amer de me dispenser de l'informer de ce qui pou-
voit regarder cette demoiselle, puisqu'au théâtre elle étoit en
marque. Il rougit, et me demanda pardon. En le remerciant
de l'honneur qu'il avoit fait à Marguerite en acceptant d'elle
une tasse de café, je l'ai prié de me faire le même plaisir en
l'assurant que j'irois dîner chez lui le lendemain. Il demeura

vit chez Roland vis à vis de S.^t Charles, où demouroit la Gabrieli
illustre chanteuse qu'on surnommoit la Coghetta à laquelle
le prince D. G. Battista Borghese faisoit une cour assidue.

D'abord que ce jeune florentin fut parti, j'ai volé à S. Paul,
où il me falloit de voir la mine que me feroient mes vestales,
que j'avois si bien initiées. Elles parurent devant moi ayant
sur leur figure un caractère tout opposé à celui qu'elles avoient
dans les jours précédents. Emilie étoit devenue gayer, et Armettina
triste. J'ai d'abord dit à Emilie que dans trois jours je lui por-
teroie la plus ample dispense des publications, et que dans huit
jours au plus tard elle auroit le billet du Cardinal Ossini entre
les mains de la supérieure pour recevoir quatre cent ecus, et
son congé, et que dans le même jour je lui porterois deux cent ecus
provenant de graces, dont je retirerois l'argent des que j'aurois
le certificat de son mariage. Hors d'elle-même pour cette nouvelle
elle quitta la grille pour courir le donner à la supérieure.

J'ai alors pris les mains de ma pauvre Armettina et en y im-
primant dessus des baisers qui parloient de mon ame je l'ai con-
juré de quitter son air de tristesse — Que ferois-je ici, sans Emilie?
Que ferois-je ici quand vous serez parti? Je suis malheureuse. Je ne
m'aime déjà plus.

J'ai eu de mourir de douleur en la voyant pleurer après m'
avoir dit ces quatre paroles. Je n'ai pas pu me tenir. Je lui ai
donné parole de ne pas quitter Rome avant de la voir mariée, et
de lui faire une dot de mille ecus — Je ne me souciais pas des mille
ecus; la parole que vous me donniez de ne partir de Rome sans
me voir auparavant mariée me rend l'ame, et je ne demande
pas d'inventaire; mais si vous me marquez, j'en mourrais. Soz

yer en sûr — Je vous en donne parole, et je mourrai plus tôt que vous
manquer. Pardonnez, ma chère Armettine, à l'amour qui m'a peut-être
trop esquivé avant hier — Soyez mon constant ami, et je vous par-
donne tout — Laissez que je baise pour la première fois votre belle
bouche.

Après ce baiser qui me promet tout ce que je pouvois désirer, elle
essuya ses larmes, et Emilie parut avec la Supérieure, qui me dit
tout ce qu'elle pouvoit me dire de plus obligeant. Elle me dit
que je devois me disposer à m'intéresser pour une autre fille
qu'elle comptoit de donner pour camarade à Armettine d'abord
qu'Emilie s'en irait. Je lui ai promis de faire tout ce qu'elle m'
ordonneroit, et en même temps je l'ai promise de permettre qu'elles
aillent avec moi le même soir à la comédie à Mardi Nona: ~~et elle~~
~~me dit qu'elles seraient prêtes.~~

D'abord qu'elles restèrent seules je leur ai demandé pardon,
si j'avois disposé d'elles sans leur consentement. Emilie me dit
qu'elles seroient des véritables monstres si après tout ce que je fe-
rois pour elles, elles pussent me refuser quelque chose — Et
vous, ma belle Armettina, vous refuserez vous à ma tendresse?
— Non, mon ami, mais dans les bornes que la sagesse ordonne.
Point de Colin-Maillard par exemple — Ah! mon Dieu! C'est
un si joli jeu. Vous m'affligez — Trouvez en un autre, me
dit Emilie.

Emilie étoit devenue ardente, et cela me déplaisoit, car j'a-
vois peur qu'Armettina en devenant jalouse. Je pouvois avoir cette
crainte, en connaissant le cœur humain, sans la moindre fausseté.
Je m'attai en les quittant me procurer une loge à Mardi Nona,
puis à l'auberge pour m'ordonner d'aller dans les mêmes cham-
bres sans oublier les huîtres, malgré que je fusse sûr de n'en avoir plus

besoin. Je m'is allé après cela chercher un joueur de violon⁴⁶ pour le chan-⁷²
ger de me procurer trois billets dans un bal où j'é pouvois espérer
de n'être connu de personne. Je l'ai averti que j'é rois seul avec
~~deux autres personnes~~ ^{deux demoiselles} qui ne danseroient pas; ~~car elles ne dansent~~
~~pas danser~~

Je retour chez moi ayant intention de dîner tout seul, un billet de
la marquise d'Aut qui me reprochoit de n'aller jamais dîner avec
elle me détourna: j'y fus, et j'y ai trouvé le florentin. Ce fut dans
le courant de ce dîner que j'ai connu une bonne partie de ces me-
rites: je l'ai trouvé tel que Donna Leonilda me l'avoit annoncé.
La marquise ~~me~~ me demanda vers la fin du dîner pourquoi
je n'étois pas resté à l'opéra jusqu'à la fin — Parce que les demois-
elles s'ennuyaient — Elles ne sont pas de la maison de l'am-
bassadeur de Venise, comme vous m'avez dit: j'en suis certaine.

— Vous avez raison, Madame; excusez mon petit mensonge.

— Ce fut une défaite pour ne pas me dire qui elles sont; mais

on le sait — Tant mieux pour le curieux — Celle qui m'a parlé

merite d'exciter la curiosité de qui que ce soit; mais à votre place je

lui ferois mettre un peu de poudre sur ses cheveux — Je n'ai pas

cette autorité; mais Dieu me preserve de la gêner.

Le florentin me plut si en disant rien, Je l'ai fait beaucoup pour

celui de l'Angleterre, et du comencement qu'il feroit. Il me dit qu'il

alloit se mettre en possession de son héritage, et en même ^{temps} ~~cher-~~

se chercher une épouse pour retourner à Londres marié. Je lui

ai dit en le quittant que je n'aurois l'honneur de le voir chez lui

que le lendemain à cause d'une pressante affaire qui m'

étoit survenue. Il m'a alors engagé à n'y aller qu'à midi

pour lui faire le plaisir de dîner avec lui.

Plein de mon bonheur, je m'is allé prendre mes filles, qui juroient

80 De toute la comédie ~~tant~~ comme moi sans la moindre interruption.
Arrivant à l'auberge j'ai ordonné à la voiture de revenir à deux
heures, et nous allâmes nous mettre devant le feu tandis qu'
on se fatiguoit à ouvrir les huîtres qui ne nous intéressoient plus
comme les deux premières fois. Ces filles avoient pris vie à vie
de moi la contenance qui convenoit à leur état actuel. Emilie
avoit l'air d'une personne, qui ayant vendu de la bonne mar-
chandise à crédit, conserve un air de pretention à cause
du bon marché qu'elle a fait à l'acheteur. Armellini tendre,
niant, et un peu humiliée me parloit des yeux, et me fe-
roit souvenir de la parole que je lui avois donnée. Je ne
lui répondois que par des baisers enflammés, qui la rai-
voient; mais qui en même temps lui ^{faisoient} prévoir que je
voudrai augmenter de beaucoup les devoirs que j'avois con-
tractés avec elle. Elle me parvoit resignée, et avec le
contentement dans l'âme je me mis mis à table ne m'occu-
pant que d'elle. Emilie, à la veille de se marier, n'eut
pas de peine à ~~se~~ croire que je ne la négligerois qu'à cause
d'un sentiment de respect qui me parvoit dû au sacre-
ment avec lequel elle alloit se lier.

Après notre souper gai, et voluptueux comme de coutume,
je me mis mis sur le large sofa avec Armellini, où j'ai passé trois
heures que j'aurois pu me rendre délicieuses, si je ne m'étois par
obstiné à vouloir la dernière faveur. Cette fille n'y voulut jamais
consentir. Ni mes caresses, ni mes paroles, ni souvent mes empor-
tements ne purent cependant jamais lui faire perdre sa douceur.
Tendrement entre mes bras, tantôt riante, et tantôt amoureusement
triste dans le plus éloquent silence, elle ne m'accorda jamais ce que
je pouvois toujours à vouloir, ^{sans cependant avoir jamais la mise de me le} ~~et qu'elle ne m'a jamais refusé.~~

47 81

Cela paroit une énigme; mais elle ne l'est pas. Le défaut de son consentement n'étoit pas un refus; mais il l'étoit par rapport à l'effet. Elle sortoit de mes bras vierge, affligée peut être de n'avoir pas eu la force de manquer à son devoir. Forcé par la nature à finir, toujours amoureux, et peu satisfait, lui demander par-
don fut ma seule ressource. C'étoit le seul moyen, à ce que la nature me disoit, de me ménager son consentement pour une autre fois.

Après nous être habillés brièvement gai, nous reveillâmes Emilie, qui dormoit comme si elle avoit été dans son lit, et après les avoir mises chez elles, je suis allé me remettre en force dans mon lit, niant de tous les reproches que me faisoit Marguerite.

Le Florentin me donna un petit dîner tête à tête, où la chère revanche, et la délicatesse fut ce qui me donna à penser le moins. Ce qui m'affecta beaucoup furent les marques d'amitié, les expressions obligeantes, les offres généreuses d'argent si j'en avois besoin. Cela devoit avoir une raison, et je ne la trouvois pas. N'avoit-elle pu me dire, elle lui avoit plu, je l'avois brusqué une fois qu'il m'avoit parlé d'elle, il n'en avoit plus parlé, et dans ce dîner il n'y avoit jamais eu question d'elle. Je me voyois réduit à devoir croire à la sympathie: j'ai même eu le devoir lui en savoir gré, et le payer de retour. Je lui ai rendu son dîner chez moi, et j'ai fait dîner avec nous Marguerite, dont n'étant plus jaloux, j'aurois aimé qu'il put en devenir amoureux. Il n'avoit pas trouvé Marguerite difficile, car il lui plaisoit, et ils m'auroient trouvé complaisant tout les deux; mais il n'en fut rien. Elle avoit loué une petite bague qu'il avoit à la chaîne de sa montre, et il me pria de lui permettre de lui en faire présent; j'y ai consenti, et c'étoit lui dire tout; mais les choses restèrent là.

En huit jours tout fut fait pour le mariage d'Emilie. J'ai escompté

les graces pour lui anticiper l'argent, et le même jour qu'elle sortit
 du couvent elle se maria, et elle partit pour Civitavecchia avec son
 mari. Trois jours après ~~Massimo~~ ^{Menicuccio} épousa sa maîtresse, et Armellina
 vint à la grille le lendemain avec la supérieure, et une nouvelle fille
 qui pouvoit avoir deux ou trois ans plus qu'elle, ~~qui~~ ^{qui} étoit très jolie;
 mais elle ne m'intéressa que médiocrement; amoureux toujours d'Ar-
 mellina, dont j'aspirois à l'entière conquête je ne pouvois qu'être indis-
 férent pour tout autre objet. La supérieure me dit que cette fille,
 qui s'appelloit Scolastique seroit à l'avenir la camarade intégrale
 de d'Armellina, et qu'elle étoit sûre qu'elle sauroit se gagner mon
 estime, car elle étoit aussi sage qu'Emilie; mais qu'en récompense
 je devois m'intéresser pour elle dans l'inclination qu'elle avoit
 pour un ~~jeune~~ ^{très} homme qui avoit un très bon emploi, et qui seroit
 prêt à l'épouser, s'il avoit ^{trois cent} ~~avec~~ ^{ceux} argent pour payer ~~trois cent~~
 la dépense qui lui étoit nécessaire pour l'épouser. ~~Le gendre~~ ^{elle l'appelloit} étoit
 fils d'un cousin de Scolastique en troisième degré; ~~il étoit~~ ^{il étoit} son neveu,
 quoiqu'il fût plus âgé qu'elle; et la grace n'étoit pas difficile ~~à~~
 à lui en payant; mais pour l'obtenir gratis j'avois besoin de trouver quelqu'un qui la demandât
~~je pouvois engager quelqu'un à la demander au saint père. Le~~
 lui ai promis de porter.

Le carnaval s'acheminoit à sa fin, et Scolastique n'avoit jamais
 vu ni opéra ni comédie. Armellina avoit envie de voir un bal, et
 j'en ~~ai~~ ^{ai} enfin trouvé un, où il me paroïroit d'être sûr que personne
 ne nous connoitroit; mais la chose pouvant avoir des conséquences,
 il falloit prendre des précautions: je leur ai demandé si elles vou-
 loient s'habiller en hommes, dont j'aurois fait mon affaire, et
 elles y consentirent de tout leur cœur. J'avois une loge au the-
 âtre Aliberti pour le lendemain de ce bal, ainsi je les ai averties
 de demander permission à la supérieure, et de m'attendre sur la bruyère,
 où j'irois les prendre comme à l'ordinaire dans une voiture de
 la maison Santa Croce. Quoique découragé par la résistance d'Armel-
 line, et par la présence de la nouvelle camarade, qui ne me paroïoit
 faite ni pour être bridée, ni pour garder le manteau, j'ai cependant

48 83 83

fait porter à l'auberge où nous allions toujours tout ce qui étoit nécessaire pour habiller ces filles en hommes.

Armellina montant dans la voiture me donna la mauvaise nouvelle que Scolastique n'étoit à part de rien, et que nous ne devions nous permettre la moindre chose à sa présence. Je n'ai pas eu le temps de lui répondre. L'autre monta, et nous allâmes à l'auberge, où à peine entré dans la chambre où il y avoit bon feu, j'ai dit d'un ton qui montrait de l'humeur que si elles voulaient être en pleine liberté, j'irois dans l'autre chambre, malgré qu'il y feroit froid. En disant cela je leur ai montré les habits d'homme. Armellina me répondit qu'il suffisoit que je leur tournasse le dos; en ajoutant: n'est ce pas Scolastique? — Je ferai comme toi; mais je suis très affligée; car je suis sûre que je vous gêne. Vous vous aimez, et c'est tout simple: je vous empêche de vous en entretenir, et c'est tout simple: je vous empêche de vous en entretenir, donner des marques. Je ne suis pas un enfant. Je suis ton amie, mais tu ne me traites pas en amie.

A ce langage qui sortoit du bon sens; mais qui pour rien annoncer si bien demandoit une bonne dose d'esprit, j'ai respiré. Vous avez raison, belle Scolastique, lui dis-je, j'aime Armellina, et elle cherche un prétexte de ne pas m'en donner des marques parce qu'elle ne m'aime pas.

En disant ces paroles, je suis sorti de la chambre, et j'ai fermé la porte. Je me suis mis à me faire du feu. Un quart d'heure après Armellina frappa, et me pria d'ouvrir. Elle étoit en culottes. Elle me dit qu'elles avoient absolument besoin de moi, car les souliers étant trop petits elles ne pouvoient pas se les chauffer. Comme je boudois, elle vint à mon cou, et elle n'eut pas de peine à me calmer; je lui disois mes raisons en courant de baisers tout ce que je voyois, lorsque Scolastique nous surprit avec un grand éclat de rire. J'étois sûre, nous dit elle, que je vous gênois; mais si vous n'avez pas en moi toute la confiance, je vous avertis que je

84 84
n'aurais pas demain le plaisir d'aller à l'école avec vous — Eh bien,
lui dit Armellina, embrasse aussi mon ami — Me voilà

Cette générosité d'Armellina me déplut; mais je n'ai pas laissé pour
cela de donner à Scolastique les faiseurs qu'elle méritoit, et que je lui au-
rois donnés quand même elle auroit été laide, car tant de gentillesse
n'étoit pas faite pour être aisée. Je lui ai même donné des faiseurs
d'amour avec intention de punir Armellina; mais j'étois dans
l'abus. Je l'ai vue enchantée: elle embrassa tendrement son
amie, comme pour la remercier de sa complaisance, et pour
lors je mis entrée avec elles pour voir de quoi il s'agiroit. Je les
ai fait recevoir, et j'ai vu qu'il falloit absolument que j'attachasse
leur chercher des souliers; ^{ce fut au} ~~quel je donnai cette commission~~ valet de l'au-
berge ^{que j'ai donné cette commission avec} ~~avec~~ ordre de revenir avec un cordonnier qui porteroit
tous les souliers qu'il auroit dans sa boutique. Mais en atten-
dant le cordonnier, l'amour ne me laissa pas le maître de me
borner avec Armellina à des simples faiseurs. Elle n'osoit ni me
refuser, ni se refuser; mais comme pour se disculper elle m'obli-
geoit à faire à Scolastique les mêmes courtoisies que je lui avois fai-
tes, et Scolastique pour la mettre en état de tranquillité at-
teint elle même au devant de tout ce que j'aurois pu exiger d'
elle si j'en avois été amoureux. Cette fille étoit charmante,
elle ne devoit à Armellina que du côté de la douceur, et d'un
côté de la délicatesse dans les traits de la physionomie qui étoit toute
particulière à l'autre. Je fus dans le fond ne me déplaisoit
pas; mais la réflexion me rempliroit d'amertume. Ce que
je voyois me rendoit certain qu'Armellina ne m'aimoit pas,
et que ^{si} l'autre ne m'opposoit aucune résistance, ce n'étoit que
pour mettre son amie à son aise, et pour la convaincre qu'elle
pouvoit se fier à elle entièrement. Je me mis reconner avant
que le cordonnier arrivât dans la nécessité absolue de tâcher de

49 85 85'

prendre du goût pour Scolastique. Je devins tout d'un coup curieux
de voir si Armetina ne changeroit pas de contenance, lorsque je
me montrerois vraiment amoureux de ^{son amie} ~~Scolastique~~, et si elle-ci
pourriroit à m'accorder ce qui devoit lui paroître trop, car
jusqu'à ce moment là mes mains n'étoient jamais allées au de-
la des bornes que ^{la ceinture des} ~~les~~ culottes mettoit à leur taille.

Le cordonnier arriva, et elles furent en peu de minutes très bien
chaussées. Après cela je leur ai paré leurs habits, et j'ai vu deux
fort jolies filles vêtues en hommes très élégamment, et frites pour
rendre envieux de mon bonheur quiconque les verroit avec moi.
Après avoir ordonné que le souper fût prêt à minuit nous descend-
îmes, et allâmes à la maison où l'on donnoit ce bal, et où il y
avoit à parier que je ne serois pas connu, car le joueur de violon
au quel j'avois prêté les trois billets m'avoit assuré que c'étoit
une compagnie de marchands.

J'entre dans la salle avec mes deux métamorphosées, et la première
^{personne} qui me frappe est la marquise d'Host avec son mari, et l'abbé.
Ils les complimentent d'usage de part et d'autre, et toutes les railleries
de raison sur mes deux camarades, qui n'ayant aucun usage du
monde se tenoient là comme interdits; mais ce qui m'ennuya à
la mort fut une grande demoiselle, qui finissant un menuet,
vint faire une révérence à Armetina pour l'inviter à dan-
ser avec elle. Cette demoiselle étoit le florentin qui avoit en-
la phantaisie de se déguiser en fille. C'étoit une beauté a-
dossée. Armetina ^{croyant} ~~est~~ de ne devoir pas passer pour duse, lui
dit qu'elle le reconnoissoit, et il lui répondit avec esprit qu'elle
se trompoit peut être, car il avoit un père qui lui ressembloit
parfaitement, tout comme elle devoit avoir une sœur qui avoit
la même physionomie, avec laquelle son père avoit parlé dans
une loge du théâtre Caprunic. Le propos bien soutenu du côté
du florentin fit beaucoup rire la marquise, et quoiqu'à contre-

coeur j'ai pris le même parti. Amellina i'étant dispensée de danser, la marquise la fit asseoir entre elle et le florentin, et le marquis d'Arrest i'empêcha de scolastique: mon devoir étoit celui de n'avoir des attentions que pour la marquise, et de ne pas seulement regarder Amellina à laquelle le florentin tenoit des discours qui l'occupent entièrement. Malou comme un fige, et en devoir de diminuer, le lecteur peut se figurer combien je souffris, et combien je me repensais d'être venu à ce bal. Mais la crainte de ma situation augmenta lorsque j'ai vu un quart d'heure après scolastique se détacher du marquis d'Arrest, et parler debout dans un coin de la salle à un homme ni jeune ni vieux qui d'un air honnête paroissoit tenir avec elle un discours très intéressant.

Les minuettes suspendus, on i'arrange pour une contredanse, et je suis surpris de voir Amellina rangée avec le florentin, elle en comme lui en fille. Je les approche pour leur faire compliment, et avec un ton des plus doux je demande à Amellina, si elle étoit sûre de savoir la contredanse. Monsieur m'a dit, me répondit elle, qu'il est impossible que je la manque en ne faisant que tout ce qu'il fera. Je n'ai rien à répondre. Je vais vers scolastica, beaucoup curieux de cet homme qui lui parloit. Elle me le présente d'un air timide, et elle me dit que c'étoit son ^{neveu} ~~pousset~~, la même qui desiroit de faire son bonheur ^{obtenoit} ~~avec~~ la permission de l'épouser. Ma surprise fut grande; mais je la dissimule à la perfection: je lui dis tout ce que je pouvois lui dire d'honnête, et de constant, en lui communiquant que la supérieure m'avoit prevenu, et que j'avois déjà pensé au moyen d'obtenir la grace du saint pere pour que la dite permission de se marier ne couût rien ni à lui, ni à elle. Elle recommande à moi, en me disant qu'il n'étoit pas riche, et je me console en voyant qu'il n'étoit troublé par le moindre sentiment de jalousie.

Le lauréat scolastique avec lui, et je regarde avec étonnement Armellina, qui alloit très bien, et qui ne manquait jamais la figure. Le Florentin qui étoit maître la devoit à merveille: ils avoient l'air de deux heureux; je ferois du mauvais sang; mais je n'ai pas moins complimenté Armellina après la contredanse, et fait des éloges au Florentin, qui jouoit la dame à merveille; il étoit si bien habillé qu'on auroit dit qu'il avoit une gorge. Celle qui l'avoit si bien mis étoit Madame d'Artois. Ne pouvant prendre avec eux moi pour négliger une observation exacte de tout ce qu'Armellina feroit, je n'ai pas voulu danser; mais toujours fort à ne laisser paraître le moindre Lumeur. Scolastique toujours avec son prétendu occupée dans des discours pour eux très intéressants ne m'inquiéta pas. Elle causa constamment trois heures de suite avec lui jusqu'au moment que je suis allé lui demander si elle vouloit que nous partissions. Le fut ^{vers} à minuit; moment qu'il me tardoit de voir arriver, car la peine que j'avois endurée m'avoit fait mille fois maudire le bel, et la complaisance que j'avois eue d'y conduire ces filles.

Mais mon embarras ne fut pas petit à onze heures, et demie. C'étoit un samedi, et toute l'assemblée attendoit minuit pour ^{et manger gras} aller souper, ou aux auberges, ou là où ils étoient décidés d'aller. La marquise d'Artois, que les naïvetés d'Armellina avoient enchantée, me dit d'un ton d'assurance, et en même temps de despotisme d'aller souper chez elle avec mes deux compagnons — Madame je ne peux pas avoir cet honneur, et mes deux compagnons en avertissent la raison — Celui-ci (Armellina) vient de me dire que cela ne dépend que de vous — C'est une défaite; croyez-moi.

Je me tourne à Armellina, et je lui dis en riant, et avec toute la douceur qu'il m'étoit possible de contrefaire, qu'elle savoit bien qu'elle devoit être chez elle tout au plus tard à minuit, et demie; et elle me répond avec une douceur sincère que c'étoit vrai; mais que malheureusement cela j'étois le maître. Je lui réponds un peu tristement que je ne me

croyoit pas le maître de manquer à ma parole; mais qu'elle n'étoit pas moins maîtresse de m'y faire manquer. La marquise alors, le marquis, et le Florentin aussi pressent Armellina d'user de son pouvoir, et de m'obliger à manquer à ma prétendue parole, et Armellina ose me faire des instances en conséquence. J'essayerois; mais déterminé à tout hormis qu'à donner le moindre motif de me faire juger jaloux. Je dis à Armellina de l'air le plus naturel que je le vouloit bien il son amie y consentoit; et elle me répond d'un air de contentement qui me fendoit le cœur d'aller lui demander ce plaisir.

Je vais alors, sûr de mon fait, à l'autre bout de la rue, et je dis à Scolastica en présence de son futur ^{mais} toute l'affaire, en lui priant en même temps de ne pas y consentir, sans me compromettre. Son parent loue ma prudence; mais Scolastica n'a pas besoin que je la prie de jouer ce personnage: elle me dit clairement qu'elle ne consentoit jamais à aller souper avec personne. Elle vient alors avec moi, et chemin faisant je l'instruis qu'elle devoit parler à Armellina à part. Je la conduis donc devant la marquise en me plaignant de n'être pas venu. Scolastica demande pardon, et dit à Armellina d'^{aller} écouter ce qu'elle avoit à lui dire. Elles se parlerent beaucoup, puis elles revinrent tristes, et Armellina dit qu'elle étoit fatiguée de ce que cela ne se pouvoit pas absolument. La marquise alors n'insista plus, et vers minuit nous partîmes. J'ai recommandé le silence à l'amant de Scolastique en le priant de venir dîner avec moi le second jour de Cavene. C'étoit un homme de quarante ans, modeste, et fait pour plaire, et qui m'intéressa à sa faveur au possible.

La nuit étoit fort obscure, comme elle devoit être à la fin du carnaval, je m'étois sorti de la maison avec les deux filles, sûr de n'être pas vu, et allant chercher la voiture, où je savois qu'elle devoit être. Sortant d'un enfer où j'avois souffert pendant quatre heures comme un damné je m'étois assis à l'ho-

51 89 89

l'écriture sans jamais rien dire ni à l'une, ni à l'autre, et ne répondant
pas aux questions raisonnables que la trop naturelle Armellina
me faisoit. Scolastica me venoit en lui reprochant le tort qu'
elle avoit eu de m'obliger ou à paroître impoli, ou jaloux, ou à
manquer à mon devoir.

Armellina lorsque nous fumes dans notre chambre changea tout
d'un coup en sentimens de pitié ma rage jalouse: j'ai vu ses beaux
yeux avec les marques certaines des larmes que les vérités que Sco-
lastique lui avoit dit, lui avoient fait verser dans la voiture.
Le souper étant servi, elles n'eurent le tems que d'ôter leurs souliers.
L'écriture étoit triste, et j'avois raison de l'être; mais la tristesse d'Armel-
line me desoloit: je n'y trouvois pas mon compte: je devois la
dissiper, malgré que sa souvenance dût me desespérer, car je ne pou-
vois la trouver que dans le goût que le Florentin lui avoit donné.
Notre souper étoit exquis, Scolastique y faisoit honneur, mais Armellina,
contre sa coutume, ne mangeoit guère. Scolastique deploya un carac-
tère de gaieté, elle embrassoit son amie, et elle la prioit de parti-
ciper à son bonheur, car son amant étoit devenu mon ami, et
elle étoit sûre que je m'intéresserois pour lui, et pour elle comme
je m'étois intéressé pour Emilie. Elle benissoit ce bal, et le ba-
lard qui l'y avoit conduite. Elle demontroit à Armellina qu'
elle n'avoit aucune raison d'être triste, puisqu'elle étoit sûre
que je l'aimois uniquement.

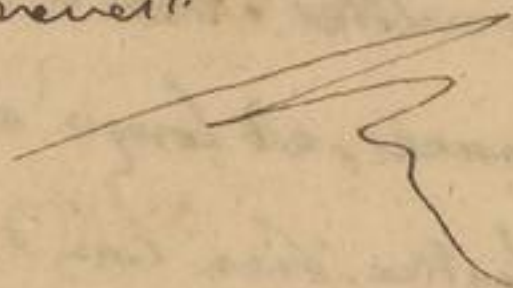
Mais Scolastica se trompoit; et Armellina n'étoit pas la de-
soler en lui disant la véritable cause de sa tristesse. De mon
côté l'amour propre m'empêchoit de la lui dire, car je n'avois
d'avoir tort. Armellina pensoit à se marier, je n'étois pas fait
pour elle, et le beau Florentin étoit son fait. Notre souper finit
sans qu'Armellina ait pu reprendre sa bonne humeur. Elle ne

90 90
but qu'un seul verre du punch, et n'ayant guere mangé je ne l'ai
pas excitée à en boire d'avantage de peur qu'il lui fût mal. Scas-
lastique au contraire qui goûtoit cette agreable boisson pour la pre-
miere fois s'en donna sans menagement, et trouva plaisant que
la liqueur au lieu d'aller dans son estomac étoit montée à sa
ceruelle. Dans cet état de gayeté elle crut que son devoir étoit ce-
lui de nous faire faire une paix parfaite, et de nous rendre certains
qu'elle ne seroit pas de trop se trouvant présente à toutes les déman-
trations de tendresse que nous aurions pu nous entre donner.
Elle se leva de table, et se soutenant mal sur ses jambes elle sanglotta
son amie sur le sofa en la servant contre son sein, en lui don-
nant cent baisers qui faisoient rire Armellina toujours hilte. Elle
m'appella, elle me fit recevoir près d'elle, et elle la mit entre mes
bras. Je lui faisois des caresses d'amour qu'Armellina ne repoussoit
pas, mais qu'elle ne payoit pas du retour que Scastica esperoit
de voir, et que je n'esperois pas, car elle ne m'auroit jamais
accordé en presence de Scastica ce qu'elle ne m'auroit pas accordé
en trois heures que je l'avois eue entre mes bras Emilie étoit
profondement endormie. Scastica, qui ne vouloit pas avoir un
démenti dans sa mediation, s'en prit à moi: elle me reprocha
une froideur que j'étois bien loin d'avoir. Je ~~lui~~ ^{leur} ai dit de se de-
faire des habits d'homme, et de ~~se faire~~ ^{habiller} en filles. En disant
cela j'ai aidé Scastique à ôter son habit, et la veste, et Armelline
alors en fit de même. Je leur ai présentée leurs chemises, et pour
lors Armelline me dit d'aller me mettre auprès du feu; mais
deux minutes après le bruit des baisers me rendit curieux.
Scastica trop égayée par le punch couroit de baisers la gorge
d'Armelline qui enfin devenue riante en fit autant devant moi
à son ardente amie. A cette vue Scastica n'a pas trouvé mau-
vais que je rende justice à la beauté de ses seins, et que je desirasse

enfant à la mamelle. Amellina pour lors eut honte de se mon-
trer ici à vis de moi moins genereuse que son amie, et Scolastica
triumpha en voyant pour la premiere fois l'usage que j'ai fait des
mains d'Amellina, qui jalouse de sa gloire somma Scolastica de m'en
faire autant. Elle fit tout, et l'étonnement de cette fille, novice
dans l'affaire malgré ses vingt ans, m'a plu.

Après l'éruption, je leur ai passé leurs chemises, et en toute decence
je les ai debarrassées de leur culottes. Elles allerent alors au cabinet
de retraite en se tenant embrassées, et lorsqu'elles revinrent elles s'
accablent sur mes genoux. Scolastica bien loin d'être fâchée de la pre-
ference que j'ai d'abord donnée aux beautés secretes d'Amellina,
paroissoit en être charmée; elle regardoit mon manège, et la
façon dont Amellina se pretoit à mes entreprises avec la plus
grande attention esperant de voir ce que j'aurois bien ^{voulu} lui
faire voir; mais qu'Amellina ne vouloit pas m'accorder.
Ne pouvant pas finir ou je voulois j'ai fait halte en songeant
que j'avois des devoirs vis à vis de Scolastica, dont j'étois aussi
curieux d'étaler à mes yeux toutes les beautés qu'une longue
chemise couvroit. La complaisante amie ne me fit aucune
resistance. Elle étoit trop sûre de mettre sur la balance la
question. Il étoit trop difficile de décider laquelle des deux étoit
plus belle; mais Amellina avoit l'avantage d'être aimée, la
beauté de la physionomie de Scolastica étoit une autre. Je l'ai
sentie aussi intacte qu'Amellina, et à la façon dont elle se be-
noit j'ai clairement connu qu'elle me laissoit maître de tout;
mais j'eus peur d'abuser du moment. C'étoit un triomphe
trop beau pour le devoir à l'ivresse. J'ai fini en faisant ce-
pendant tout ce qu'un connaisseur peut faire pour prouver
au charmant objet qu'on frustre tout le plaisir possible. Scola-
stica tomba rendue de volupté, et persuadée que je n'avois étudié ses

92 92.
devis que par des sentimens de respect, et de delicatete.
Armetine riante, et naïve nous fit compliment à tous les deux. J'en
etois honteux, Sclastica lui demandoit pardon. Je les ai ramenees
à leur convent les assurant que j'irois les prendre le lendemain
pour les conduire à l'opera, et je m'is allé me coucher ne sachant pas
decider si j'avois perdu, ou gagne dans la partie que j'avois faite.
Je ne me mis trouvé en état de prononcer sentence que le lende-
main à mon reveil.



1771 ("c'étoit le commencement d'Octobre",
page 153)

vol XII

("à la moitié de Décembre"
page 162)

("c'étoit le 28 de decembre"
page 164)

("l'avant dernier jour de l'an", " 167)

1772 ("le premier jour de l'an 1772", " 168)

("le quatrieme, et cinquieme jour de l'an", " 169)

Chap 01

(Orig. vol. X p. 149-176)



1771

1771 (1771)
1772 (1772)
1773 (1773)
1774 (1774)
1775 (1775)
1776 (1776)
1777 (1777)
1778 (1778)
1779 (1779)
1780 (1780)
1781 (1781)
1782 (1782)
1783 (1783)
1784 (1784)
1785 (1785)
1786 (1786)
1787 (1787)
1788 (1788)
1789 (1789)
1790 (1790)
1791 (1791)
1792 (1792)
1793 (1793)
1794 (1794)
1795 (1795)
1796 (1796)
1797 (1797)
1798 (1798)
1799 (1799)
1800 (1800)

(1771-1799)





55 9 149

Chapitre VI

La Denis, Medici, Canonic, & en, mon depart force, mon arrivée à
Bologne. Le General Alberghati

J'ai demandé en peu de mots au jeune grand duc le sur
cile pendant tout le tems que je m'arrêterois dans ses
états, et prevenant les interrogations que je prevois je
lui ai dit par quelle raison je ne pouvois pas retourner à
Venise. Je lui ai dit que pour ce qui regardoit mon ^{nece:}
~~saire~~ je n'avois besoin de personne, et que je comptois
de passer mon tems dans l'étude. Il me repondit que
ayant une bonne conduite les loix de son pais suffisoient
à me rendre certain de jouir de toute la tranquillité
qui m'étoit necessaire; mais que cependant il étoit bien
aise que je me fusse presenté. Il me demanda quel
les étoient les connoissances que j'avois à Florence, et
je lui ai repondu que j'avois connu plusieurs ^{maisons} ~~personnes~~
il y avoit alors dix ans; mais que voulant vivre tout
à moi je pensois de ne renouveler connoissance avec
personne.

Ce fut toute la conversation que j'ai eu avec ~~ce~~
prince. C'étoit tout ce qu'il ^{me} parviroit ~~de~~ devoir faire pour
me mettre à l'abri des malheurs. Ce qui m'étoit arrivé
dix ans auparavant devoit être oublié, ou ne devoit plus
avoir la moindre force, car l'ancien gouvernement n'
avoit rien de ^{commun} avec le nouveau. Je m'alle dans
la boutique d'un libraire où j'ai acheté les livres dont
j'avois besoin, et où un homme à l'air noble me voyant
curieux de littérature grecque me parla, et m'inte-
ressa. Je lui ai dit que je travaillois à la traduction de
l'Iliade, et confidence pour ~~me~~ confidence il me dit

9th
 qu'il étoit occupé à une anthologie d'épigrammes grecs qu'il vouloit
 donner ~~donner~~ au public traduits en vers latin, et italiens. M.
 en étant démontré curieux il me demanda où je logeais,
 et je lui ai dit mon logement, et mon nom lui demandant
 après le sien avec intention de le prouver. Étant allé le voir le
 lendemain, il me fit la même politesse le lendemain; nous
 nous montrâmes nos études nous communiquant nos connoissances:
 ces: nous devînâmes amis, et nous le fûmes constamment jusqu'
 à mon départ de Florence sans avoir jamais eu besoin ni de mon-
 gers ni de boire ensemble, ni même d'aller nous promener.
 Une liaison de deux hommes, qui aiment les lettres, exclut souvent
 tous les plaisirs dont ils ne peuvent jouir qu'en dérochant leur temps
 à la littérature. Cet honnête gentilhomme florentin s'appel-
 loit, on l'appelle ~~est~~ ^{est} encore Everard Medici.

Au bout du mois je me mis déterminé à sortir de la maison
 de Jean Baptiste Alghisanti. J'y étois bien, j'y jouissois de la
 solitude, et de toute la tranquillité qui m'étoit nécessaire pour
 étudier Homère; mais je n'en pouvois plus. Sa noble Ma-
 gde: ^{fort jeune} ~~jeune~~ ^{laine} ~~jeune~~; mais bien formée, jolie, et toute esprit
 me causoit les plus fortes distractions quand je la voyois, quand
~~elle me donnoit~~ ~~elle venoit~~ ~~elle me donnoit~~ ~~elle venoit~~ ~~elle me donnoit~~ ~~elle venoit~~
 le bon jour, quand elle venoit quelque fois dans ma chambre
 pour me demander si j'avois besoin de quelque chose. Sa présence
 les petites grâces me réduisoient. ^{ce fut la crainte de cette seduc-}
 tion, qui la gâtoit de la mienne. Cette fille en peu d'années
 devint célèbre musicienne. ~~elle étoit si belle~~ ~~elle étoit si belle~~ ~~elle étoit si belle~~
~~elle étoit si belle~~ ~~elle étoit si belle~~ ~~elle étoit si belle~~ ~~elle étoit si belle~~
~~elle étoit si belle~~ ~~elle étoit si belle~~ ~~elle étoit si belle~~ ~~elle étoit si belle~~
 Je suis donc sorti de chez son oncle allant prendre deux chambres
 chez un bourgeois qui avoit une femme laide, et point de nièces.
 Magdalaine Alghisanti est devenue la première actrice de l'Eu-
 rope, et a toujours vécu sagement. Elle vit avec son ~~mari~~ ^{mari}.

~~au~~ au service de l'électeur de Saxe.

56

95 151

Dans mon nouveau logement j'ai vécu fort tranquille trois
seules semaines. Le comte Stratico arriva à Florence avec
le chevalier Morosini son élève âgé alors de dix-huit ans.
Je n'ai pu me dispenser de l'aller voir. La jambe qu'il s'étoit cas-
sée n'avoit pas encore regagné sa force, il ne pouvoit pas sortir et
avec son élève qui ayant tous les vices de la jeunesse lui faisoit
toujours craindre des malheurs. Il me pria de tenter de me
l'attacher, et de devenir, s'il étoit nécessaire le compagnon
de ses plaisirs pour ne pas le laisser aller seul où il auroit pu
trouver ^{compagne mignonne} ~~compagne mignonne~~ ~~malheurs~~ ; et dangereuse.

Cela interrompit mes études, et altera mon système de paix :
j'ai dû par sentiment devenir le compagnon des débauches
du ~~jeune homme~~ ^{jeune homme}. C'étoit un effréné qui n'aimoit ni au-
cune espèce de littérature, ni la compagnie noble, ni les gens
sensés ; monter à cheval pour tuer les chevaux allant ou
bride abattue, ne craignant jamais de se tuer lui-même,
boire toute sorte de vins jamais content que lorsqu'il avoit
perdu la raison, et se procurer le plaisir brutal avec des fem-
mes prostituées que souvent il battoit étoient ses ^{seules} ~~uniques~~
passions. Il tenoit un valet de louage qui par accord étoit
obligé de lui fournir tous les jours quelque fille ou femme qui
dans la ville de Florence ^{n'avoit pas été connue pour} ~~ne savoit pas pour~~ femme publique.
En deux mois qu'il a passé en Toscane je lui ai sauvé vingt
fois la vie, je languissois ; mais le sentiment me forçoit à
ne pas l'abandonner : pour ce qui regardoit la dépense je
devois me montrer indifférent, car il vouloit toujours tout
payer, et par cette raison nous eûmes souvent des fortes dispu-
tes, car payant lui-même il prétendoit que je dûne boire au-

57 98 153

~~me l'admirait. Ayant le privilege de lui parler dans la~~
~~laine je lui ai dit que je l'aimais et meublait par ce que cela venait~~
~~de dire; tout ce qui consistait en tout ce que j'avais de ma~~
~~laine, et j'ai eu le courage de les dépenser tous en bonbons dont~~
~~je lui ai fait passer. C'est le premier jour que j'ai vu la~~
~~je me suis mise à l'âge de la mort, qu'elle avait alors~~
~~finir à Florence. Tous nos anciens seules se réunirent~~
~~ce moment, là à Florence. Tous nos anciens seules se réunirent~~
~~l'année, et nous en avons fait un grand festin.~~

La principale locataire de la maison où elle demeurait
était la même Brigoni que j'avais rencontrée à Nemel,
dans la même année, lorsque j'allais à Pétersbourg. Cette dame
Brigoni, qui prétendait que je l'avais aimée, montait souvent
chez la locataire avec le marquis Capponi son ancien amou-
reux, homme très aimable, et orné. Voyant qu'il me par-
lait avec plaisir je lui ai facilité le moyen de faire connoi-
sance avec moi allant lui faire une visite qu'il m'a rendu
me laissant son billet pour ne m'avoir pas trouvée chez moi.
Il me presenta à sa famille, il m'invita à dîner, et ce fut
le premier jour que je me mis habillée avec elegance, et que
je me mis montrée avec mes bijoux. J'ai connu chez lui le
fameux amant de Corilla marquis Ferroni, qui me con-
duisit dans une maison de Florence où j'en ai pas pu achap-
per à ma destinée. Je suis devenu amoureux de Madame **,
veuve, encore jeune, ornée de littérature, assez riche, et in-
truite des moeurs des nations pour avoir voyagé, et par-
sé six mois à Paris. Cet amour malheureux me rendit de agre-
ables les derniers trois mois que j'ai passés à Florence.
Le comte Medini arriva dans ce même temps; c'était le com-
mencement d'Octobre, et n'ayant point d'argent pour payer

voiturier, celui-ci l'avoit fait arrêter. Il étoit allé se loger chez un irlandais qui étoit pauvre malgré qu'il avoit été toute sa vie fripon, et Medini m'écrivait me conjurant d'aller d'abord le délivrer des ibires qui l'entouraient dans sa propre chambre, et qui voulaient le conduire en prison. Il me disoit qu'il n'étoit pas nécessaire que je payasse; mais que je lui fisse seulement caution ^{mi assurant que} ~~il étoit sûr d'être en état de payer~~ je ne risquais rien, puisqu'il étoit sûr d'être en état de payer lui-même dans peu de jours.

Le Lecteur peut se souvenir des raisons que j'avois de ne pas aimer cet homme; mais malgré cela je n'ai pas eu la force de ne pas aller à son secours, déterminé même à lui faire caution d'abord qu'il m'auroit fait voir qu'il deviendroit en état de payer lui-même entre peu de jours. La somme d'ailleurs, comme je pensois, ne pouvoit pas être grande. Je ne comprenois pas pourquoi l'aubergiste même ne lui feroit pas ce plaisir. Mais j'ai tout vu, et vu d'abord que je mis entré dans son appartement.

Il me reçut couramment m'embrasser, me priant de tout oublier, et de le tirer du mauvais pas. J'ai vu là trois mères, et de le tirer du mauvais pas. J'ai vu là trois mères, les vides parce que toutes les hardes qui elles contenoient étoient dispersées par la chambre, la maîtresse que je connoissois, et qui avoit des raisons pour ne pas m'aimer, la sœur qui avoit onze à douze ans, et qui pleuroit, et la mère qui ~~qui~~ juroit, et portoit appellation Medini fripon, et disoit qu'elle étoit au mariage pour réclamer, car il n'étoit pas permis qu'on lui enlevât sa robe, et celles de ses filles à cause de la dette ^{qu'il} ~~qu'il~~ avoit contractée avec le voiturier. J'ai demandé d'abord à l'hôte pourquoi il ne feroit pas caution, tandis qu'ayant chez lui les personnes, et tout leur équipage il ne risquait rien. L'hôte me répondit que tout ce que je voyois là ne suffisoit pas à payer le voiturier, et qu'il ne vouloit ^{plus} ~~pas~~ garder dans sa maison

58 99 155
ces nouveaux arrivés. Surpris que tout ce que je voyois ne fût
pas suffisant à couvrir la dette ~~dell'istesso~~ je demandai à com-
bien elle montoit, et je vis une somme exorbitante signée
par Medini, ^{même} qui se tenoit tranquille l'airant que je m'informasse
de tout. La somme montoit à 140 écus romains; mais je
n'en fus plus étonné, lorsqu'il me dit que ce coiturier le ser-
voit depuis six semaines l'ayant conduit de Rome à Livourne,
puis à Pise, puis par toute la Toscane l'entretenant par tout.
Je dis à Medini que le coiturier ne pouvoit pas me prendre
caution d'une aussi grosse somme; mais que quand même il se-
roit avec lui pour me prendre, je ne me déterminerois jamais
à le suivre. Medini alors me dit d'aller avec lui dans l'autre
chambre m'assurant qu'il me persuaderoit. Deux autres vau-
loient y entrer me disant pour raison que le débiteur pouvoit
s'enfuir par les fenêtres: après les avoir assurés que je ne
le laisserois pas sortir ils nous laissèrent aller seuls, et dans
ce moment le coiturier arriva, qui venant me baiser la
^{me dit} main ~~vint me dire~~ que si je cautionnois le comte il le laisseroit
en liberté, et il me donneroit trois mois de temps à payer. Le
coiturier étoit le même qui m'avoit conduit de Sienne avec
l'anglois que le comédien français avoit reduite.
Medini grand parleur, effronté, menteur, entreprenant, ne
désespérant jamais de rien, eut de me persuader me montrant
des lettres de cachet qui l'annonçoient en termes pompeux
aux premières nobles maisons de Florence: je les ai lues;
mais j'en ai trouvé sur aucune l'ordre de lui donner de l'
argent; il me dit que dans ces maisons on jouoit, et que faillans
il étoit sûr de gagner des sommes immenses ~~est un grand jeu~~
~~un grand jeu de hasard~~
~~un grand jeu de hasard~~

de la chambre pour m'en aller il osa me prendre au collet. ⁵⁹ ~~157~~
Le desespoir reduit les hommes à des excès pareils. Medini
aveugle, et violent me prit au collet sans avoir un pistolet à
la main, sans se souvenir que j'étois peut être plus fort que
lui, ~~qu'il avoit tiré du sang~~ ^{que je} lui avois tiré du sang, et que les ibirres,
l'hôte, les domestiques étoient dans la chambre voisine; mais
je n'étois pas assez lâche pour appeler, je lui ai mis mes deux
mains au cou pour l'étrangler étoit plus grand que lui de six
pouces, ce qui feroit que le tenant éloigné de moi il ne pouvoit
pas m'en faire autant. Il me lâcha à la poitrine dans l'instant,
et pour lui je l'ai pris au collet moi même lui demandant si
il étoit devenu fou, ~~il m'a dit qu'il étoit fou~~
~~il m'a dit qu'il étoit fou~~ j'ai ouvert la porte, et les archers qui
étoient quatre entrèrent. J'ai dit au voiturier que je ne rependois
de rien, et dans le moment que je voulois sortir pour m'en aller
tout à fait Medini sauta à la porte me disant que je ne devois
pas l'abandonner. Vouloir sortir par force, les ibirres voulurent
alors s'emparer de lui, et le combat m'a dans ce mo-
ment lui interressé. Medini sans armes, et en robe de cham-
bre commença à donner des soufflets, de coups de poing, et
de pieds aux quatre laches dont cependant chacun avoit une
épée. Ce fut moi pour le coup qui me tenait à la porte j'ai
empêché l'élondoir de sortir pour faire monter du monde. Me-
dini enragé, car il saignoit du nez, avec sa robe de cham-
bre, et sa chemise déchirée ne cessa de battre les quatre satellites
que lorsqu'ils s'éloignèrent de lui. Dans ce moment là j'ai plaint
en moi même le malheureux, et je l'ai estimé. Dans l'intervalle
du silence j'ai demandé aux deux domestiques à l'ivree qui é-
toient là, pourquoi ils n'avoient pas bougé pour défendre
leur maître. Un d'eux me répondit qu'il leur devoit six mois
de gages, et l'autre infame me dit qu'il vouloit lui même le faire
mettre en prison. Ce tableau m'a ému. Medini travailloit avec

158 ¹⁰² de l'eau fraîche pour étancher son sang.

Le voiturier sans éloquence me dit que si je ne répondais pas pour le comte il prendrait cela pour un aveu et m'arrêterait. Je lui donnai moi-même qu'il devait le faire mettre en prison. Je lui dis-je, quinze jours de temps, et je ^{m'engageai} ~~le payais~~ pour écrit que si dans ces quinze jours il le saurait je le payerais toute la somme. Le voiturier après avoir un peu pensé me dit qu'il était content; mais qu'il ne voulait défouler le comte pour les frais de justice: après avoir vu ce que c'était que ces frais je me mis disposé à payer me moquant des ibires qui prétendaient un dédommement pour ce qu'il les ^{avait} ~~avaient~~ battus. Les domestiques alors me dirent que si je ne répondais pas à leurs fautes aussi ils feraient arrêter leur maître, et Medini me dit de les laisser faire. Après avoir écrit tout ce qu'il a fallu pour contenter le voiturier, et avoir payé quatre ou cinq scus pour faire partir les ibires Medini me dit qu'il désirait me parler encore; mais sans même lui répondre je lui ai tourné le dos, et je suis allé dîner. Deux heures après un ^{des} deux domestiques ~~de la maison~~ vint chez moi pour me dire que si je lui promettais dix cequins il viendrait m'avertir d'abord qu'il pénétrerait ^{qu'il} ~~quelque manière~~ prendrait le parti de s'enfuir. Je lui ai dit d'un ton sec que je n'avais pas besoin de son zèle puisque j'étais sûr que le comte payerait avant la fin du terme toutes ses dettes. Le lendemain matin j'ai averti le comte de la proposition que son laquais était venu me faire. Il me répondit une longue lettre remplie de remerciements, et tendante à se concilier mon amitié pour le mettre en état, et en position de faire honneur à ses affaires; mais je ne lui ai pas répondu. Son bon oncle fit arriver à Florence quelqu'un qui le tira d'embarras. Ce fut Premilas Zanovitch, qui ^{après} ~~depuis~~ devint fameux comme son père qui après avoir trompé les marchands d'Amsterdam prit la qualité de prince Scanderbeck. J'en parlerai à sa place. Ces deux grands grecs moururent mal tous les deux.

Premilas Zannouch, ayant l'âge heureux de 25 ans, étoit fils d'un gentilhomme natif de Budua dernière ville de la Dalmatie ~~illic~~ ^{ci devant} vénitienne confinante avec l'Albanie sujette aujourd'hui au Turc: c'est l'ancien Epire. Ce jeune homme rempli d'esprit ayant été élevé à Venise, ~~et~~ ayant fait ses études, ayant connu la grande compagnie, et ayant pris goût aux plaisirs qu'on se procure dans cette belle capitale ne put se résoudre à retourner à Budua avec son père, lorsque la police souveraine trouva à propos de lui donner ordre de retourner à sa patrie pour y jouir en paix de la grande fortune qu'il avoit faite en jouant au jeu de hasard dans la capitale, où il avoit fait un séjour de quinze ans. Premilas ne se sentoit pas fait pour vivre à Budua: Il n'auroit su qu'y faire. Il n'auroit trouvé là que des gros: siers esclaves simples, ou féroces dans leurs mœurs n'ayant pas tout à fait la faculté de raisonner, ni heureux, ni malheureux traitant les peines comme les plaisirs sans talent, sans nulle connoissance des arts, ou des lettres, et indifférent à tous les événements qui intéressent l'Europe, dont ils ne recevoient des nouvelles que lorsque quelque barque venant du levant, ou du couchant les leur annonçoit. Premilas donc, et Elieuse son père doué de talent plus encore que lui prirent le parti de devenir aventuriers très d'accord, et toujours entretenant une correspondance ensemble, un allant vers le septentrion l'autre vers le midi de l'Europe qu'ils avoient formé le projet de mettre en contribution moyennant leur esprit fin, et faisant des dupes par tout où ils auroient pu trouver la matière disposée à donner dans les panseaux qu'ils lui tendroient.

Premilas, que je ne connoissois que pour l'avoir vu enfant, et alors de réputation, ^{parcequ'} ~~parcequ'~~ il avoit dupé à Naples le chevalier de Morosini l'entraînant à lui faire une caution de 6000 ducats, arriva à Florence dans une belle voiture avec sa maîtresse, ^{deux} ~~deux~~ grands laquais, et un valet de chambre qui lui servoient de courriers.

Il le logea grandement, il prit un beau carrosse de remise, il lara une loge à l'opera, il prit un cuisinier, il donna une femme de compagnie à sa belle maîtresse, et il alla au casin des nobles tout seul superbe-ment vestu, et bien en bijoux. On savoit que c'étoit le comte Premislav Janovitch. Les Florentins ont un casin qu'ils appellent de la noblesse; chaque étranger est le maître d'y aller sans être présenté par personne; mais tant pis pour lui s'il n'a pas au moins la dé-
 hon qui indignent qu'il est fait pour y aller, car les Florentins fer-
 raient à glace le laissent la comme isolé; il n'ose pas y retourner une
 seconde fois. A ce casin on lit les gazettes, on joue à toute sorte de
 jeux, on y est galant si l'on veut, et on y dîne, on on y goûte
 en payant. Les dames florentines y vont aussi.

Janovitch, faisant l'affable, n'attendait pas qu'on lui parle pour
 parler, il fit la révérence à tout le monde tout à l'un ton;
 tout à l'autre, il se félicita d'être allé les voir, parla de Naples
 d'où il venait, fit des comparaisons flatteuses pour les assistants;
 dans un propos adroitement amené le nomina, joua fort noblement,
 perdit de bonne humeur, paya après avoir fait semblant de l'a-
 voir oublié, plut à tout le monde. J'ai vu tout cela la lede-
 main chez la d'eu de la bouche du sage marquis Capponi. Il
 me dit qu'on lui demanda s'il me connoissoit, et qu'il avoit re-
 pondu qu'à mon départ de Venise il étoit au collège, mais qu'
 il avoit beaucoup entendu parler de moi ^{son pere} avec beaucoup d'
 estime; le chevalier de Morosini étoit son ami intime, et le com-
 te Medini, qui étoit à Florence depuis huit jours, et dont on lui
 parla, lui étoit aussi connu, et il en dit du bien. Interrogé par
 le marquis si je le connoissois, j'ai répondu à l'unisson sans me
 croire obligé de conter ce que je savois, et qui pouvoit lui être
 déavantageux. La d'eu ayant montré envie de le connoître le
 chevalier Puzzi lui promit de le lui présenter.

Cela fut fait trois ou quatre jours après. J'ai vu un jeune homme
 maître de son monde, et qui ne pouvoit pas manquer son coup. Sans être
 beau, et sans avoir rien d'imposant ni sur la figure, ni dans sa taille,

il avoit les manieres nobles, et aisees, l'esprit de conversation, ^{61 105. 161} la
tournure du style, plaisante, une gayeté qui se communiquoit, il ne
parloit jamais de lui, et mis sur le propos de sa patrie il en fit un
portrait comique parlant de son fief, dont la moitié étoit enclavée
dans les terres du turc, comme d'un manoir fait pour faire mourir
de tristesse celui qui s'aviserait d'y habiter. D'abord qu'il
a vu qui j'étois il me dit tout ce qu'il pouvoit me dire de plus ho-
nête sans ombre de flatterie. J'ai vu enfin dans ce jeune hom-
me un grand aventurier en herbe, qui avec de la conduite pou-
voit aspirer au grand; mais son luxe me paroissoit trop ~~grand~~ pour
lui en juger. Il me paroissoit de voir en lui mon portrait quand
j'avois quinze ans de moins, et je le plaignois, car je ne lui sup-
porois pas mes ressources.

Zanovich vint me voir. Il me dit par maniere d'acquiesce-
ment que Medini lui avoit fait pitié, et qu'il avoit payé toutes ses dettes.
Je l'ai applaudi, et je l'ai remercié. Ce trait de générosité me
fit juger qu'ils avoient fait quelques complots de leur métier.
Je les félicitois sans me soucier d'y être. Le lendemain je lui
ai rendu sa visite. Je l'ai trouvé à table avec sa maîtresse que
j'avois connue à Naples, et que j'ourois fait semblant de ne pas
connoître si elle n'avoit été la première à m'appeller D. Giacomo
montrant plaisir de me revoir. Je l'ai appelée Donna Isabella
avec un air d'incertitude, et elle me répondit que je ne me me-
prenois pas, et que quoique grandie de trois paucos elle étoit la
même. J'avois supé avec elle aux croquettes avec milord Bal-
timore. Elle étoit fort jolie. Zanovich me pria à dîner pour le
lendemain, et je l'ai remercié, mais D. Isabella sut m'y enga-
ger me disant que se trouvant compagnie, et que son cousin s'
étoit engagé de se faire honneur.

Curieux un tant soit peu de la compagnie qui composeroit ce
dîner, et ambitieux de faire voir à Zanovich que je n'étois pas en
situation de devenir à charge à sa bourse je me suis paré pour
la seconde fois à Florence. J'y ai trouvé Medini avec sa maîtresse, deux

162 106
James étrangers, avec leurs meilleurs, et un venitien très bien
mis, et avec bel homme qui montrait trente cinq à quarante ans,
et que je n'aurais jamais reconnu si Zanoich ne me l'avait nom-
mé Alvisse Zen. Zen étant une famille patricienne je me mis en
en devoir de lui demander quelles étoient les titres que je lui devois,
et il me répondit ceux qu'on donne à un ami d'ancienne date, et
que je ne pouvois pas remettre, car il n'avoit alors que dix ans. Il
me dit qu'il étoit le fils du capitaine Zen ^{que j'ai puis, comme} ~~et que j'ai puis, comme~~
lorsque j'étois ^{aux ordres} ~~au fort~~ au fort S. André. Il y a de cela, lui dis-je,
vingt huit ans, et je vous remerci, Monsieur, malgré que dans
ce temps là vous n'avez pas encore eu la petite verde. Je l'ai
eu fâché de devoir en convenir, mais toute la faute fut à lui puis:
qu'il n'avoit nul besoin de me dire qu'il m'avoit connu là, et
que l'adjudant étoit son père. Il étoit fils d'un fils naturel
d'un noble venitien. Le garçon étoit le plus grand potiron de
la forteresse; un garnement du premier ordre. Il venoit alors
de Madrid où il avoit gagné beaucoup d'argent durant la
banque de Pharaon dans la maison de l'ambassadeur de Venise.
M. Zeno
Je fus enchanté de le connaître personnellement. Je me mis op-
perce à ce dîner qu'il n'avoit ni culture ni la moindre éduca-
tion, il n'avoit ni les façons ni le langage d'un homme com-
me il faut; mais il n'aurait pas voulu braver son talent de
savoir corriger la fortune contre tout cela. Medini, et Zano-
ich étoit tout autre chose. Les deux étrangers étoient les
dupes sur les quels ils avoient jeté le double; mais, je ne
fus pas curieux de la partie. Lorsque j'ai vu préparer la
table pour le jeu, et un tas d'or que Zen mit hors d'une
grande bourse je me suis retiré.

Ce fut ainsi que j'ai constamment vécu tous les sept mois que
je suis resté à Florence. Après ce dîner je n'ai plus vu ni Za-
noich, ni Medini, ni Zen que par hasard dans les endroits publics.
Mais voilà ce qui est arrivé à la moitié de Décembre.

Milord Lincoln jeune de dix huit ans devint amoureux d'une jeune
seur vénitienne nommée la Lambertti. Elle étoit fille de l'hôte
de la rue du char, et elle plaisoit à tout le monde. On voyoit le
jeune anglois tous les jours à l'opéra aller lui faire des visites dans
son camerino, et tous les observateurs s'étonnoient qu'il n'^{allât} pas
chez elle, où il devoit être sûr d'être bien reçu tant à cause de la
réputation d'anglois comme à cause de sa jeunesse, et de sa ri-
chesse puisqu'il étoit fils unique (je crois) du lord comte de
Newcastle. Zanovich ne fit pas cette observation en vain. Il
devint en peu de jours l'ami intime de la Lambertti, puis il
se lia à Milord Lincoln, et il le conduisit chez la belle, com-
me un homme poli conduit un ami chez sa maîtresse.

La Lambertti d'accord avec le fourbe ne fut pas avare de
ses faveurs avec le jeune anglois. Elle lui donnoit à souper
tous les jours avec Zanovich, et Zen, que Zanovich lui avoit
conduit ayant apparemment besoin de lui ou pour faire la ban-
que de Pharaon en or visible, où pour tricher n'en sachant
peut être pas aller pour faire la chose lui même. Dans le
commencement on laissa gagner au lord quelque centaine de
sequins après souper, où il se souloit, et s'étonnant le lendemain
de se trouver autant favorisé de la fortune que de l'amour, et
des honnêtes gens qui lui tenoient feste chez la Lambertti où il se
souloit, et où malgré cela il gagnait toujours. Mais il finit de s'
ennuier longu' à la fin on lui fit faire la grande lessive. Zen
lui gagna douze mille livres sterling, et Zanovich fut celui qui les
prêta au jeune lord à trois ou quatre cent à la fois presque.
Milord avoit promis à son gouverneur de ne pas jouer sur sa parole.
Zanovich heureux gagnait à Zen tout ce que milord perdoit, et de
cette façon on planta l'anglois lorsque Zanovich lui compta la somme
me qu'il lui avoit prêtée. L'anglois s'arrangea d'abord. Il lui promit
de lui payer trois mille guinees le lendemain, et il signa trois lettres

63 165

yage! — Je ne sais pas cela; mais vous verrez s'il aura l'air de vous faire cette petite lettre — Je n'irai pas à Pise; je lui enverrai seulement si vous me promettez de lui faire tenir ma lettre — Je la lui enverrai d'abord parce que tel est mon devoir — C'est bon: vous l'aurez avant midi, et avant la pointe du jour de demain je serai sur la terre du pape — Vous n'avez pas besoin de vous tant presser — J'en ai un besoin extrême, car je ne pourrais pas dormir dans un pays de despotisme, et de violence où le droit des gens est méconnu, et où le souverain me marque de foi. Je lui écrirai tout ceci. Je cours, et au bas de l'escalier je trouve Medini qui me dit qu'il alloit demander à l'auditeur pourquoi il lui avoit envoyé ordre de partir. Je lui réponds en riant que je venois de lui faire la même question, et qu'il m'avoit dit d'aller en demander la raison au grand duc qui étoit à Pise — Vous avez donc reçu ordre de partir aussi? Qu'avez vous fait? — Rien — Je n'ai rien fait. Nous devons aller à Pise — Vous pouvez y aller si cela vous amuse. Pour moi je partirai avant la nuit. Je vais chez moi, et j'envoie dans l'instant mon hôte à la poste pour qu'il examine avec un charon ma voiture, et pour qu'il m'ordonne quatre chevaux de poste à l'entrée de la nuit. Après avoir donné plusieurs autres petits ordres je me suis amusé à écrire au grand duc cette petite lettre que je vous envoie actuellement mot pour mot.

Jupiter, Monseigneur, ne vous a confié la foudre que sous condition que vous ne la lancerez que sur les coupables, et vous lui désobéissez en la lançant sur ma tête. Il y a sept moi que vous m'avez promis que je jouirais chez vous d'une sainte paix moyennant que je ne troublerais jamais la bon ordre de la société, et que je respecterais les lois: j'ai entièrement tenu à cette juste condition; et par conséquent V. A. R. m'a manqué

166¹¹⁰ de foi. Je ne vous écrit, Monseigneur, que pour vous faire savoir
que je vous pardonne. La conséquence de ce pardon est que je ne
me plaindrai à personne, et que je ne vous accuserai d'injustice
ni par écrit, ni de vive voix dans les maisons de Bologne où je
me trouverai après demain. Je voudrais même pouvoir oublier
cette flétrissure à mon honneur qui me vient de votre volonté
arbitraire si ce n'étoit qu'il faut que je m'en souviensse pour
ne mettre jamais de ma vie mes pieds sur la terre dont Dieu
vous a fait maître. L'auditeur m'a dit que je pouvois aller
porter à V. A. R. à Pise; mais j'eus peur que cette demande
de ma part semble fâcheuse à un prince qui selon le droit
public ne doit pas parler aux hommes après les avoir condan-
nés; mais avant. Je suis etc.

Après avoir cacheté cette lettre je l'ai envoyée à l'auditeur;
puis j'ai commencé à faire mes malles.

Dans le moment que j'allois me mettre à table voilà Me-
dici qui vint faire les hauts cris contre Zanonich, et contre
Zen. Il se plaint d'eux que tandis que le malheur qui lui
arrivoit ne venoit que des douze mille guinées qu'ils avoient
gagnées à l'anglois, ils lui refusoient actuellement une cen-
taine de sequins sans les quels il lui étoit impossible de par-
tir. Il me dit qu'ils avoient aussi reçu ordre de partir, et qu'
ils alloient tous à Pise, et il se montra surpris que je n'y allasse
aussi. Riant de sa surprise je l'ai prié de s'en aller étant obli-
gé de faire mes paquets. Il me pria alors, comme je m'y attendois,
de lui prêter de l'argent; mais la façon dont je le lui ai refusé
fut si rude qu'il s'en alla sans insister.

Après dîner je suis allé remettre des morceaux d'Anthologie
à M. Medici, et à embrasser la Benis qui savoit déjà tout, et qui
ne pouvoit pas concevoir comment le grand duc pouvoit ainsi mé-
ler les innocens avec les coupables. Elle me dit que la danseuse
Lamberti avoit aussi reçu ordre de partir, et un petit abbé bon

64 ~~III~~ 167

venitien qui connoissoit la Lambertti, mais qui n'y avoit jamais songé. Le grand duc enfin avoit fait main basse sur tous les venitien qui se trouvoient alors à Florence.

Retournant chez moi j'ai rencontré le gouverneur de Milord Lincoln que j'avois connu onze ans avant ce tems là à sausanne. Je lui ai conté d'un air de daigneux ce qui venoit de m'arriver à cause de la lettre que son elevé avoit faite. Le brave anglois me dit en riant que le grand duc avoit fait dire au jeune lord qu'il ne devoit pas payer la somme qu'il avoit perdu, et qu'il avoit fait reprendre au grand duc que ne payant pas il feroit une action malhoneste, puisqu'encore l'argent qu'il devoit étoit argent prêt. Je n'ayant jamais joué sur la parole. Le fait étoit vrai. C'étoit vrai aussi que le preteur, et le joueur s'entendoient; mais Milord ne pouvoit pas en être sûr.

Mon départ de Florence me fit sentir d'un amour très malheureux, et qui auroit eu des conséquences funestes, si j'y avois encore passé quelque tems. J'en ai épargné au lecteur la triste histoire à cause qu'elle me rend triste toutes les fois que je m'en rappelle les circonstances. La venue que j'aimois, et à laquelle j'avois eu la faiblesse de m'expliquer, ne me conserva à son char que pour chercher toutes les occasions de m'humilier: elle me méprisoit, et elle vouloit m'en convaincre. Je m'étois destiné à ne pas cesser de la voir croyant toujours que j'y parviendrois; mais je me suis apperçu lorsque j'en fus guéri en l'oubliant que j'aurois perdu mon tems.

Je suis parti de Florence moins riche d'une centaine de cequins; je n'ai fait aucune dépense, j'y ai enfin vécu en roye. Je me suis arrêté à la première poste de l'état du pape, et l'avant dernier jour de l'an je suis arrivé à Bologne attendant me loger à l'auberge du S. Marc. Je suis d'abord allé faire une visite au comte Marulli qui étoit chargé d'affaires de Florence pour le prier d'écrire à S. A. R. que par tout où je

112.
168 me trouverois dans tout le reste de ma vie je célébrerois ses vertus.
Il eut que je ne parlois pas comme je pensois, car il avoit re-
çu une lettre qui l'informoit de toute l'affaire; mais je lui
ai dit que si il savoit tout il verroit que les obligations que j'a-
vois à S. A. R. étoient essentielles. Il m'a assuré qu'il écri-
roit au prince de quelle façon je parlois de lui.

Le premier jour de l'an 1772 je mis allé me présenter
au Cardinal Bruniforte: c'étoit le Legat. Je l'avois connu
à Paris vingt ans avant ce temps là lorsqu'il fut envoyé par
Benoit XIV porter les langes benites au ~~duc~~ nouveau né
duc de Bourgogne. Nous avions été ensemble en loge
de maçons, et ~~for~~ avions fait des soupers fins en compagnie
de jolies filles avec J. Francesco Serrale, et le comte Rannai.
Le cardinal enfin avoit de l'esprit, et étoit ce qu'on appelle
bon vivant. Oh! vous voila, j'écria-t-il, d'abord qu'il me vit,
je vous attendois — Comment pourriez vous m'attendre mon
seigneur, tandis que rien ne m'obligeoit à donner la préférence
à Bologne sur d'autres endroits? — Bologne vaut mieux
que tous les autres, et encore j'étois sûr que vous auriez
pensé à moi; mais il n'est pas nécessaire de conter ici la
vie que nous faisons quand nous étions jeunes. Le comte
Marulli m'a dit hier au soir que vous faites le plus pom-
peux éloge du grand duc, et vous faites fort bien. Parlons
entre nous, car rien ne sortira de ce cabinet. Combien fûtes
vous à partager les deux mille guinées?

Je lui ai alors dit toute la véritable histoire finissant par lui
montrer la copie de la lettre que j'avois écrit au ^{grand} duc. Il me
repondit en riant qu'il étoit fâché que je fusse innocent. Quand
il sut que je pensois de m'arrêter à Bologne quelques mois il me
dit que je pourrois être sûr d'y jouir de la plus grande liberté, et

65 113 169
que d'abord que ce premier huit seroit passé il me donneroit des
masques de son amitié.

Après cette démarche je me mis disposé à faire dans cette ville la
même vie que je ferois à Florence. Il n'y a pas une autre ville
en Italie où l'on puisse vivre avec plus de liberté qu'à Bo-
logne, où le vivre n'est pas cher, et où on peut se procurer à
peu de frais tous les plaisirs de la vie. Outre cela la ville est
belle, et presque toutes les rues sont cotoyées d'arcades.
Pour ce qui regardoit la société je ne m'en mettois pas en peine.
Je connoissois les Bolognois : la noblesse en hommes méchante,
orgueilleuse, et violente, et le peuple qui on ^{appelle} les birichini
plus encore mauvais que les Lazzaroni de Naples ; mais les
bourgeois en général sont des bonnes gens. Tout cela cepen-
dant m'étoit égal. Mon projet étoit de me donner à l'étude,
et de passer mon temps avec quelques gens de lettres avec lesquels
il n'est difficile de faire connoissance nulle part. A Florence on est
généralement ignorant jusqu'à dans la langue italienne qu'on
parle bien, mais que c'est égal comme si on l'ignoroit quand
on ne la sait pas par principe ; et à Bologne tout le monde sent
la littérature. C'est une université où il y a trois fois plus de
professeurs que dans toutes les autres ; mais tous avec des fort
petits appointemens : quelques uns n'ont que cinquante écus par
an ; mais ils ont beaucoup d'écidiers, et y vivent bien. L'imprime-
rie aussi y est à bon marché, et quoique l'inquisition existe on
la trompe facilement.

La quatrième, et cinquième jour de l'an tous les exilés de
Florence arrivèrent. La Lambertini ne s'arrêta qu'un jour, et
elle alla à Venise. Zannovich, et Zen s'arrêterent cinq à six
jours ; mais l'un repartit de l'autre parce que la disette de
l'argent volé les avoit brouillés. Zannovich ne vouloit pas pas-
ser une des lettres de milord à l'ordre de l'autre parce qu'il ne

vouloit par riquer de devenir débiteur lui même si l'anglois ne
la payoit pas : il vouloit aller en Angleterre, et il dit à Zen qui il é-
toit le maître d'y aller avec. Ils partirent pour Milan sans s'être
arrangés, le gouvernement de Milan leur ordonna de partir, et
je n'ai jamais vu comment ils s'étoient accommodés ; mais j'ai vu
que les lettres de change du lord furent exactement payées.
Medini étoit venu se loger à la même auberge où j'étois ac-
compagné, avec sa maîtresse, sa petite sœur, sa mère, et un domestique,
mais toujours sans argent. Il me dit que le grand duc ne vou-
loit écouter personne, qu'il reçut nouvel ordre de partir, qu'il é-
toit donc retourné à Florence, où il avoit dû tout vendre. Il me
conjura de l'aider ; mais en vain. Je n'ai jamais vu cet homme
que désespéré à cause de l'argent, et malgré cela ne pouvant ja-
mais se résoudre à moderer sa dépense, et se tirant toujours d'aff-
faire par force, et refus. Le bonheur qu'il eut à Bologne fut de
trouver un cordelier esclave qui s'appelloit de Dominis, qui
alloit à Rome pour obtenir du pape un brevet de seculariza-
tion. Ce moine devint amoureux de la maîtresse de Medini,
qui lui fit payer fort cher, comme de raison, ses complaisances.
Au bout de trois semaines Medini partit, et alla en Alle-
magne où il imprima son Henriade ayant trouvé dans l'elec-
teur palatin un bon Mécénate. Après cela il erra par toute
l'Europe une douzaine d'années, jusqu'à ce qu'enfin il est allé
mourir dans les prisons de Londres l'année 1748. Je le lui
avois toujours dit qu'il devoit éviter l'Angleterre, car il devoit
être sûr qu'en y allant il y mourroit en prison. S'il y est allé
pour donner un démenti au prophète il a mal fait, car l'atten-
tation étoit la seule de vérifier la prophétie. C'étoit un hom-
me qui avoit naissance, éducation, et esprit, mais qui étoit
pauvre, et admettant la dépense ne pouvoit se soutenir que
par le jeu corrigeant la fortune, ou faisant des dettes que
ne pouvoit pas payer l'obligeoit toujours à decampier. Il a

66 115 141

cependant vécu ainsi 70 ans, et il vivoit peut être encore
s'il avoit fait cas de mon conseil. Le comte Mosio m'a dit il y
a ^{huit} ans que Medini en prison à Londres lui avoit dit qu'il
ne seroit jamais allé en Angleterre si je ne lui avois fait la
melle prophétie. Cela peut être; mais malgré cela je n'
abstiens jamais de donner un bon conseil à tout misérable
que je verrai sur le bord du précipice. Avec cette mé-
me maxime j'ai dit à Castiglione à Venise il y a ^{vingt} ans,
longue l'ignorant si on se feroit appeler comte Pellegrini
qu'il devoit se garder de mettre les pieds à Rome. S'il m'avoit
eu il ne seroit pas ^{mort} dans le fort S. ~~Sebastien~~
~~pour~~. Il m'est arrivé aussi qu'un sage me dire il y a trente ans
que je devois me garder de l'Espagne; et malgré cela j'y suis allé.
Il s'en est fallu très peu que je n'y aye péri.

Le septième ou huitième jour après mon arrivée à Bologne
j'ai connu dans la boutique du libraire Taruffi un jeune abbé
touché au quel j'ai dans un quart d'heure trouvé de l'esprit,
de l'érudition, et du goût. Il me fit présent de deux brochures
fruit recent du génie de deux jeunes professeurs de l'univer-
sité. Il me dit que cette lecture me feroit rire; et il eut raison.
Une de ces brochures qui étoit sortie de la presse en novembre
devant tendre à démontrer qu'il falloit pardonner aux fem-
mes toutes les fautes qu'elles commettoient puisqu'elles de-
pendoient de la matrice qui les feroit agir malgré elles.
La seconde brochure étoit une critique de la première. L'au-
teur prétendoit que l'homme étoit il est vrai un animal;
mais qu'il ne pouvoit rien sur la raison de la femme puisque
l'anatomie n'avoit jamais trouvé le moindre canal de co-
munication entre le viscère vase du fœtus, et le cerveau. Il me
vint envie de faire imprimer une diatribe contre les deux brochures.
Je l'ai faite en trois jours; je l'ai envoyée à Venise à M. Dondolo

pour qu'il m'en fût d'abord imprimé 500 exemplaires, que j'ai reçus
à Bologne, et que j'ai d'abord donné à un libraire pour qu'il les
vende pour mon compte. Tout cela fut fait en quinze jours, et
aux dépens de ces deux médecins. Les deux écrits j'ai gagné une
centaine de sequins. ~~La~~ première des deux brochures s'appel-
loit l'utero pensante, la seconde du critique étoit en françois,
et son titre étoit la force vitale. La troisième s'appelloit l'ama
Caprina. Je me moquois des ~~les~~ directeurs, et je traitois
la matière légèrement; mais non sans l'approfondir. J'y
avois mis une préface en françois; mais ne me servant que
d'idiomes du bas peuple parisien, ce qui me rendoit inin-
telligible. Cette espièglerie me fit faire étroite connaissance
avec beaucoup de jeunes gens. L'abbé Louche qui s'appelloit
Zacchardi me donna pour ami l'abbé Severini, qui en dix à
douze jours devint mon intime. Il me tira hors de l'auberge,
me faisant louer deux belles chambres chez une virtuosa ve-
nue du théâtre qui étoit venue du ~~le~~ tenor Carlani, et me
fit faire un accord avec un pâtissier à tant par mois pour
diner, et souper qu'il m'envoyoit où je logeois. Entre loge-
ment, nourriture, et un domestique que j'ai dû prendre je
ne dépensois pas dix sequins par mois. Cet abbé Severini fut
la cause, très agréable d'ailleurs, que j'ai perdu tout le
goût à l'étude, et que j'ai laissé la Illiade pour m'y re-
mettre lorsque l'envie me retourneroit.

La première chose qu'il fit fut de me présenter à la famille;
et dans peu de jours je m'étais devenu le plus familier de tous
les amis de la maison, et le favori de sa sœur assez laide, et
agée de trente ans qui avec assez d'esprit, se montrant or-
gueilleuse de son état de fille faisoit le mariage. Cet abbé
me fit connoître en carême tout ce qu'il y avoit de plus rare
à Bologne de danseuses, et chanteuses. Bologne est le pays
nière de cette engeance, et toutes ces héroïnes du théâtre sont

87 117. 1773
sont très raisonnables, et à très bon marché lorsqu'elles sont
dans leur patrie. Severini m'en faisoit connaître une nouvelle
toutes les semaines; et en fidèle ami il veilloit à mon économie.
Étant fort pauvre il ne dépensoit jamais rien dans les parties
qu'il me menageoit, et où il se trouvoit toujours; mais sans
lui tout m'auroit coûté le double.

Un seigneur Bolognois nommé le marquis Albergotti Capra:
celui seroit alors parler de lui; il avoit donné au public son thé:
âtre, et jouoit lui-même la comédie très bien, il l'étoit rendu
fameux pour avoir fait déclarer son mariage nul avec une
dame de très noble maison qu'il ne pouvoit pas souffrir pour
épouser après une danseuse dont il avoit déjà deux fils. Mal:
gré cela il avoit fait déclarer son mariage avec la première
femme nul à cause d'impuissance, et il l'avoit hardiment
prouvé moyennant le congrès dont le barbare, et ridicule
usage dure encore dans la plus grande partie de l'Italie.
Quatre juges experts équitables, et non corrompus firent sur
M. le marquis tout sur toutes les preuves faites pour voir
s'il étoit capable d'érection, et le brave marquis résistait aux
plus rigoureuses diligences, se maintenant toujours parfaitement
flasque. Le mariage fut déclaré nul par la raison d'im:
puissance respectueuse, car il avoit eu des bâtards.

Mais à quoi bon le congrès si la puissance, ou l'impuissance
devoit être jugée respectueuse? Il n'avoit qu'à jurer qu'il ne pou:
voit pas se trouver homme avec madame, et madame n'a:
voit qu'à en convenir, et le congrès n'auroit plus pu paraître
nécessaire, car quand même les fomentations auroient eu la
force de faire revivifier le marquis il auroit pu dire qu'il

destinait madame à les lui faire, et à en obtenir l'effet.
N'est-ce donc venu
d'ailleurs de connaître cet original, j'ai écrit à M.
d'Andolo de me procurer une lettre pour la lui présenter
laquelle je lui enverrois

174 ¹¹⁸ d'abord que je saurois qu'il étoit de retour à Bologne, car dans
ces moments là il étoit à Venise. M.^r Dandolo huit à dix
jours après m'envoie une lettre adressée à ce seigneur Bolo:
inois écrite par un noble vénitien nommé Zaguri, et il m'
assure que ce même patricien Zaguri étoit son ami intime.
En liant cette lettre qui étoit à cachet blanc je me trouve
enchanté par son style: on ne pouvoit pas recommander quel:
qu'un que le recommandant ne connoissoit pas ni plus noble:
ment ni par des plus adroites tournures. Je n'ai pu m'em:
pecher d'écrire à M. Zaguri une lettre de remerciement dans
laquelle je lui disois que je commençois ce jour là à désirer d'
obtenir ma grâce, et de retourner à Venise pour nulle autre
raison que pour connoître en personne le noble seigneur qui a:
voit écrit à mon honneur une si belle lettre. A M. Zaguri
m'a répondu qu'il pouvoit mon desir si flatteur qu'il alloit d'a:
bord travailler pour me faire retourner à Venise. Après deux
années et demi de peines, aidé par d'autres il y venoit; mais
j'en parlerai quand je serai là.

M. Alberzati arrive à Bologne avec sa femme, et ses enfans;
Severini m'en donne l'avis, je vais le lendemain à son palais pour
lui faire passer ma lettre, et le portier me dit que Son Excellence
(car à Bologne ils se donnent tous de l'excellence) étoit allé à
sa maison de campagne où il passeroit tous ^{le printemps} ~~l'hiver~~.
~~Deux ou trois jours après, je fais atteler des chevaux de~~
poste à ma voiture, et je vais à la maison de campagne
de ce monsieur, ~~mais j'ai eu la peine~~ ^{Ne trouvant personne}. C'étoit une char:
mante habitation sur une eminence. ~~Je monte à la porte, et j'entre dans un salon~~
où je vois un seigneur et une jolie dame qui alloient se mettre
à table où on avoit déjà servi, et où il n'y avoit que deux

converts. Après avoir demandé poliment à Monsieur s'il étoit le personnage au quel la lettre que j'avois entre mes mains étoit adressée, et l'avoir entendu me répondre qu'il étoit le même je la lui donne. Il lit l'adresse, puis il met la lettre dans sa poche me disant qu'il la lisa, ~~et~~ me remerciant de la peine que je m'étois donnée de la lui porter. Je lui reponds dans l'instant que je n'avois enduré nulle peine à me prouver cet honneur, et que je le priois de me faire absoudre de lire la lettre, dont M. Zaguri m'avoit honoré, et que j'avois sollicitée desirant ~~l'honneur~~ de lui devenir connue. Je marquis alors d'un air affable, et vient me dit qu'il ne lioit ja- mais des lettres dans le moment qu'il alloit se mettre à table, qu'il la lioit après dîner, et qu'il exécuteroit les ordres que son ami Zaguri lui donnoit.

Tout ce petit dialogue, étant fait à personnages debout, et tout étant dit, je me tourne vers lui tirer la reverence, je cours, je descends l'escalier, et j'arrive ~~à la maison~~ encore à temps d'empêcher le postillon de finir de débaler. Je lui dis d'un air gai, ~~que je lui promettois~~ ^{et lui promettois} la mancia double, de me conduire à quelque village où en attendant que ses chevaux mangeroient l'avoine je mangerois aussi quelque chose. En disant cela je me mets dans ma voiture qui étoit un coupé fort joli, et très comode. Dans le moment que le postillon alloit monter à cheval, voila un valet de chambre qui s'approche à la portiere, et me dit que S. Excellence me prioit de monter. Trouvant alors en moi-même le sot marquis très mauvais comédien, je mets les mains dans ma poche, et je lui donne une carte où il y avoit mon nom, et l'endroit où je logeois. Je la donne au valet lui disant que c'étoit ce que son maître vouloit. Le valet monte avec la carte, et je dis au postillon de piquer des deux.

Dans une demi heure nous nous arrêtons dans un endroit où nous nous rafraichissons, et après nous allons à Bologne.

176 120.
J'ai rendu compte dans le même jour à M. Zagari par une narration
bien circonstanciée de cet événement en envoyant ma lettre ouverte
à M. Dandolo pour qu'il la lui remette. Je finissois ma lettre par
prier le seigneur vénitien d'écrire au Bolognois que me trouvant
insulté il devoit se dispenser à souffrir ce que dans toutes les règles de
l'honneur me suggereroit.

l'honneur mon ressentiment me surereroit.
J'ai un peu ri le lendemain quand rentrant chez moi pour di-
ner mon hôte me remit une carte où j'ai lu le General Mar-
quis Albergotti. Elle me dit qu'il l'avoit laissée en personne après
avoir su que je n'y étois pas.
Il me trouva satisfait: c'étoit une gas-

quis Albergotti.
avoir en que je n'y étois pas.
Il s'en falloit bien que je me trouvasse satisfait : c'étoit une gas-
conade. J'attendois le résultat de la lettre que j'avois écrite à
M.^r Zagari pour me déterminer à l'espèce de satisfaction que je
pourrois me prendre. Dans le moment que j'étudiois la carte
que cet homme mal instruit m'avois laissée, ne concevant pas
la raison qui lui feroit prendre la qualité de général, voilà Se-
verini qui me dit que depuis trois ans le marquis avoit reçu du
Roi de Pologne le cordon de l'ordre de S.^t Stanislas, et le titre de
son chambellan, Severini ne savoit pas me dire s'il étoit aussi gé-
néral au service du même monarque ; mais j'ai d'abord tout en-
tendu. Dans la coutume de la cour Polonoise un chambellan a-
voit le titre ^{adjudant} ~~de camp~~ général. Le marquis donc se disoit
général. Il avoit raison ; il étoit général ; mais général quoi ? Ce
mot adjectif mis sans le substantif n'étoit employé que pour trom-
per les lecteurs, car l'adjectif isolé devoit paroître substan-
tif à tous les non informés. Enchanté de pouvoir me venger re-
levant un ridicule de mon homme j'ai écrit un dialogue en style
plaisant, et je l'ai fait imprimer le lendemain. En ayant fait
présent au libraire il vendit tous les exemplaires en trois ou qua-
tre jours pour un bayoque la pièce.



1772

vol XII

69

Chap. VII

(Orig. vol. X pp. 177 - 194)



1772

1772

1772

(1772 - 1773)

L'electrice dominiere de laxe Farinello, la Selgite, la Nina, l'acouchante
la Soavi, l'abbé Bolini, la Vicinella, la couturiere, triste plaisir
d'une vengeance. Severini va à Naples. Mon depart. Le marquis Alcega
à ^{Pesaro}

Celui qui attaque par des écrits comico-satiriques quelqu'un
qui a de l'orgueil est presque toujours sûr de triompher, car
les rieurs s'arrangent d'abord de son côté. Je demandais dans
mon dialogue si un maréchal de camp pouvoit s'appeller
maréchal tout court, et un lieutenant colonel colonel. Je
demandois si un homme qui prevoit à des titres de no-
blesse conlatés par la naissance des titres d'honneur acheter
argent comptant pouvoit passer pour sage. Le marquis eut
de devoir m'expliquer mon dialogue, et la chose fut finie; mais
toute la ville depuis ^{ce temps} ~~ce temps~~ l'a ne l'appella jamais que M. le
General. J'ai vu au devers de la porte de son palais les
armes de la republique de Pologne; ce qui fit rire le comte
Michinski ambassadeur du roi de Pologne à la cour de Berlin,
qui vint dans ces moments là à Bologne arrivant des bains
de Pise. Je l'ai persuadé à laisser à la porte un billet de vi-
site s'annonçant par sa qualité, et Albergatti lui fit la mê-
me politesse; mais pour le corps je n'ai pas vu sur la carte
le titre de general.



L'electrice dominiere de laxe vint alors à Bologne, et je
lui ai fait ma cour. Elle n'y étoit venue que pour voir le
fameux castrato Farinello, qui après avoir quitté la cour de Ma-
jid vivoit riche, et tranquille dans cette ville. Elle donna
un rafraichissement magnifique, et un air de sa composition,
qu'il chanta lui-même se l'accompagnant au clavier. Cette
muscicenne qui étoit musicienne enthousiaste embrassa Farin-
ello, et lui dit qu'elle se trouvoit enfin en état de mourir
contente. Farinello qui on appelloit le chevalier D. Carlo Bros-
chi avoit pour ainsi dire regné en Espagne. La reine ^{parvenue} femme
de Philippe cinq avoit fait des cabales, qui obligèrent Brochi

122
178 à quitter la cour après la disgrâce du marquis de l'Encenada.
L'electrice ayant devant ses yeux le portrait de la reine peinte
debout par Amigoni en fit l'éloge, et parla au castro de quelque cho-
se qui devoit être arrivée sous le règne de Ferdinand six. A propos
par le héros musicien dit versant des larmes qu'il euya bien
vite que la reine Barbara étoit aussi bonne qu'Elizabeth de Por-
tugal. Brochi pouvoit avoir quand je l'ai vu à Bo-
logne 70 ans. Il étoit fort riche, et il se portoit très bien, et
malgré cela il étoit malheureux parce qu'il n'ayant rien à faire
il s'ennuyoit, et il pleuroit toutes les fois qu'il se souvenoit de l'
Espagne. L'ambition est beaucoup plus puissante que l'avarice.
Marinello outre cela étoit malheureux par une autre raison
qui fut à ce qu'on m'a dit la cause de sa mort. Il avoit un
neveu, qui devoit être l'héritier de toutes ses richesses. Il
lui fit épouser une demoiselle d'une noble famille de la
Morbane, croyant par là se devenir heureux se voyant à la
tête d'une famille qui moyennant les richesses s'ennobliroit
facilement tout au plus tard à la seconde génération; et cela
auroit pu facilement arriver; mais cela fut précisément la
cause de son malheur. Le pauvre vieux Marinello devint a-
mouroux de l'épouse de son neveu, et qui pis est jaloux, et encore
qui pis est odieux à sa niece, qui ne pouvoit pas concevoir com-
ment un vieux animal de son espèce pouvoit se flatter d'être
préféré par elle à son mari qui étoit homme comme tous les
autres, et au quel seul elle devoit la tendresse par toutes les
raisons divines, et humaines. Marinello irrité contre la jeune
femme, qui ne vouloit avoir pour lui des complaisances qui n'
étoient en fin que des miseres, car elles ne pouvoient avoir au-
cune conséquence sérieuse, avoit envoyé son neveu voyager,
et il tenoit sa niece chez lui comme en prison, lui ayant pris
les diamans qu'il lui avoit donnés, et ne sortant jamais pour
ne la perdre jamais de vue. Un chagrin amoureux d'une femme

qui la destitue de vient un fuyre.

72 1723. 179

Le lord Lincoln étant venu à Bologne recommandé au cardinal Legat il lui donna à dîner, et m'y invita. Il eut le plaisir de se convaincre que je ne m'étois jamais trouvé ni à vi de ce seigneur, et que par conséquent le grand duc en m'exilant avoit commis une injustice criante. Ce fut dans ce jour là que j'ai vu de lui même comment on lui avoit rendu le ptege; mais il ne m'a jamais dit qu'on l'avoit triché. Il m'assura que c'étoit lui même qui avoit voulu quitter. Il est facile de tromper un Anglois; mais très difficile ^{de se reconnoissant pour trompé il en conviendrait} ~~de bien faire convenir~~. Ce jeune lord mourut de débauche à Londres trois ou quatre ans après. J'ai vu aussi dans ce même temps à Bologne l'Anglais Aston avec la belle Selopiz soeur de la charmante Calis mana. La Selopiz étoit beaucoup plus belle. Elle avoit avec elle deux pourceaux fils d'Aston jolis comme des anges. Charmée de tout ce que je lui ai dit de sa soeur, elle m'apprenait que je l'avois aimée, et elle me dit qu'elle étoit sûre qu'elle irait chanter à Florence dans le carnaval de l'année 1773. Je l'ai trouvée à Venise dans le 1776, et j'en parlerai quand je serai là.

La Nina, cette fatale Nina Bergoni, qui avoit fait perdre la raison au comte Ricla, et qui avoit été la cause de tous les malheurs qui m'étoient arrivés à Barcelonne étoit à Bologne depuis le commencement du carême. Elle avoit loué une maison, elle avoit une lettre ouverte pour un banquier qui avoit ordre de lui fournir tout l'argent qu'elle lui demanderoit, elle avoit équipage chevaux et beaucoup de domestiques, et s'étant déclarée grosse du capitaine général du royaume de Barcelonne elle exigeoit des bons bolognois les mêmes honneurs qui auroient été dûs à une souveraine qui par sa commodité seroit allée accoucher dans cette ville. Elle étoit particulièrement recommandée au Cardinal Legat, qui alloit souvent dans le plus grand

incognito lui faire des visites, et le tems de ses couches s'approchant, un homme de confiance du même comte Rici, qui s'appelloit S. Martino, étoit arrivé de Banelone avec une procuration du fou espagnol de ce de cette coquinerie qui l'autorisoit à faire baptiser le nouveau né le reconnoissant pour fils naturel de monsieur le comte. Nina se le reconnoissant pour fils naturel de monsieur le comte. Nina se montrait au théâtre, et aux promenades publiques avec un ventre d'une grosseur énorme se faisant donner le bras à droite, et à gauche par les nobles bolognois intrepides qui lui faisoient leur cour, et aux quels elle disoit souvent qu'elle les recevoient toujours; mais qu'ils devoient se tenir sur leur gardes, car elle ne leur répondoit pas de la tolérance de son amant, qui pourroit les faire assassiner, et impudemment elle leur contoit ce qui m'étoit arrivé à Banelone ne sachant pas que j'étois à Bologne. Elle se montra fort surprise, lorsque le comte Zini qui me connoissoit lui dit que j'y étois, et ce même comte Zini m'ayant trouvé à la promenade de nuit à la montagna me trouva bon de m'approcher pour savoir de moi même toute cette misérable histoire.

A mon tour j'ai trouvé bon de lui dire que c'étoit un conte que cette Nina, que je ne connoissois pas, lui avoit fait pour voir s'il avoit le courage nécessaire à exposer sa vie à un grand risque pour lui donner une grande marque d'amour. Je n'ai pas nié le fait au cardinal Legat quand il m'a dit cette même histoire; je l'ai étouffée lorsque je lui ai détaillé toutes les extravagances de cette effrontée, et lorsque je lui ai dit qu'elle étoit fille de sa sœur; mais je n'ai pu l'empêcher de rire lorsque je lui ai dit que je ne croyois pas qu'elle fût grosse — Quelle difficulté avec vous, me dit-il, à la croire grosse? Rien n'est plus naturel, et ni plus facile. Il se peut qu'elle ne soit pas grosse du comte; mais elle est grosse, et même tout à l'heure à son terme. Ce ne peut pas être un mensonge, car perdieu si elle est grosse elle doit accoucher. Et d'ailleurs je ne vois pas quelle nécessité elle peut avoir eu de se feindre grosse — C'est que votre éminence ne connoit pas l'infame caractère de

73 125 181

cette femme qui veut se rendre célèbre en dishonorant le comte Ricta,
qui fut un exemple de vertu jusqu'au moment qu'il a connu ce
monstre.

Huit jours après une heure avant midi j'entens un grand bruit
dans la rue, je regarde de ma fenêtre, et je vois une femme nue
jusqu'à la ceinture à cheval d'un âne suivie du bourreau qui
la fouettoit, escortée de sbires, et accompagnée de tous les bini-
chins de Bologne qui jouissoient de la fête faisant des bouées sans
fin. Dans ce moment Severini monte, et me dit que la femme
qu'on traitoit ainsi étoit la plus célèbre accoucheuse de Bologne,
que cette exécution s'étoit faite par ordre du Cardinal archevêque,
et qu'on n'en savoit pas encore la raison; mais qu'on la sauroit
d'abord. Cela ne pouvoit être qu'à cause de quelque grande scélé-
raterie. Il me dit que c'étoit cette même accoucheuse qui avoit
accouché la Nina il y a quelques semaines, la quelle Nina étoit ac-
couchée d'un beau garçon mort. Voici l'histoire qui sans la
moindre variation fut une le lendemain de toute la ville.

Une pauvre femme est allée se plaindre à l'archevêque que
l'accoucheuse Theresa, qui on appelloit Theresa, l'avoit seduite
quatre ou cinq jours auparavant lui promettant vingt cequins.
Elle l'avoit persuadée à lui vendre un beau garçon dont elle étoit
accouchée il y avoit quinze jours. Cette femme qui n'avoit pas reçu
les vingt cequins, et qui étoit au désespoir d'avoir été la cause de
la mort de son poupon, demandoit justice à l'archevêque s'en-
gageant de lui prouver que son fils étoit le même enfant mort,
dont on disoit que la Nina étoit accouchée. L'archevêque ordon-
na à son chancelier de faire d'abord, dans le plus grand secret,
toutes les perquisitions faites pour avérer le fait, et d'abord
qu'il fut sûr de la scandaleuse sceleratesse il fit exécuter la
sage femme par sentence sommaire, selon la loi Valeria punir
permittit deinde scribere.
~~grande punition~~ Huit jours après ce fait D. Martin partit pour
Barcelonne; mais l'impudente Nina resta femme faisant même
la coquette rouge à ses domestiques plus grande du double,

et ayant l'effronterie de dire à ceux qui alloient la voir que l'Espagne la vengerait de la domnie avec laquelle le cardinal archevêque l'avoit déshonorée; et pour bien jouer son mauvais rôle, elle resta à Bologne six semaines après ses prétendues couches; mais le cardinal légat qui avoit honte de l'avoir protégée mit secrètement toutes ses mesures pour la faire partir. Le comte Rida cependant lui assigna une pension considérable, sous condition qu'elle n'iroit plus paroître devant ses yeux à Bologne. Quelque mois après il fut appelé à la cour pour occuper le poste de ministre de la guerre, et un an après il est mort. Nina mourut deux ans après lui dans la misère, et de la venue. Sa sœur, et mère me conta à Venise toute la misérable histoire de ses deux dernières années, faite pour attrister le lecteur, et que je lui épargne.

L'infame rage femme ne manqua pas de ^{dans la quelle} protecteurs. Une brochure sortit imprimée on ne savoit pas où ~~en~~ l'auteur inconnu prouvoit que le cardinal archevêque étoit punissable pour avoir condamné à la peine la plus flétrissante une citoyenne violant toutes les formalités des procédures criminelles. La conséquence étoit que la rage femme se trouvoit injustement condamnée même et sans culpabilité, et qu'elle pouvoit à son tour appeler à Rome pour exiger de l'archevêque le plus ample dédomagement.

L'archevêque fit courir par Bologne un écrit dans lequel il disoit ^{que} la rage femme qu'il n'avoit fait punir que par le fouet avoit mérité trois fois au dernier supplice le honneur de trois illustres familles de Bologne ne l'eût empêché de publier ses crimes tous constatés par des procès existans dans sa chancellerie. Il n'ajoutoit d'avortemens forcés, qui avoient fait mourir les mères coupables, d'enfants vivans substitués aux véritables, et d'un garçon substitué à une fille, le quel garçon étoit alors très injustement en possession de tout le bien de la famille. Cet écrit fit taire tous les protecteurs de l'infame, car ^{plusieurs jeunes seigneurs} ~~chaque famille~~ dont les mères

74 121 1813

avoient été accordées par la coupable craignirent de découvrir
des secrets qui les auroient démontrés fautive.

J'ai vu dans ce temps là la danseuse Marucci qui avoit été
exilée d'Espagne peu de temps après mon départ par la même
raison qu'on avoit exilée la Pellicia. Celle-ci étoit allée s'établir
à Rome, la Marucci alloit vivre dans l'opulence & à l'époque
sa patrie.

La danseuse Soavi Bolognaise que j'avois connue à Parme,
lorsque j'y vivois heureux avec Henriette, puis à Paris où elle
dançoit à l'opéra entretenue par un seigneur riche, puis à Ve-
nise maîtresse de M. de Marcello vint alors s'établir à Bolo-
gne avec sa fille âgée de onze ans, fille de l'amour qu'elle a-
voit eu de M. de Marigni, ^{mouquette} Cette fille qu'elle nommoit Ade-
laïde, étoit une beauté parfaite, et à la beauté elle joignoit
toutes les grâces, la douceur, et les talents que peut donner l'é-
ducation la mieux choisie. La Soavi vint à Bologne où ~~elle~~
~~avait~~ son mari qu'elle ne voyoit depuis quinze ans, elle lui
présenta ce vrai trésor. C'est ta fille, lui dit elle. — Elle
est jolie, ma chère femme; mais elle ne peut pas m'appartenir
— Elle t'appartient, nigaud, d'abord que je te la donne. A-
près qu'elle a deux mille ecus de vente, et que je serai
à la vente caillière jusqu'au moment que je la marierai
à un danseur, puisque je veux qu'elle apprenne la grande
danse, et que le monde la verra sur le théâtre. Les jours de
fête tu iras à la promenade avec elle — Et si on me demande
qui elle est? — Tu diras qu'elle est ta fille, et que tu en es
sûr puisque la personne qui te l'a donnée est ta propre fem-
me — Je ne comprends pas cela — Paragone, mon cher mari,
n'ayant jamais voyagé, tu n'es qu'un grand ignorant.
Ayant été présent à ce dialogue, qui m'a fait beaucoup rire,
je m'amuse à présent à l'écrire. Paris de voir un si rare bijou,

je me mis d'abord offert pour augmenter ses talents ; mais la mère me répondit qu'elle avoit peur que je lui en donnasse trop. Adelaïde étoit devenue la merrille de Bologne. Un an après mon départ le comte du Bari beau frère de la femme du Bari dernière maîtresse de Louis XV dernier roi de la France devenue aujourd'hui infame, en passant par Bologne devint amoureux d'Adelaïde à un tel degré que la mère ayant eu peur qu'il ne la lui fit enlever la fit disparaître. Du Bari on lui en donner ^m 100 ecus. La mère le refusa. ~~Quatre~~ ^{Cinq} ans après je l'ai vue danser à Venise. Quand je mis allé lui faire compliment, Adelaïde charmante trouva le moyen de me dire que la mère qui l'avoit mise au monde vouloit aussi l'en faire partir, puisqu'elle sentoit que le métier de danseuse la broit. Aussi ne doutait elle qu'en core six à sept ans. Mais on bien étant en vente viagère la mère resta misérable : elle n'aurait rien perdu si elle avoit placé ses capitaux sur deux testas.

J'ai vu à Bologne dans ce temps là le fameux Affrigo qui ayant été callé du service impérial s'étoit fait entrepreneur d'opéra. Allant toujours de mal en pire cinq ou six ans après il comit des crimes de faux qui le firent condamner aux galères où il mourut il y a ^{six à sept} ~~deux ou trois~~ ans.

Je fus frappé à Bologne de la vue d'un autre homme issu d'une grande famille, et ne pour être riche. C'étoit le comte Filomario. Je l'ai trouvé dans la misère, et pendu dans tous ses membres par le mal vénérien. S'alloit souvent le voir tant pour lui laisser quelques palets pour manger que pour étudier le coeur humain dans les propos qu'il me tenoit avec sa méchante langue seul membre que la peste lui avoit laissé libre. Je l'ai trouvé toujours relevant calomniateur, et fuché de se trouver réduit à l'état où il étoit pour ne pouvoir aller à

75 179 185

Naples massacrer les parents tous honnêtes gens, mais selon lui les plus indignes de tous les mortels.

La danseuse Sabatini étant retournée à Bologne avec riche pour se reposer sur les lauriers donna tout son bien au professeur d'anatomie, et devint sa femme. Je l'ai trouvée avec sa sœur qui n'avait aucun talent, et qui n'était pas riche; mais qui avait des manières engageantes. J'ai remarqué un abbé dont la modestie me parut plus rare que la jolie figure, ^{qui} attirait toute l'attention de cette sœur: il paraissait n'y répondre que par reconnaissance. Lui ayant adressé je ne sais pas quel propos il me répondit fort sagement; mais avec le ton de doute qui plaît toujours. Ayant mis congé de la compagnie dans le même moment nous nous acheminâmes ensemble au hasard, et par manière d'acquiescement nous nous dîmes notre patrie, et nos petites affaires qui à Bologne nous intéressaient. Nous nous reconnaîmes nous promettant une visite.

Cet abbé qui avait l'âge de 24 à 26 ans ne l'était que parce qu'il en portait l'habit. C'était un fils unique d'une famille noble de Novare, point riche. Avec son petit revenu il vivait à Bologne plus à son aise qu'à Novare, où la vie était plus chère, et où tout l'environnement: ses parents le gênaient, l'amitié y était insipide, l'ignorance générale. Il ne pouvait pas y souffrir, il lui sembloit de n'y être pas libre malgré que dans la petite terre de ses penchants il ne ferait presque aucun usage de ce qu'un homme qui a les passions fortes appelle liberté. L'abbé de Bolini (c'était son nom) était un esprit tranquille qui n'aimait que la paix, tout le reste lui plaisait ne l'intéressant que médiocrement. Il aimait les gens lettrés plus que les lettres, il ne se souciait pas de passer pour homme d'esprit: il lui suffisoit de n'être pas un bête, et que les savants avec lesquels il se trouvait quelque fois ne le jugeassent pas ^{ignorant} parce qu'il ne ferait que les écouter. Il était sobre par nature, bon chrétien par éducation, et point esprit fort, car il ne raisonait jamais sur ce qui regardait la religion: rien ne le scandalisait; plus bon que porté à la critique presque toujours méchante,

il louoit rarement; mais il ne blamoit jamais. Sur l'article des femmes il étoit presque indifférent. Il fuyoit les laides, et celles qui cherchoient à séduire par l'esprit, et il ne faisoit pas languir celles qui devenues amoureuses de lui lui faisoient des avances: dès qu'il leur devoit quelque chose il étoit avec elles complaisant par sentiment de reconnaissance, jamais par amour ayant d'ailleurs un si petit tempérament que les femmes lui sembloient plus faites pour diminuer le bonheur de la vie que pour l'augmenter.

Ce dernier trait de son caractère fut celui qui m'intéressa au point qu'au bout de quinze à vingt jours de notre connaissance j'ai pris la liberté de lui demander comment il pouvoit combiner cela avec l'attachement qu'il avoit pour mademoiselle Brigida ~~son~~ la Sabatini. Il alloit tous les jours souper avec elle, car elle ne logeoit pas avec sa sœur, et elle venoit tous les matins déjeuner avec lui. Je la trouvois là, où elle venoit tandis que j'y étois. Je la voyois tous jours contente, décente aussi, et je voyois l'amour dans ses yeux, et dans tous ces mouvements. Je ne remarquais dans l'abbé que l'extrême complaisance qui ne peut jamais aller sans un peu de gêne, qui malgré toute la politesse de l'abbé ne m'échappoit pas. Elle avoit au moins dix ans plus que lui, et elle me traitoit avec les manières les plus obligeantes. Elle ne vouloit pas me rendre amoureux d'elle; mais me convaincre que l'abbé étoit heureux de posséder son cœur, et qu'elle étoit très digne de retour le plus parfait.

Un jour donc que dans la simplicité qu'une bouteille de bon vin inspire vis à vis d'un ami au dessert du dîner j'ai interrogé l'abbé de Bolini sur l'espece, et la qualité de sa liaison avec cette Brigida, il sourit, il sourit, il baissa ses yeux, et il me dit que cette liaison faisoit le malheur de sa vie — le malheur de votre vie. Et ce qu'elle vous fait souffrir en vain? Il faut vous rendre heureux en la quittant — Je ne puis pas souffrir en vain, car je n'en suis pas amoureux. C'est elle au contraire, qui se disant amoureuse de moi, et m'en

76 181 188
donnant toujours les marques les plus convaincantes attachées à ma
liberté. Elle veut que je l'épouse, je le lui ai promis par un senti-
ment de pitié, et elle est pressée: elle me tourmente tous les soirs:
elle me presse, elle pleure, elle me somme d'une parole que
je ne lui ai donnée que pour calmer son desespoir, et elle me
perce l'âme tous les jours me disant que je la trompe. Vous
devez concevoir tout le malheur de ma situation — Avez-
vous contracté des obligations avec elle? — Aucune. Elle
est pauvre, elle n'a que trente bayonnes par jour que sa
seul lui passe, et qu'elle ne lui passera plus quand elle sera
mariée — Vous lui avez fait peut-être un enfant — Je m'en
suis bien gardé; et c'est cela qui l'impatiente. Elle demande mes
précautions. Elle les allègue comme des véritables démonstrations
que je ne pense pas à l'épouser, et pour lors ne sachant que
lui dire je reste court ou je braise — Mais vous pensez à l'
épouser une fois ou l'autre — Je sens, mon cher ami, que je
ne m'y déterminerais jamais de ma vie. Ce mariage me ren-
drait quatre fois au moins plus pauvre, et je me rendrais vi-
dicule menant à Novare avec moi cette épouse, qui est ho-
nête, et qui n'est pas laide, et qui se présente bien, mais qui
n'est pas faite pour être ma femme, car elle n'a ni bien
ni naissance, et à Novare on veut pour le moins le premier.
— En qualité d'homme d'honneur plus encore que d'homme
raisonnable vous devez rompre: vous devez la quitter aujourd'hui
plus tôt que demain — Je le vois, et ne pouvant employer à
cela que ma force morale, je vous dirai que je ne ~~la~~ puis pas.
Si je n'allois pas ce soir souper avec elle, elle viendrait dans l'in-
stant cher moi pour savoir ce que je suis devenu. Vous enten-
dez que je ne peux ni lui défendre ma porte, ni la chasser —
Je vois cela; mais vous voyez aussi que vous ne pouvez pas vi-
vre dans cet état de violence. Vous devez prendre un parti,
vous devez couper ce noeud avec l'épée d'Alexandre. Vous de-
vez sans lui rien dire aller vivre dans une autre ville, où elle ne
fera pas la folie je pense d'aller vous chercher — Ce serait le vrai
moyen; mais cette fuite est fort difficile — Difficile? Vous vous

188 132.
moquer de moi. Faites ce que je vous dirai, et je vous ferai partir à l'in-
stant de votre commodité. Elle ne saura que vous êtes parti que lorsque
ne vous voyant pas à souper, elle conviendra chez vous, et elle ne
vous trouvera pas — Je ferai tout ce que vous me direz, et vous
me rendrez un service que je n'oublierai jamais. La douleur la
fera devenir folle — Oh! je commence par vous défendre de pen-
ser à la douleur. La seule chose que vous devez faire est celle-
ci; tout le reste est à moi. Voulez-vous partir demain. Avez-
vous des dettes? Voulez-vous de l'argent? — J'ai assez d'argent, et
je n'ai pas des dettes; mais l'idée de partir demain me fait vivre.
J'ai besoin au moins de trois jours. Je dois recevoir après demain
mes lettres, et je dois écrire chez moi où je me trouverai. —
J'aurai soin de retirer de la poste vos lettres, et de vous les en-
voyer où je vous enverrai, et que vous saurez au moment de votre
départ. Tenez-vous à moi. Je vous enverrai où vous serez très bien.
La seule mesure que vous devez prendre est de laisser votre mât-
re à votre hôte, lui ordonnant de ne la remettre qu'à votre ma-
main — Cela sera fait. Vous voulez donc que je parte sans
ma mère, et vous ne voulez pas me dire aujourd'hui où j'en
suis: c'est drôle. Mais je ferai tout cela — Ne manquez pas
de venir dîner avec moi tous ces trois jours, et sur tout ne dites
rien à personne que vous partez.

Il étoit devenu radieux. Je l'ai embrassé le remerciant de
la confiance qu'il m'avoit fait, et de la confiance qu'il avoit
en moi; il me parut dans l'instant devenu un autre.
Glorieux d'avoir fait ce bon œuvre, et riant de la colère avec la-
quelle la pauvre Brigida se déchaîneroit contre moi après la fuite
de son amant, j'ai écrit à M. Dandolo que dans cinq ou six jours
paraîtroit devant ses yeux un abbé Navarroi qui lui remettrait
une lettre de moi; je le priais de lui trouver une chambre, et une
pension suffisante; mais au meilleur marché possible car ce noble
plein de mœurs n'étoit pas riche. J'ai préparé l'autre que l'abbé
lui consigneroit en personne. L'abbé, le lendemain, me dit que Brigida
étoit très éloignée de deviner son intention puisqu'elle l'avoit trouvé très
amoureux. Elle gardoit tout son linge; mais il espéroit de ^{d'en retirer} tirer de son

la plus grande partie sous quelque prétexte.

Le jour fixé au départ il vint chez moi à l'heure qui je lui avois fixée la veille, portant lui-même dans un sac de nuit ce qui pouvoit lui être nécessaire les quatre jours qu'il devoit voyager sans sa malle. Je l'ai conduit en poste à Modène, et après que nous eumes dîné je lui ai donné ma lettre adressée à M. Sandolo au quel je lui ai promis d'adresser sa malle le lendemain. Sa surprise fut très agréable quand il sut qu'il alloit demeurer à Venise qu'il avoit grande envie de voir, et quand je l'ai assuré que le gentilhomme au quel je l'adressois auroit soin de le faire vivre comme il vivoit à Bologne. Après l'avoir vu partir pour final je suis retourné à Bologne où j'ai d'abord retiré la malle. Final je suis retourné à Bologne où j'ai d'abord retiré la malle de l'abbé des mœurs de son hôte la faisant transporter à la poste adressée à Venise à M. Sandolo.

Le lendemain, comme je m'y attendois j'ai vu chez moi tout en pleurs la pauvre dalaïcée. C'étoit le cas d'avoir pitié de son ame. J'aurois été cruel si j'en eusse fait semblant d'ignorer la cause de son desespoir. Je lui ai fait un sermon très long tendant à la persuader que pour ce qui la regardoit je ne pouvois que la plaindre, mais que je ne devois pas abandonner mon ami dans le cas où il étoit de se précipiter en l'épousant. Elle se jeta à genoux devant moi à la fin de l'apologie pour interceder que je la fisse revenir me promettant qu'elle ne lui parleroit plus de mariage, et pour la calmer je lui ai dit que je ferois de la persuader à faire cela. Je lui ai dit qu'il étoit allé demeurer à Venise, et, comme de raison, elle ne m'a pas cru. Il y a des cas que l'homme sûr de n'être pas cru doit dire la vérité. C'est un mensonge d'une espèce qui doit être approuvé par la plus rigoureuse de toutes les morales. Vingt sept mois après j'ai vu mon cher abbé Bolini dans ma patrie. J'en parlerai quand je serai là.

Après le départ de cet ami j'ai fait connoissance avec la belle Viridetta, et j'en suis devenu si amoureux que ne voulant

196 134.
pas aller par les longues je ai dû me déterminer à en acheter la jouis-
sance. J'avois beau faire: les femmes ne voulaient plus devenir amou-
reuses de moi: Il falloit me résoudre à y renoncer, ou à me laisser met-
tre en contribution, et la nature me força à prendre ce dernier
parti, que l'amour de la vie me fait enfin rejeter aujourd'hui.
La triste victoire que j'ai remportée m'oblige au bout de ma
carrière à pardonner tout à mes successeurs, et à vive de tous
ceux qui me demandent de conseils, puisque j'en vois d'avance
la plus grande partie point du tout disposée à les suivre. Cette
prévoyance fait que je les leur donne avec plus de plaisir que je
ne ressentirais si j'étois sûr qu'on les suivrait, car l'homme est
un animal qui ne peut être endoctriné que par la crainte expé-
rience. Cette loi fait que le monde existera toujours dans le
désordre, et dans l'ignorance, car les doctes n'en forment que
tout au plus la ^{centième} partie.

La Vicioletta que j'allois voir tous les ^{jours}, et que m'avoit fait con-
noître le Quarante d'aria, qui passoit pour être un peu fou,
me traitoit comme la dame veuve de Florence; mais la veuve
exigeoit des sentiments de respect qu'il me sembloit de ne pas
devoir à la Vicioletta qui étoit courtisane de profession par-
tant le caractère de Virtuosa. En trois semaines je n'avois
rien obtenu, et on me repoussoit en riant quand je voulois vo-
ler quelque chose. Son amoureux secret étoit Monignor
Buoncompagni Vicelegat. Toute la ville le savoit; mais il
étoit malgré cela secret, car son caractère ne lui permettoit pas
de la courtiser publiquement. La Vicioletta même ne m'en
feroit pas un mystère.

Dans ces jours là j'ai mis en vente mon coysé. J'avois besoin
d'argent, et je préférois la vente de ma voiture à celle de quel-
qu'autre meuble que j'aimois d'avantage. Je l'avois mise au
prix de 1350 ecus romains. Elle étoit belle, et comode, et elle les
valoit. Le maître de la remise où elle étoit vint me dire que
monseigneur le vicelegat en offroit 1300 ecus: j'ai senti en moi

le

on

ro:

r

l

z

rin

ev:

s

e

que

ste

ur

ais

hui

on,

ef:

in:

nav:

i-d

ne

ne:

soit

tune

la est

le



con:

cole.

le,

10r2

nu
e:
m
r
h
2.
e
—
b
b

fi
e
s de
de
e
dre

tre
ne
elle
uis,

dx
me
cours:

ne
ne.
ce:
de
no:
xin,



leur

il

le

ec

air

=

=

cor

and

air

A

de

e

le

un

on

usse



aire

ir

a

ulu

de

lui

fort

re

i,

rit
u
it
le
e
le
le

i

i

f

ti

u =

f

un/ah

s

on
BnF
MSS

on

encl

lui
 ire
 de
 is
 ci
 ni
 2
 =
 us
 re,
 a
 is
 ha=
 =
 1,
 =
 me
 rib
 e
 red
 tant
 is
 at
 re:
 lle
 is
 lle
 e
 no =
 vus
 lle
 ie
 nte,

it
lle
de
i
e
er.
e
ue
t
s
s
s
s
2
s
de
A
niz
er
as
re
ur
ur
ta
ei
ree
it



vois
des
coute
he,
ex
ne
ti
it
2:
eur
n
n
m:
=
la
2
is
le
n:
eux
ux
iere,
voit
rimer
lon:
les
laire
a:
i:
m:
dout
jai
x.



85 191

même un vrai plaisir de visiter à l'ense de ce prelat qui devoit l'objet de mes vains desirs. J'ai répondu que je ne voulois pas marchander, et que j'avois déjà publié son prix.

Étant allé à midi à la remise pour mieux examiner le bon état de la voiture, j'y ai trouvé monseigneur, qui me convioit pour m'avoir vu chez le cardinal, et qui devoit bien savoir que j'allois chez la belle. Il me dit d'un style insolent que ma voiture ne valoit pas plus que 300 ecus, qu'il s'y connoissoit mieux que moi, et que je devois saisir l'occasion de m'en débarrasser, puisqu'elle étoit trop belle pour moi.

L'originalité de ces phrases m'imposa silence ayant peur qu'une répartie trop vive pût l'imiter. Je l'ai laissé là lui disant que je n'en rebattrois pas le sou.

La Viscontessa m'écrivit le lendemain, que donnant ma voiture au vice-legend pour le prix qu'il avoit proposé je lui ferois un vrai plaisir parcequ'elle étoit sûre qu'il lui en feroit présent. Je lui ai répondu que j'irois lui parler dans l'après dîner, et qu'il devoit s'attendre d'elle de me persuader à lui faire tout ce qu'elle desiroit. J'y fus, et après un court colloque, mais énergique, elle fut bonne. Je lui ai fait un billet par le quel je lui cadois ma voiture pour la somme de trois cent ecus romains. Elle eut la voiture le lendemain, et moi l'argent, et le plaisir d'avoir donné au prelat un bon motif de deviner que j'avois pu me venger de son sot orgueil.

Dans ce tems là Severini, qui n'avoit point d'emploi, trouva à se placer en qualité de gouverneur ~~chez~~ d'un jeune seigneur d'une illustre famille de Naples, et il quitta Bologne d'abord qu'il reçut l'argent pour faire le voyage.

Après le départ de cet ami j'ai pensé à quitter aussi la belle ville. M. Zaguri, qui après l'affaire du marquis Albergotti avoit toujours tenu avec moi un intermédiaire commerce épistolaire pensa à me faire obtenir la permission de retourner dans ma patrie s'unissant à M. Bando qui ne desiroit que cela. Il m'écrivit que pour obtenir ma grace je devois aller demeurer le plus

près de l'état vénitien qu'il me seroit possible pour mettre le tribunal des inquisiteurs d'état très à portée de faire observer ma bonne conduite. M. Zuliani frère de la duchesse de Tiano, qui desiroit aussi de me revoir dans Venise appuyoit ce même conseil, et promettoit d'employer tout son crédit à sa faveur.

Déterminé donc à changer d'asile, et devant choisir un endroit voisin aux confins de la république, je n'ai voulu ni Mantoue, ni Ferrare. Je me suis décidé pour Trieste, où M. Zaguri me devoit d'avoir un ami intime au quel il me recommanderoit. Mais ne pouvant aller à Trieste par terre sans passer par l'état vénitien j'ai pensé à y aller par mer. J'ai choisi Ancone, où des barques pour Trieste partent tous les jours. Devant passer par Pesaro, j'ai demandé une lettre pour quelqu'un qui put me présenter au marquis Mosca homme de lettres que j'avois envie de connoître, et M. Zaguri m'en procura une à lui même. Ce marquis venoit de faire beaucoup parler de lui à cause d'un traité qu'il avoit publié sur l'auteur que la cour de Rome avoit fait mettre à l'index. C'étoit un savant docteur imbu de la doctrine de Saint Augustin, qui poussée à bout est celle des jésuites jansénistes. J'ai quitté Bologne avec regret, car j'y avois passé huit mois délicieux. Le lendemain je suis arrivé à Pesaro tout seul, en parfaite santé, et bien en équipage.

Après avoir fait passer ma lettre au marquis, je l'ai vu chez moi dans le même jour enchanté de la lettre que je lui avois portée. Il me dit que sa maison me seroit toujours ouverte, et qu'il me conserveroit à la marquise son épouse pour me faire connoître toute la noblesse de la ville, et tout ce qui pourroit être digne d'être vu. Il finit sa courte visite par me prier à dîner chez lui le lendemain avec toute sa famille, où je me rendis, me dit-il, tout étranger; mais cela n'empêcha pas qu'il ne m'invitât à aller passer la matinée dans sa bibliothèque, où nous prendrions ensemble une tasse de chocolat.

J'y fus, et j'eus le plaisir de voir une collection immense de scholastes sur tous les poètes latins connus même avant Ennius jusqu'au douzième siècle. Il avoit fait imprimer chez lui, et à ses frais toutes leurs productions en quatre grands in folio exacts, et corrects; mais l'édition n'étoit pas belle, et j'ai osé le lui dire. Il en est convenu. Ce défaut de beauté, qui lui avoit fait épargner vingt mille escus, l'avoit privé d'un gain de cinquante mille. Il me fit présent d'un exemplaire qu'il m'envoya à l'auberge avec un grand in folio, dont le titre étoit marmora picaventia, que je n'ai pas eu le tems d'examiner. J'aurois appris tout ce qui regardoit la ville de Pesaro.

Le grand plaisir que j'eus fut à table me voyant avec son épouse dans laquelle j'ai decouvert beaucoup de mérite, et vis à vis de ces cinq enfans trois filles, et deux garçons, tous jolis, et bien élevés. Ils m'intéresserent infiniment, et malgré cela je ne peux en rendre aucun compte à mes lecteurs. Je ne me suis jamais informé de leur sort.

Madame la marquise Morca avoit en suprême degré l'usage du monde, et son mari n'avoit que l'esprit de la littérature; par cette raison ils n'étoient pas d'accord, et le ménage en souffroit; mais l'étranger ne s'en appercevoit pas. Si on ne m'en eût pas dit je ne l'aurois pas vu. Toutes les familles, me disoit un sage il y a cinquante ans, se trouvent tracassées dans leur intérêt par quelque comédie qui en trouble la paix. C'est à la prudence de ceux qui en sont à la tête à empêcher que la comédie ne devienne publique, car on ne doit pas faire rire, et donner motifs à des méchants commentateurs, et aux riflets du public toujours malin, et ignorant. Madame de Morca-Barzi ne s'occupa que de moi dans tous les cinq jours que j'ai passés à Pesaro. Elle me conduisit voir dans son équipage toutes les maisons de campagne, et elle me presenta le soir à toutes les assemblées de la noblesse.

194 ^{138.}
Le marquis Mosca pouvoit avoir alors l'age de cinquante ans.
Moi d'un bon caractere, il n'avoit autre passion que celle de l'étude,
et ses moeurs étoient pures. Il avoit fondé une académie,
dont il s'étoit réservé la présidence. Sa devise étoit une
mouche allusive à son nom de famille Mosca avec ces deux
mots de me ce. En effaçant la lettre ce, Musca deve-
noit Musa. Le défaut unique de ce brave seigneur é-
toit ce que les moines regardoient comme la plus belle
de toutes ses qualités. Il étoit trop chrétien. Ce trop de
religion ne pouvoit que le faire aller au delà des limites où
nequit consistere rectum. Mais y a-t-il moins de mal à al-
ler au delà, ou à se tenir en deçà? C'est une question sur la-
quelle je ne prononcerai jamais sentence. Horace a dit nulla
est mihi religio, et il commença un ode où il condamne la
philosophie qui l'éloigne de l'adoration des dieux. Tous les
trop sont mauvais.

J'ai quitté Pesaro enchanté de la belle compagnie que j'y
avois eu, et fâché de n'avoir pas connu le père du marquis
dont tout le monde m'a fait l'éloge.

1772 (le 14 de novembre
" 15 " " } page 232)

vol XII 87

Chap. VIII

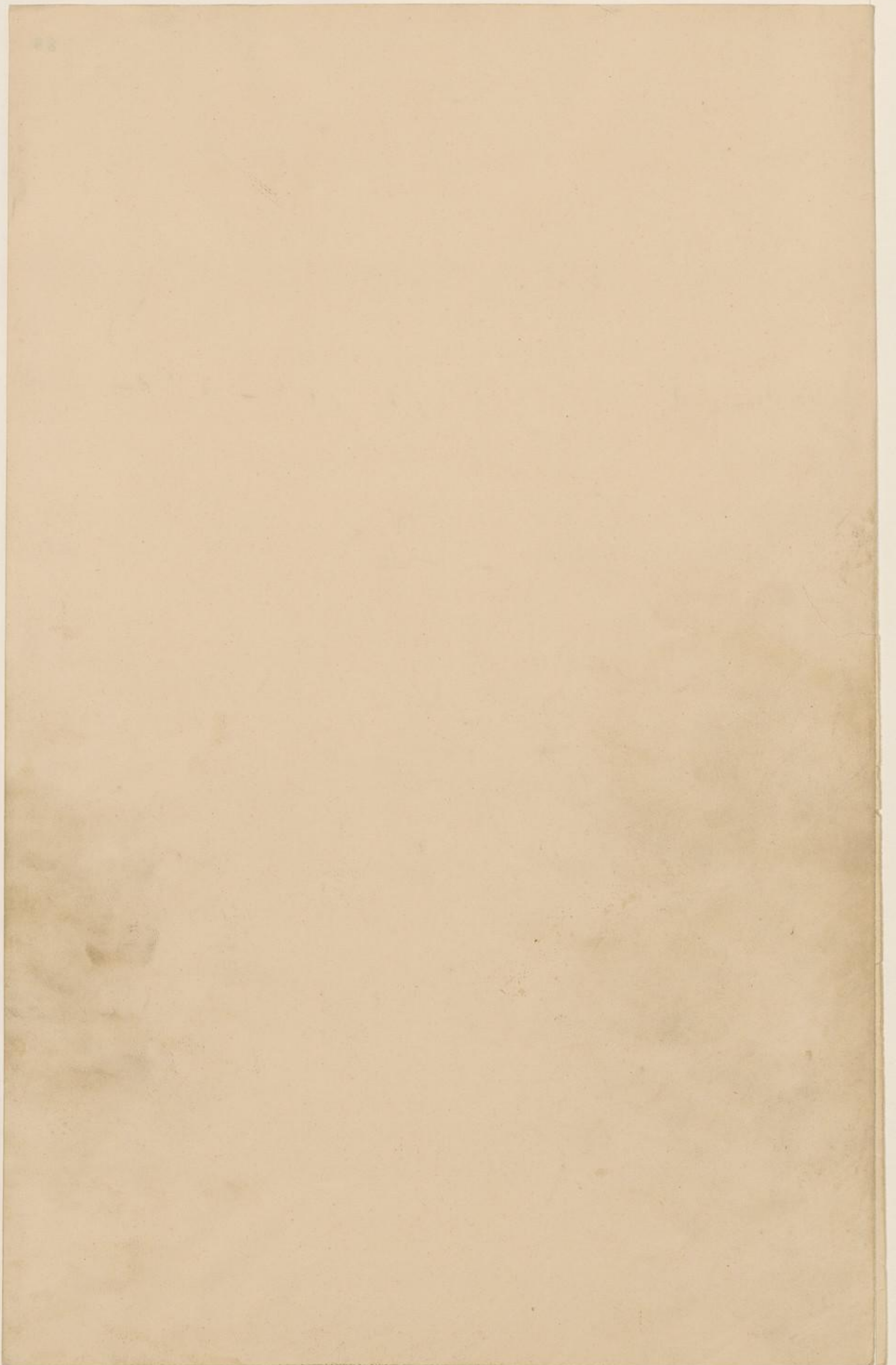
(Orig. vol. X p. 205-232)



1972 (C. 10. 5. 1972)
C. 10. 5. 1972

Chap. III

(C. 10. 5. 1972 X 1972-1972)



Je menai avec moi un juif d'Ancone nommé Mardoigneur. Il me
persuada à loger chez lui. Je devins amoureux de sa fille. Il
Je devins amoureux d'elle, et après un séjour de six semaines j'étais à l'œuvre.

Je n'ai examiné le recueil de tous les poètes latins du mar-
quis Mosca Barri que dans le loisir que j'ai eu à Ancone. Je n'
y ai trouvé ni les Præcepta, ni les Terminis, ni plusieurs autres
fragments des anciens existant en manuscrits dans plusieurs bi-
bliothèques. C'étoit un ouvrage qui indignoit l'homme que
celui qui l'avoit produit avoit pour la littérature, mais qui ne
laissoit pas voir la sienne, car il n'y avoit de lui que la peine
qu'il s'étoit donnée pour placer les œuvres des auteurs selon
l'ordre du temps. J'aurois voulu y trouver des notes, et sou-
vent des gloses. Outre cela l'impression ne se distinguoit ni
par les beaux caractères, ni par la richesse des marges, ni par
le beau papier, et on y trouvoit trop souvent des fautes d'or-
thographe qu'on s'obstine avec raison à ne vouloir pas
donner. Aussi cet ouvrage n'a-t-il pas fait fortune; et le
marquis n'étant pas riche c'étoit une des raisons de la médi-
ocrité du mariage.

Ce qui me fit connaître de quelle espèce étoit la littérature,
l'esprit, et le jugement du marquis fut la lecture de son Traité
de l'aveuglement, et encore plus son apologie. J'ai vu que tout
ce qu'il ^{avait dit} ~~devoit dire~~ devoit avoir de plus à Rome, et qu'avec un ju-
gement exquis il auroit dû le prévoir. Le marquis Mosca avoit rai-
son, mais en matière théologique les seuls qui ont raison sont ceux
auxquels Rome la fait, et elle ne la fait jamais qu'à ceux dont
les sentences sont analogues aux abus qu'elle a fait devenir
usages. L'ouvrage du marquis étoit plein d'érudition, et plus en-
core son apologie qui lui auroit fait plus encore de mal que l'ou-
vrage. Il étoit rigoriste, et malgré qu'il plût au jansénisme il
réfutoit ^{souvent} St. Augustin. Il n'admettoit qu'on put excuser
moyennant l'aveuglement la peine fixée aux pieds; et il n'admettoit

140
206 absolument autre harmonie méritoire que celle qu'on feroit en vain
à la lettre le précepte de l'évangile : la droite ne doit pas surpasser
que la gauche fait. Il prétendoit enfin que celui qui feroit l'au-
monie pechoit s'il ne la feroit dans le plus grand secret, parcequ'
il étoit impossible sans cela que la vanité ne s'en mêlât.

Voulant aller à Trieste j'aurois dû saisir l'occasion de tra-
verser le golfe m'embarquant à Pesaro sur une tartane qui
partoit le même jour, et qui par le vent qui souffloit m'y au-
roit débarqué au bout de douze heures. J'en aurois dû y aller,
car outre que je n'avois rien à faire dans Ancône j'allongerois
le voyage de cent milles ; mais j'avois dit que j'allais à Ancône,
et par cette seule raison je croyois de devoir y aller ; une bonne
dose de superstition me fut toujours caractéristique, et il m'est
évident aujourd'hui qu'elle influa sur toutes les vicissitudes de
ma bizarre vie.

Entendant parfaitement ce que c'étoit ce que Socrate appelloit
son démon, qui ne le pouvoit que rarement à quelque demande de
cirive, et l'empêchoit de s'y déterminer fort souvent, j'ai fait le
ment en d'avoir le même Génie, puisqu'il lui plaisoit de l'appel-
ler ^{Démon} Génie. Sur que ce Génie ne pouvoit être que bon, et ami de
mon meilleur bien être je me rapportais à lui toutes les fois que
je me trouvois sans une raison suffisante pour ne pas donner
mon choix. Je ferois ce qu'il vouloit sans lui ^{en} demander la raison
quand une voix secrète me disoit de m'abstenir d'une démarche
à laquelle je me sentois incliné. Cette voix ne pouvoit être que l'
action de ce démon. Je lui ai rendu cent fois en ma vie cet hom-
mage, et je me plaignois souvent de lui en moi-même de ce qu'
il ne me pouvoit que très rarement à faire une chose qu'en force
de mon raisonnement j'étois déterminé à ne pas faire. Dans
ce système je me suis ^{plus} souvent trouvé dans le cas de me féli-
citer d'avoir bafoué ma raison, que dans celui de l'avoir sui-
vie. Mais tout cela ne m'a ni humilié, ni empêché de raisonner
sur tout, et toujours avec toute ma force.

90 141 107

A Sinigaglia, trois portes loin d'Ancone dans le moment que j'allois
me coucher mon voiturier vient me demander si je voulois lui per-
mettre de prendre dans la caleche un juif qui vouloit aussi aller à
Ancone. Je lui repons d'un ton aigre que je ne voulois personne, et
encor moins un juif. Le voiturier s'en va, et dans le moment
il me semble de devoir prendre avec moi ce juif, malgré la
repugnance raisonnée qui m'avoit fait dire que je ne le voulois
pas. Je rapelle donc le voiturier, et je lui dis que je le voulois bien.
Il me dit alors que je devois donc me disposer à partir de plus
de bonne heure qu'à l'ordinaire parcequ'il étoit vendredi le juif
ne pouvoit voyager que jusqu'au coucher du Soleil. Je lui repons
que je ne m'incomoderois pas, et que ce seroit à lui de faire al-
ler ses chevaux plus vite.

Le lendemain dans la voiture, ce juif qui avoit assez bonne mine,
me demande pourquoi je n'aimois pas les juifs. Parceque lui
dit-je vous êtes par devoir de religion nos ennemis. Vous vous
croyez et devez de nous tromper. Vous ne nous regardez pas
comme vos freres. Vous poussez l'usure à l'exces quand ayant
besoin d'argent nous en empruntons de vous. Vous nous haïssez
enfin. Monseigneur, me repondit il, vous vous trompez. Venez ce
soir avec moi à notre école, et vous nous entendrez tous en
choeur prier Dieu pour tous les chretiens en commençant par nos-
tre maître le pape.

Je n'ai pu alors retenir un grand éclat de rire parceque c'étoit
vrai; mais je lui dis que ce qui prioit Dieu devoit être le coeur,
et non pas la bouche, et je l'ai menacé de le jeter hors de la
caleche s'il ne convenoit que les juifs ne prieroient certainement
pas Dieu pour les chretiens s'ils étoient souverains dans le
pays où ils vivoient, et il fut alors surpris de m'entendre lui
citer en langue hebraïque des passages de l'ancien Testament,
où il leur étoit ordonné de saisir toutes les occasions de nous faire
à tous les non juifs qu'ils maudissoient toujours dans leurs prières.
Tout le mal possible. Le pauvre homme n'ouvrit plus la bouche.
A l'heure du dîner je l'ai invité à dîner avec moi, et il me repondit
que sa religion ne le lui permettoit pas, et qu'à cause de cela il

ne mangeroit que des oeufs, des fruits, et du saucisson d'oie qu'il avoit dans sa poche. Le superstitieux but de l'eau parce qu'il dit, il n'étoit pas sûr que le vin fût pur. L'après dîner dans la voiture il me dit que si je voulois aller ^{loger} chez lui, et me contenter de ne manger que des mets que Dieu n'a pas défendus il me feroit manger plus délicatement, et plus voluptueusement, et à meilleur marché qu'à l'auberge, tout rent dans une belle chambre sur la mer. Vous logez donc des chrétiens? lui dis-je — Jamais; mais je veux pour cette fois faire exception pour vous de rabuser. Vous ne me donnez que six pauds par jour, et je vous ferai servir dîner, et souper, mais sans le vin — Mais vous me ferez cuire tous les poissons que j'aime, et qu'il me vendra envie de manger, et que j'achèterai à part: cela j'entend — Je le veux bien. J'ai une servante chrétienne, et ma femme d'ailleurs est toujours attentive ^{du foyer} d'oie; à la cuisine — Vous me donnerez tous les jours ^{du foyer} d'oie; mais sous condition que vous en mangerez aussi avec moi à ma présence — Je sais ce que vous pensez. Mais vous serez satisfait.

Je descends donc chez le juif, trouvant cela fort singulier. N'y eût-
tant pas bien, j'en serois sorti le second jour. Sa femme, et ses
enfants l'attendoient avec empressement pour célébrer le
Sabbat. Dans ce jour consacré au seigneur tout oeuvre se mit à
tant interditt je remarque avec plaisir l'air de fête dans les
physionomies, dans l'habillement, et dans la propreté de toute
la maison. On me fait l'accueil qu'on feroit à un frère, et j'y
reprens le mieux que je peux; mais une seule parole que le
maître ^{que j'appelle} ~~qui s'appelle~~ Mardoqué prononce change à l'instant
toute la politesse: elle prend une autre couleur: la première
étoit vraie, la seconde n'étoit que politique fondée sur l'intérêt.
Mardoqué me montre deux chambres pour que je choisisse,
et l'une étant à côté de l'autre je les prends toutes les deux lui
accordant dans l'instant un paud d'avantage. La maîtresse
donne ses ordres à une servante chrétienne de faire tout ce qui
me seroit nécessaire, et de me faire à souper. Dans un moment
Mardoqué l'a informée de tout. En attendant que la servante

arrange tout ce que le voisinier a descendu je me fais un ²⁰⁹
plaisir d'aller à la synagogue avec Marboque, qui étant devenu
mon hôte me paroissoit un autre homme ayant en outre cela
sa famille, et sa maison, où j'avois trouvé tout très propre. 91
Après avoir assisté à la courte fonction où les fideles Israelites ne fi-
rent la moindre attention ni à moi, ni à d'autres chrétiens hom-
mes, et femmes qui s'y trouvoient presens je mis allé tout seul
me promener à la bourse me livrant à des reflexions toujours
tristes quand elles rappellent un temps heureux passé, et dont on
ne peut pas esperer le retour. C'étoit dans cette ville là que j'ai
vois commencer à jouir grandement de la vie, et je m'étonnois qu'
il y avoit de cela presque trente ans, temps immense, et que malgré
cela je me trouvois encore plus jeune que vieux. Mais quelle
différence quand je mesurois mon existence physique, et morale
de ce premier age, et que je la comparois à l'actuelle! Je me
trouvois tout à fait un autre, et tant je trouvois que j'étois
parfaitement heureux alors, tant je devois convenir d'être ^{devenu} mal-
heureux, car toute la belle perspective d'un plus heureux ave-
nir ne se presentoit plus à mon imagination. Je connoissois
malgré moi, et je me sentois forcé à me l'avouer que j'avois
perdu tout mon temps, ce qui vouloit dire que j'avois perdu ma
vie: les vingt ans que j'avois encore devant moi, et sur les quels
^{il me sembloit}
~~je pouvois~~ de pouvoir compter me paroissent tristes. Ayant qua-
rante sept ans je savois que j'étois dans l'age méprisé par la for-
tune, et c'étoit tout dire pour m'affliger, puisque sans la for-
tune de l'aveugle deesse personne au monde ne peut être heureux.
Travaillant alors pour pouvoir retourner libre dans ma patrie il
me paroissoit de borner mes desirs à obtenir la grace de retourner
sur mes pas, de défaire ce que j'avois bien ou mal fait. Je conce-
vois qu'il ne s'agissoit que de me rendre moins désagréable une de-
scente dont le dernier point étoit la mort. C'est en descendant
que l'homme qui a passé sa vie dans les plaisirs fait ces ombres
reflexions, qui n'ont pas lieu dans l'état de la florissante jeunesse,
où il n'a besoin de rien prévoir, où le present l'occupe tout entier, et

où un horizon toujours permanent, et toujours couleur de rose lui rend la vie heureuse, et entretient son esprit dans une si heureuse illusion qu'il vit du philosophe qui ose lui dire que derrière ce charmant horizon il y a la vieillesse, la misère, le repentir toujours tardif, et la mort. Si telles étoient mes réflexions il y a vingt ^{six} ans, on peut se figurer quelles doivent être celles qui m'obsèdent aujourd'hui quand je me trouve seul. Elles me tuaient si je ne m'ingéniais à tuer le temps cruel qui les enfante dans mon âme heureusement, ou malheureusement encore jeune. J'écris pour ne pas m'ennuyer, et je me rejouis, et me félicite de ce que je m'en plains; si je désaisonne je ne m'en soucie pas, il me suffit d'être convaincu que je m'assure: malo scriptor delirus inensque videtur
dum mea delectant mala me vel denique fallant

Quain sapere et virgi.

De retour chez moi j'ai trouvé Mardoche à table au milieu de la famille consistante en oncle ou digne individus entre lesquels sa mère qui avoit quatre vingt dix ans, et se portoit bien. Un ^{autre} jeune juif d'un certain âge étoit le mari de la fille aînée qui ne me paroît pas jolie; mais j'ai trouvée très aimable la cadette qu'il avoit destinée à un juif de Pesaro qu'elle n'avoit pas encore vu. Si vous ne l'avez pas vu, lui dis-je, vous ne pouvez pas en être amoureux. Elle me répondit d'un ton sérieux qu'il n'étoit pas nécessaire d'être amoureux pour se marier. La vieille loua cette réponse, et mon hôte dit qu'elle n'étoit devenue amoureuse de son mari qu'après ses premières couches; ^{j'appellerai cette jolie juive Lia, ayant} ~~j'appellerai cette jolie juive Lia, ayant~~ des raisons de cacher son nom; je lui ai dit des choses pour la faire rire; mais elle ne m'a pas seulement regardé.

J'ai trouvé un soupier en maigre; mais exquis, et tout en chère: bien, et je me suis couché dans un excellent lit. Mardoche le lendemain vint me dire que je pourrois donner mon linge à laver à la servante, et que Lia auroit soin de me l'apporter. Je l'ai remercié des coquillages, et je l'ai averti que j'avois le privilège de manger gras, et maigre tous les jours, et surtout de ne pas oublier le foy d'oye.

92 145
Il me dit que j'en aurois le lendemain; mais que dans sa famille ^{All} per-
sone n'en mangeoit que fia. fia donc, lui dis-je, en mangera avec
moi, et je lui donnerai à boire du vin purissimo du royaume de
Chypre.

J'en ai demandé au consul de Venise le même matin allant lui
porter une lettre de M. Dandolo. Le consul étoit un venitien de l'
ancienne roche. Il avoit entendu parler de moi, et il se montra
très content de me connoître. C'étoit un vrai Pantalon de comédie
sans marque, gai, plein d'expérience, et gourmet. Il me donna
pour mon argent du véritable vin de Scipide, et du marquant de Chi:
pre très vieux; mais il fit les hauts cris quand je lui ai dit que je
logois chez Mardouci, et par quel hazard j'y étois allé. Il me dit qu'
il étoit riche; mais qu'étant un grand curieux il me traiteroit mal
si j'avois besoin d'argent. Après l'avoir averti que je ne voulois
partir qu'à la fin du mois, et sur un bon vaisseau je m'en suis allé
diner chez moi, où je me suis trouvé très content. Le lendemain
j'ai écrit tout le linge, et les bas de soye que j'ai donné à la
servante, comme Mardouci me l'avoit dit; mais un moment
après il est venu avec fia, parcequ'elle vouloit savoir comment
je voulois qu'elle lava les dentelles qui étoient attachées à mes
^{puis elle l'a lavée avec moi}
chemises. Cette fille de dix huit à vingt ans qui de très bonne foi
parut devant moi en cors avec son sein ferme, et blanc plus qu'
albâtre découvert tant qu'il pouvoit l'être m'amusant, et elle s'en
seroit appesue ^{en s'en doutant qu'elle} ~~si elle en étoit d'aut~~ m'avoit regardé. M'étant
remis, je lui ai dit d'avoir soin de tout mon linge avec toute la dili-
gence possible sans croire que j'aime le meilleur marché. Elle me
répondit qu'elle en auroit donc soin toute seule si je n'étois pas malade.
Je lui ai répondu qu'elle seroit la maîtresse de me faire venir chez elle
tant qu'il lui plairoit, et elle ne fit la moindre attention à cette ex-
plication. Je lui ai dit que j'étois content de tout. L'envoi du choco-
lat que j'aimois battu, et ecumeux, et elle me répondit qu'elle
le feroit elle même. Dans ce cas, lui dis-je, je vous donnerai deux
double, et nous le prendrons ensemble. Elle me dit qu'elle ne l'ai-
moit pas — Mais vous aimez le foye d'oye? — Beaucoup; et au-

112 126
— J'aurais bien voulu manger avec vous à ce que mon père m'a dit. Vous avez apparemment peur de rester empoisonné? — Point du tout. Tout au contraire; je desirais que nous dînassions ensemble.

Elle me montra de ne pas m'entendre, et me laissa plein de desirs; et déterminée à faire vite. Elle devait me rendre sûr d'elle dans le même jour, ou dire à son père de ne plus l'envoyer dans ma chambre. La juive de Turin m'avait instruit de la façon de penser des juives sur l'article de l'amour. Elle devait être selon mon idée encore plus belle, et elle devait être moins difficile, car la galante de vie d'Ancone ne devait ressembler en rien à celle de Turin. C'est ainsi que raisonne un roué, et souvent il se trompe.

On me donna un dîner en gras tout à la juive, et elle vint elle-même avec la foye, et s'assit sans façon devant moi; mais avec un fichu par dessus sa belle gorge. La foye étoit exquis, et n'étoit pas grand nouveau. La mangeant tout, on y buvait par dessus du vin de Scapolo que elle trouva encore meilleur que la foye; puis elle se leva pour s'en aller, et je m'y mis opposé: ce n'étoit qu'à la moitié du dîner. Elle me dit qu'elle resteroit; mais que son père la trouveroit mauvais. J'ai dit à la servante de la prier de venir entendre un mot. J'ai dit à Mardochee que l'appétit de sa fille redoubloit le mien, et qu'il me feroit plaisir si il lui permettoit de manger avec moi toutes les fois que nous aurions du foye d'oye. Il me répondit que précisément parce qu'elle me redoubloit l'appétit il n'y trouvoit pas son compte; mais qu'elle y resteroit si je voulois payer d'abord. C'est à dire un feston de plus. Cette conclusion me plut infiniment. Je lui ai dit que j'acceptois la condition, et je lui ai fait présent d'un flacon de Scapolo que elle lui garantit ne pur. Nous dînâmes donc ensemble, et la voyant égayée par le bon vin, qui ayant la qualité diurétique à cause de son goût de gaudron fait merveilleusement l'effet que l'amour et l'amour d'elle, je lui ai dit que ses yeux m'enflamoient, et qu'elle devoit me permettre de les baisers. Elle me répondit que

93 11/3
son devoir lui défendoit de me donner cette permission. Point
de baisers, point d'attouchement, me dit elle, mangeons, et bu-
vons ensemble, et mon plaisir sera égal au votre. Voilà tout.
Je dépens de mon père, et je ne suis maîtresse de rien. — Faut-
il que je prie votre père de vous permettre d'être complaisante?
— Cela ne seroit pas honnête, ce me semble, et il se pourroit
que mon père se trouvant insulté ne me laisseroit plus venir
chez vous. — Et, si il vous disoit que vous pouvez n'être pas com-
plaisante sur ces bagatelles? — Je le mépriserois, et je pourrais
à faire mon devoir.

Une explication si claire me fit voir qu'elle ne seroit pas fa-
cile, et que m'obstinant je pourrais m'embarquer, ne pas reus-
sir, me repentir, et perdre de vue ma principale affaire qui m'
obligeoit à ne faire dans Ancône qu'un très court séjour. Je
ne lui ai donc rien répondu, et trouvant excellentes au dessert
les pâtes, et les compotes juives nous buvâmes du muscat de
Chypre que l'on trouva supérieur à toutes les liqueurs de ce
monde.

La voyant transportée pour la boisson avec tant de force
il me paroissoit impossible que Venus n'exercât sur elle le me-
me empire que Bacchus; mais sa tête étoit forte; le vin n'y
montoit pas; son sang, se flautoit, et sa raison restoit libre.
J'ai recouru à la gaieté, et après le café je lui ai pris la main
pour la lui baiser, et elle ne voulut pas; mais son refus fut
d'une espèce qu'il ne put pas me déplaire; elle me dit avec
esprit que c'étoit trop pour l'honneur, et trop peu pour l'amour.
Je me suis d'abord trouvé sûr qu'elle n'étoit novice en rien. J'ai
transporté mon projet au lendemain, et j'ai averti que
je serois chez le consul de Venise. Il m'avoit dit qu'il ne
dinoit pas; mais que toutes les fois que j'irois souper avec lui
je lui ferois un vrai plaisir.

Je suis rentré à minuit; tout le monde dormoit la renou-

114 148
exceptée qui m'a attendue, et que j'ai bien eue. J'ai amené
né des propos pour la faire parler de fia, et elle ne m'a dit
rien qui vaille. fia étoit une bonne fille, qui travailloit
toujours que toute la famille aimoit, qui n'avoit jamais eue
de amoureux. Quand fia l'auvoit payée cette rançon
n'auvoit pas pu parler autrement.

Mais fia vint le matin me porter ^{mon} chocolat, et i avoit sur
mon lit me disant que nous avions un foye excellent, et que n'
ayant pas soupé elle dineroit avec un tres bon appetit. Elle me
dit que ce qui l'auvoit empêchée de souper auvoit été l'excellent
muscat de Chypre, dont son pere étoit fort curieux. Je lui ad
dit que nous lui en donnerions. fia étoit là, comme elle auvoit
été la veille. Ses reins me desoloient, et il me sembloit impos-
sible qu'elle en meconnut la puissance. Je lui ai demandé si
elle sauoit que sa gorge étoit tres belle. Elle me repondit que
toutes les gorges des filles étoient comme la sienne — Savez
vous, lui dis-je, qu'en la voyant je reueis un plaisir extreme.
— Si c'est vrai, j'en suis bien aise, car en vous laissant jouir
de ce plaisir je n'ai rien à me reprocher. Une fille d'ailleurs
ne cache pas sa gorge plus que son visage excepté quand
elle est en grande compagnie.

En me parlant ainsi la friponne regardoit un petit coeur
d'or traversé d'une fleche couverte de petits ^{carots} ~~ballons~~ avec la
quel je joignois le jabot de ma chemise — Trouvez vous, lui
dis-je ce ~~jabot~~ coeur joli? — Charmant. Est il fin? — Oui. Et c'
est cela qui m'encourage à vous le presenter.

Je le detache alors pour le lui donner; mais elle me dit d'un
air doux, et en me reuenant qu'une fille qui a l'intention de
rien donner ne doit rien accepter. Je la prie de l'accepter,
et je lui donne parole d'honneur de ne lui demander jamais
la moindre faueur; elle me repond qu'elle se reconnoitroit
tout de même ma debitrice, et qu'elle ne receuroit jamais
rien.

Après cette explication j'ai vu qu'il n'y auoit rien à faire,

94 1419. 115
ou trop à faire, et que dans l'un ou l'autre de ces cas je devais
prendre mon parti. J'ai rejeté avec dédain l'idée de mettre en
œuvre une brutalité qui auroit pu la faire rire, ou la fâcher:
cela m'auroit dégradé dans le premier cas, et rendu plus amou-
reux en pure perte, et dans le second, la raison étant de son co-
té je l'aurois autorisée à faire des démarches qui m'auroient hu-
milié, et de plus. Elle ne seroit plus venue me porter du chocolat,
et je n'aurois pas pu m'en plaindre. J'ai décidé de tenir en
ferm mes yeux, et de ne lui plus tenir le moindre propos d'a-
mour. Nous dîna mes fort gaiement. On me servit des coquillet-
tes que sa religion lui défendoit, je l'ai excitée à en manger, et
je lui fis honneur; mais la servante étant partie elle en mangea
avec une volupté surprenante m'assurant que c'étoit pour la pre-
mière fois de sa vie qu'elle goûtoit de ce plaisir.

Cette fille, me disoit-je, qui viole sa loi avec tant de facilité, qui
aime le plaisir avec transport, qui ne me cache pas la volupté avec
laquelle elle le savoure, prétend de me faire croire qu'elle est
insensible à celui de l'amour, ou qu'elle peut le vaincre le tri-
ompher de sa gaucherie. Cela n'est pas possible. Elle ne m'aime pas,
ou elle ne m'aime que pour se divertir me tenant toujours amou-
reux, et pour appaiser les inclinations de son tempérament, elle
a apparemment d'autres ressources.

J'ai pensé à l'avoir à souper, en comptant sur la force du vin
de roports, et elle se dispensa en m'assurant que si elle mangeoit
le soir elle ne pourroit pas dormir.

Elle vint me porter du chocolat, et la première nouveauté qui
me frappa est que sa trop belle poitrine étoit couverte par un mou-
choir blanc. Elle étoit près de moi sur le lit, et je rejettai l'i-
dée bêtise, et rebêtise de faire semblant de n'y pas faire attention.
Je lui dis d'un air pitoyable qu'elle n'étoit venue avec sa gorge
couverte que parce que je lui avois dit que je la voyois avec plaisir.
Elle me répond d'un air nonchalant qu'elle n'y avoit pas pensé, et qu'
elle n'avoit croisé un mouchoir que parce qu'elle n'avoit pas eu le
temps de mettre son cors. Je lui dis en riant qu'elle avoit bien fait puis-

que voyant sa gorge
qu'il auroit pu arriver ~~qu'en la voyant~~ toute entière je ne l'au-
rois pas trouvée si belle. Elle ne me répond rien, et j'achève mon
chocolat. Je pense aux nudités laïques en miniatures, et en estom-
per que j'avois dans ma cassette, et je prie Lia de me la donner
lui disant que je voulois lui faire voir des portraits des plus belles
gorges de l'univers. Elle me dit que cela ne l'intéresserait pas;
^{après m'avoir posé ma cassette, elle ne}
mais ~~elle ne~~ bouge pas.

Je prends le portrait d'une couchée sur son dos tournée qui
~~est dans~~ ~~une de mes miniatures~~ se manuvrait, mais je la couvre d'un
mouchoir jusqu'au nombril, et je la lui montre la tenant dans
ma main. Elle me dit que c'étoit une gorge comme toutes les
autres, et que je pouvois découvrir le reste. Je lui laisse alors
la miniature lui disant que cela me dégoûtait. Lia se met à
rire, et elle dit que c'étoit bien peint; mais que ce n'étoit rien
de nouveau pour elle, car c'étoit tout ce que les filles faisoient
quoiqu'en cachette ~~avant de se marier~~; ~~mais elle ne~~ — Vous faites donc cela
aussi? — Toutes les fois que l'encre m'en vient. Puis je m'endors —
Ma chère Lia, votre sincérité me pousse à bout, et vous avez trop d'esprit
pour l'ignorer. Soyez donc bonne, et complaisante, ou cessez de venir
me voir — Vous êtes donc bien faible. A l'avenir donc nous ne
nous verrons qu'à dîner. Mais faites moi voir quelqu'autre minia-
ture — J'ai des estampes, qui ne vous plaisent pas — Voyons.

Je lui donne alors le recueil des figures de l'Anatin, et j'admire
l'air tranquille, mais très attentif avec lequel elle s'arrête à
les examiner passant d'une à l'autre, et retournant sur celle
qu'elle avoit déjà examinée. Trouvez vous cela intéressant; lui dis-
je — Beaucoup; ^{et} c'est naturel; mais une honnête fille
ne doit pas s'arrêter à bien regarder tout ceci, car vous penser
bien que cela doit causer une grande émotion — Je le crois, ma
chère Lia, et je suis dans votre même cas. Voyez.

Elle sourit alors, et elle se leva vite allant examiner le livre près
de la fenêtre, et me tournant le dos, et laissant que je l'appellasse
tout que je voulois. Après m'être calmé comme un écolier, je me
mis habillé, et le perugnier étant venu Lia s'en alla me disant

qu'elle me rendrait mon livre à table, pour

J'ai alors eu de la tenir tout au plus tard, le lendemain. Ma dame libertine ne l'avoit pas fâchée, le premier pas étoit fait. Nous dînâmes bien, nous buvâmes mieux, et au dessert Lisa tira de sa poche le recueil, et elle m'enflamma me demandant des commentaires; mais m'empêchant sous menace de s'en aller la démonstration qui auroit animé la gloire, qui n'étoit faite que pour les yeux, et dont j'avois peut-être plus besoin qu'elle. Impatiente, je lui ai prêté le livre, et je suis allé me promener comptant sur l'heure du chancel.

Lisa me dit qu'elle avoit besoin de me demander des explications; mais que ^{si je} ~~si je~~ voulois lui faire plaisir je ne devois les lui donner que lui montrant l'estampe à la main. Elle ne vouloit voir rien de vivant. Je lui ai dit qu'elle me rendrait aussi toutes les questions que je pourrois lui faire sur ce qui regardoit son sexe; et elle me le promit; mais avec la même condition que nos observations ne s'adresseroient qu'à ce que nous verrions sur la femme. Enf. MSS.

Notre leçon dura deux heures dans les quelles j'ai cent fois manqué l'Arcin, car l'impitoyable Lisa me menaçoit de partir toutes les fois que je voulois mettre un bras sous ma couverture. Mais les choses qu'elle me dit sur ce qui appartenait à son ^{et que} ~~sexe~~ je pourrois faire semblant d'ignorer me mirent aux abois. Elle me disoit les vérités les plus voluptueuses, et elle m'expliquoit si vivement, et si sincèrement des mouvements externes, et internes qui devoient se vérifier dans les accomplissements que nous avions sous les yeux qu'il me paroissoit impossible que la seule théorie pût la faire raisonner si juste. Ce qui finissoit de me réduire étoit que nul sentiment de seconde obscuroité la lumière de ses diverses doctrines. Elle philosophoit sur cela beaucoup plus sagement qu'Hedwige de Genève. Son esprit étoit si bien d'accord avec son intelligence qu'il en paroissoit repaqué. Je lui aurois donné tout ce que je possédois pour couronner son prodigieux talent avec le grand exploit. Elle me jura qu'elle ne savoit rien par pratique, et il me parut de devoir lui croire lorsqu'elle me fit la confidence qu'il lui tardoit d'être mariée pour savoir enfin tout. Elle se rabrista, ou elle

152.
218 en fit semblant quand je me mis avisé de lui dire que le futur que
son pere Mardochee lui avoit destine seroit peut être un homme pour-
vement pourvu par la nature, ou un de ces cacochymes de mau-
vaise complexion qui ne rendent leur devoir à l'épouse qu'une fois
par semaine — Quoi! me répondit elle d'un air alarmé, les hom-
mes ne sont donc ^{pas} tous égaux entre eux comme nous? Mais sont-ils pas
tous en état d'être amoureux tous les jours, comme il faut que cha-
que jour ils mangent, ils boivent, et ils dorment? — Au contraire,
ma chère Lia, ceux qui sont amoureux tous les jours ^{sont plus} ~~sont~~ ~~sont~~
sont rares.

Triste si cruellement tous les matins j'envoyois qu'il n'y avait
pas dans Ancone un endroit honnête, où un homme comme il faut
auroit pu pour son argent se procurer une jouissance. ^{tremblois} ~~Je n'osais~~
m'appareiller, ~~et je tremblais~~ que je devenois amoureux de Lia: je di-
sois tous les jours au content que je n'étois pas pressé de partir.
Je faisois des paralogismes comme un vrai amoureux: il me sembloit
que Lia étoit la plus vertueuse de toutes les filles: elle me fournis-
soit le modèle de la vertu: c'étoit sur elle que j'en ferois la defi-
nition. Elle étoit toute vérité, point d'hypocrisie, nulle imposture:
inséparable de sa nature elle ne satisferoit à ses desirs que vis à vis
d'elle même, et elle se défendoit ce qui lui étoit prohibé par la
loi à la quelle elle vouloit se conserver fidèle malgré le feu qui la
brûloit du soir au matin, et du matin au soir. Elle tenoit qu'à elle
de se rendre heureuse, et elle résistoit deux heures entières vis à
vis de moi ajoutant matière au feu qui la dévorait, et étant avec
forte pour ne vouloir jamais rien faire pour l'éteindre. Oh! la vic-
teuse Lia! Elle s'exposoit tous les jours à la défaite, et elle obte-
noit toujours la victoire ^{employant} ~~à l'usage~~ pour se l'assurer que le grand ve-
mede de ne pas consentir au premier pas. Ni voir, ni toucher.

Au bout de neuf à dix jours j'ai commencé à devenir violent avec
cette fille non pas dans l'action, mais dans la force de l'éloquence.
Elle restoit mortifiée, elle avouoit que j'avois raison, et qu'elle ne sa-
voit que me répondre: et elle conclusoit que ma résolution seroit
sage, si je lui défendois d'aller chez moi le matin. A dîner, selon
elle nous ne niquions rien. Je me mis déterminé à la prier de venir

96 153 219

trouvai chez moi; mais avec sa gorge ouverte, et sans plus porter
ni des figures de l'Arctin, ni d'autre chose qui pût concerner l'amour.
Elle me répondit en riant qu'elle ne seroit pas la première à rompre
ces conditions. Je ne les ai pas rompues non plus; mais ~~au bout de~~
trois jours ^{après} las de souffrir j'ai dit au consul que je partirois à la première
occasion. Dans le nouveau système la gajeté de Lia me faisoit per-
dre l'appétit. Mais voilà ce qui est arrivé.

~~Une~~ ^{deux} heures après minuit je me mis à me réveiller me sentant dans la
nécessité d'aller à la garde-robe. Les lieux très propres de Mondo:
quels étoient rez de chaussée. Je descendis à pieds nus, et à l'obscur,
et après avoir fait mes affaires je ^{retourne} ~~allai~~ à l'escalier pour ~~remonter~~
à mon appartement. Au haut du premier escalier je vis par une
fente qui étoit à la porte d'une chambre que je savois devoir être vide,
qu'il y avoit de la lumière. Je m'y approchai pour voir qui pouvoit
être dans cette chambre à cette heure là avec de la lumière.
Cette curiosité ^{d'ailleurs} ne venoit pas de l'idée de voir Lia, car je savois
qu'elle dormoit de l'autre côté de la maison; mais avec une
grande surprise je vis Lia toute nue avec un jeune homme
dans le même état couchés sur un lit qui travailloient ensem-
ble à faire des postures. Ils n'étoient qu'à deux pas de la porte: je
voyois tout parfaitement. Ils se parloient tout bas, et à chaque
quatre ou cinq minutes ils me donnoient un nouveau tableau.
Ce changement de posture me faisoit voir les beautés de Lia dans
tous leurs rapports. Ce plaisir m'adouciroit mon rage qui étoit cepen-
dant fort grand tout ce que je voyois ne me laissoit pas douter que
Lia ne ~~faisait~~ ^{fût} que la représentation des figures de l'Arctin qu'elle
avoit apprises par cœur. Quand ils venoient à l'essentiel de l'acte
ils y mettoient des bornes, et travaillant de leurs mains ils se procu-
roient les extases de l'amour, qui toutes imparfaites qu'elles étoient
ne laissoient cependant pas de m'importuner cruellement. A la
posture de l'arbre droit ^{de l'homme, Lia en agit} ~~qu'elle fit à merveille~~ en vraie febrienne,
et le jeune homme lui devora son bijoux. ~~Il lui en donna~~, et ne
la voyant pas cracher à la fin de l'acte je fus sûr qu'elle s'étoit
nourrie du nectar de mon heureux rival. L'armant alors lui mon-
tra en riant l'instrument défilé, dont Lia avoit l'air de deplore le

trépas. Elle se mit en position de lui rendre la vie; mais la lâche regarda sa montre, la laissa dire, et prit sa chemise. Elle n'en fit autant qu'à prié lui avoir parlé d'un air qui me fit deviner qu'elle lui feroit des reproches. Quand je les ai vus presque vêtus je suis allé dans ma chambre, et me suis mis à une fenêtre qui voyoit la porte de la maison. Quatre ou cinq minutes après j'ai vu l'heureux en sortir, et s'en aller. Je me suis rendu au lit non pas charmé de me trouver desolée; mais indigné, et avili. Lia ne me paroissoit plus vertueuse, mais je ne voyois dans elle qu'un effrenée qui me haïsoit. Je me suis endormi avec intention de la chasser de ma chambre après lui avoir reproché tout ce que j'avois vu.

Mais à son apparition avec mon chocolat j'ai tout d'un coup changé d'idée. ^{La voyant} Elle ~~est~~ gais, et j'ai accommodé ma physiognomie à son aspect, et après avoir pris mon chocolat, je lui ai dit sans le moindre air de colère toute l'histoire de ses exploits que j'avois pu voir dans la dernière heure de son Origie en insistant sur l'autre droit, et sur l'excellente nourriture qu'en venoit table Lesbienne elle avoit envoyée dans son estomac. J'ai fini par lui dire que j'espérois qu'elle me donneroit la nuit suivante, tant pour couronner mon amour que pour m'obliger à lui garder un inviolable secret.

Elle me répondit d'un air intrépide que je ne pouvois espérer d'elle la moindre complaisance parce qu'elle ne m'aimoit pas, et que pour ce qui regardoit le secret elle me defioit à le révéler par esprit de vengeance. Je suis muet, me dit elle, que vous n'êtes pas capable de commettre une pareille noirceur. Et après m'avoir parlé ainsi elle me tourna le dos, et elle partit.

Effectivement, elle me ^{avois} dit vrai. ~~J'étois~~ ^{Je me décidai à} commis une faute très noire, et j'étois bien loin ~~de~~ ^{de} la commettre: je n'y pensois même pas. Elle m'avoit mis à la raison avec une grande, et respectable vérité quoique fort dure: elle ne m'aimoit pas: il n'y avoit pas de réplique, elle ne me devoit rien: je ne pouvois rien prétendre. C'étoit elle au contraire qui pouvoit prétendre une satisfaction ^{de} ~~de~~ moi même, car je n'avois ni le droit de l'espionner, ni celui de l'insulter en lui recitant ce que je n'aurois jamais su sans une curiosité indiscrète, et non permise. Je ne pouvois me plaindre d'elle non parce qu'elle m'avoit trompé. Que pouvois-je donc faire?

J'ai fait ce que je devois. Je me mis l'habille⁹⁷ à la hâte, et
je m'is allé à la bourse où j'ai trouvé qu'une peste partoit le
même jour pour Fiume. Fiume est de l'autre côté du
golphe vis à vis d'Ancone. De Fiume à Trieste il n'y a que
quarante milles ^{par terre} je décide d'aller à Fiume, je vais au port,
je vois la peste, je parle au maître, qui me dit que le
vent étoit en pouffe, et qu'il étoit sûr que le lendemain
matin nous serions au moins dans le canal. Je prens
la bonne place, j'y fais mettre un strapontin, puis je
vais prendre congé du consul, qui me souhaite un bon
voyage. De là je retourne chez moi, où je paye à Mando-
guée tout ce que je lui devois, et je vais dans ma cham-
bre pour faire mes malles. J'avois du tems de reste.
Elle vient me dire qu'elle étoit dans l'impossibilité
absolue de me donner mon linge, et mes bas dans la
journée; mais qu'elle pourroit me donner le tout le
lendemain. Je lui repons d'un air serein, et tranquille
que son pere n'avoit qu'à porter ce qui m'apparte-
noit au consul de Venise qui auroit soin de m'envoy-
er tout à Trieste. Elle ne replique pas le mot.

Un moment avant que je me mette à table le ma-
ître de la peste vint lui même avec un matelot pour
prendre mon equipage, je lui donne la male qui étoit
faite, et je lui dis que le reste ira à bord avec moi
même à l'heure qu'il vouloit partir. Il me dit qu'il
partira une heure avant la brune, et je lui repons
qu'il me trouvera tout prêt.

Quand Mandoquée vint que j'allois à Fiume, il me pria
de me charger d'une petite caisse qu'il adressoit à un de
ses amis avec une lettre qu'il alloit écrire; et je lui ai re-

98 154. MS
on prend la bouteille, et on ne l'empoigne pas à main ven-
uee. Lia s'en aperçut.

Je me mis levé, et je mis allé dans ma chambre n'en pou-
vant plus; mais un quart d'heure après elle vint prendre du
café avec moi. Cette constance très insultante me paroissoit
monstrueuse. Je me mis un peu calme quand j'ai réfléchi
que de sa part ce proceder devoit venir d'un esprit de ven-
geance; mais elle s'étoit assez vengée me disant qu'elle
ne m'aimoit pas, et me le prouvant. Elle me dit qu'elle
vouloit m'aider à faire mes paquets, et pour lors je l'ai
mise de me laisser tranquille, la prenant par le bras, la
conduisant à la porte, et m'enfermant.

Nous avions tous les deux raison. Lia m'avoit trompé, lu-
milié, et méprisé. J'avois raison de l'abhorrer. Je l'avois
decouverte pour hypocrite, fourbe, et impudique au m-
me degré. Elle avoit raison de haïr mon existence, et
elle auroit voulu que j'eusse commis sur elle quelque crime
fait pour me faire repentir de l'avoir découverte. Je ne me
mis jamais en dans un plus grand état de violence.

Vers le soir deux matelots vinrent prendre mon équipa-
ge, j'ai remmené mon hôte, et j'ai dit tranquillement
à Lia de mettre mon linge dans une toile cirée,
et de consigner tout à son pere, qui m'avoit devancé
pour mettre la caisse dans la pöte. Il me donna la
lettre, je l'ai embrassé, et remmené, et nous partîmes d'
abord par un vent frais, qui cessa deux heures après.
Nous avions fait vingt milles. Après un quart d'heure
de calme le vent se mit au couchant, et pour son lape-
rite barque qui étoit presque vide commença à sauter
d'une façon si cruelle ^{que m'ayant} ~~qu'elle me~~ remmené l'estomac, ~~et~~
j'ai commencé à vomir. A minuit le vent ^{étant devenu} ~~devint~~ tout à
fait contraire, et le maître me dit que le meilleur parti qu'il

158
224 pouvoit prendre étoit celui de retourner à Ancone. Ayant le vent en face il étoit impossible d'aller à Fiume ni dans quel que port de l'Adriatique. Nous retournâmes donc en moins de trois heures à Ancone, où l'officier de garde nous ayant reconnus pour les mêmes qui étoient partis vers le soir eut la complaisance de me permettre de descendre.

Mandis que je parlois à l'officier, le venant de ce qu'il me laissoit aller dormir dans un bon lit, les matelots se chargèrent de mon équipage et au lieu d'attendre pour le soir où je voulois qu'ils le portassent, le maître me dit qu'ils étoient allés le porter dans le même endroit où ils l'avoient mis. Je voulois aller à l'auberge la plus proche, j'enrageois de devoir aller voir encore Lisa; mais c'étoit fait.

Mardoquée sortit du lit, et se félicita de me revoir encore. C'étoit trois heures après minuit. Je me mis couché rendu de fatigue, et necessiteux de repos. Je lui ai dit que j'étois très malade, et que je dinerois seul dans mon lit quand j'appartiens. Petit dîner, et point de foye. J'ai dormi dix heures de suite d'un seul somme, avec des douleurs sur tout mon corps; mais me sentant un excellent appétit. J'ai souper, et ce fut la servante qui vint me dire que Lisa étoit au lit avec un grand mal de tête: j'ai remercié la Providence qui me delivroit de la peine de voir cette femme ~~si~~ ~~effrayée~~.

J'ai souper très petit: j'ai dit à la servante d'avoir bonne nuit mon dîner très petit: j'ai dit à la servante de me faire un bon souper. Il feroit un temps abominable. Le consul de Venise vint passer deux heures avec moi, m'assurant que le mauvais temps dureroit au moins huit jours: nouvelle qui me desoloit fort à cause de Lisa qu'il étoit impossible que je ne visse comme à cause que j'en avois plus d'argent; mais j'avois des effets. N'ayant pas vu Lisa à l'heure du souper j'ai cru qu'elle ne viendrait plus; mais je me suis flatté en vain. Elle vint le lendemain matin me demander

du chocolat pour aller me le faire; mais elle ne portoit NRS 99
159
sur sa figure ni l'air de la gaieté ni celui de la tranquillité. Je lui
ai dit que je prendrais du café, que je ne voulais plus manger du
foie d'oie, et que par conséquent je mangerais seul, et d'avertir
son père que par conséquent je ne lui payerais que sept paus
par jour; ^{lesquels à l'avance je ne dois plus que} ~~la boisson à l'avance~~ du vin d'Orie — Vous avez encore
quatre bouteilles — Je ne les ai pas, car je vous les ai données:
je vous prie de vous en aller, et de venir dans cette chambre le
moins qu'il vous sera possible, car vos sentiments, et le style que
vous avez le talent d'employer pour les expliquer sont faits
pour faire perdre la modération à l'homme le plus philosophe.
Ajouter à cela que votre présence me revolté. Votre départ
n'a plus sur moi aucune force pour me laisser ignorer que
il renferme l'âme d'un monstre. Sachez aussi que les ma-
telots ont porté mon équipage ici tandis que je parlois à l'
officier de garde, et que sans cela je n'y serois pas venu; je
serois allé à l'auberge, ou je n'aurois pas peur d'être em-
poisonné.

Lia s'en alla sans me répondre; et je me mis en sûreté qu'
elle ne se laisseroit plus voir. L'expérience m'avoit appris
que des filles du caractère de Lia n'étoient pas rares: j'en
avois connu à Spa, à ^{à Londres} Venise, et même à Venise; mais
cette juive surpassoit toutes les autres. C'étoit un homme:
di; Mardoche à son retour de l'école vint me demander
d'un air gai pourquoi j'avois mortifié sa fille qui lui jura
roit de ne m'avoir donné le moindre motif de ^{me} se plaindre
d'elle — Je n'ai pas prétendu de la mortifier, mon cher
Mardoche; mais ayant besoin de faire régime je lui ai dit
que je ne voulais plus des foies d'oie: la conséquence est que
je peux manger seul, et ainsi épargner trois paus. — Lia est
prête à me les payer, et elle veut dîner avec vous pour vous

delivrer de la crainte d'être empoisonné. Elle m'a dit que vous avez cette peur — Votre fille, mon cher, est une sotte à force d'avoir de l'esprit. Je n'ai besoin ni qu'elle paye trois paus, ni de faire cette économie, et pour vous en convaincre je vous en payerai six; mais sous condition que vous mangerez aussi avec moi. Celle de s'offrir à payer trois paus est une impertinence attachée à son caractère. En un mot: ou je mangerai seul, et je vous payerai sept paus par jour, ou breire mangeant avec le pere, et la fille. C'est mon dernier mot.

Il s'en alla me disant qu'il n'avoit pas le courage de me laisser manger seul. Je me mis levé pour dîner; j'ai tous jours parlé à Mardoquée sans jamais regarder Lia, et sans rire des railleries qu'il estoient de temps en temps de sa bouche. Je n'ai voulu boire que du vin d'Orléans. Au dessert Lia remplit mon verre de Scapolo, me disant que si je m'obstinois à ne pas en boire elle n'en boirait pas non plus. Je lui ai dit qu'étant sage elle ne devoit j'ajoute mais boire que de l'eau, et que je ne voulois rien recevoir de ses mains. Mardoquée, qui aimait le vin, dit, après avoir bien ri, que je raisonnois bien, et but pour trois.

Le temps étant mauvais j'ai passé la journée à écrire, et après avoir souppé servi par la servante, je me mis couché, et je me mis d'abord endormi. Peu de temps après un petit bruit me reveilla, je dis qui est là, et j'entendis Lia qui me dit à voix basse qu'elle n'étoit pas venue pour m'inquiéter; mais pour se justifier dans une demi-heure, et me laisser dormir après. En disant cela elle se mit près de moi; mais au dessus de la couverture.

Je trouve que cette visite, à la quelle je ne m'attendois pas, car elle ne me sembloit pas analogue au caractère de cette fille,

100
me fait plaisir, puisque n'étant animé à son égard que de
sentiments de vengeance j'étais sûr de ne pas succomber à
tout ce qu'elle ferait pour remporter la victoire. Bien loin
donc de la brusquer, je lui dis d'un ton doux que je la pre-
nois pour justifiée, et je la prie instamment de s'en aller,
puisque j'avais besoin de dormir. Elle me répond qu'elle ne
me laisserait dormir qu'après que je l'aurais entendue.

Elle commença ainsi un discours que je n'ai jamais in-
terrompu, et qui dura une bonne heure. Sott orifice, soit ve-
rité de sentiments il était fait pour me persuader, car après
avoir avoué tous ses torts, elle prétendait qu'à mon âge,
et avec mon expérience je devais tout pardonner à une fille
de dix-huit ans faible en force de la violence invincible qu'
exerçait sur un tempérament dont l'instinct à l'amour la
privait de l'usage de sa raison. Je devais selon elle pardon-
ner tout à cette fatale faiblesse, même des sceleresses,
puisque si elle parvenait à en commettre une seule que par-
ce qu'elle ne se trouverait pas maîtresse d'elle-même. Elle
me jurait qu'elle m'aimait, et qu'elle m'en avait donné
les plus vives marques si elle n'avait pas eu le malheur d'être
amoureuse du chétif que j'avais eu avec elle, qui était
un ~~mauvais~~ ^{gros} libertin qui ne l'aimait pas, et qu'elle payait.
Elle m'a assuré que malgré son penchant elle ne lui avait jamais accordé sa fleur.
~~Elle m'a assuré que malgré son penchant elle ne lui avait jamais accordé sa fleur.~~
Elle me jura qu'il y avait six mois qu'elle ne l'avait vu, et
que c'était moi qui étais la cause qu'elle l'avait fait venir
cette nuit là, ayant mis son ame en feu avec mes étourpés,
et mes liqueurs. La conclusion de toute son apologie était que je
devais remettre la paix dans son ame en oubliant tout, et lui ren-
dant toute mon amitié dans le reste de jours que je demeurerais
chez elle.

Lorsqu'elle cessa de parler, je me mis plus à ne ~~rien~~ ^{aucun} refuser
des articles de sa harangue par la moindre objection. J'ai fait

162.
1178 semblant d'être convaincu du tort que j'avois eu en lui faisant voir
les figures trop laïques, je l'ai placée sur le malheur qu'elle a-
voit eu de devenir amoureux d'un guerrier, et sur la force prépondé-
rante que la nature avoit donnée à ses sens qui ne la laissoient
pas maîtresse d'elle-même, et j'ai conclu par lui promettre qu'
elle ne verroit plus dans mon maintien les indices du moindre
ressentiment.

Mais comme cette explication de ma part ne finiroit pas
parce que la fiponne vouloit, elle poursuivit à me parler
de la faiblesse des sens, de la force de l'amour propre qui me throît
souvent des entraves au tendre penchant de l'amour, et con-
duisoit un coeur à agir contre ses plus chers intérêts, car elle
vouloit me persuader qu'elle m'aimoit, et qu'elle ne m'
avoit borne à des vœux que pour rendre mon amour plus
fort en se captivant mon estime. C'étoit la nature qui l'
avoit forcée à en agir ainsi, et ce n'étoit pas sa faute si elle n'
avoit pas pu en agir autrement.

Combien de choses j'aurois pu lui répondre! J'aurois pu
lui répondre que c'étoit précisément à cause de sa détestable
et maudite nature que je devois la haïr, et que je la haïs-
sois; mais je ne voulois pas la desesperer, car je voulois la voir
venir à l'assaut pour l'abîmer dans l'humiliation; mais
la coquine n'y est jamais venue. Elle n'allongea jamais
ses bras, elle n'approcha jamais sa figure de la mienne.
Mais après le combat, et d'abord qu'elle fut partie je fus
bien aise qu'elle ne soit jamais venue aux prises, car elle
auroit ~~pu peut-être~~ remportée la victoire, malgré que nous
fussions sans lumière. Seguis instant animos demissa per
aures. Quand elle me parloit de la prodigieuse force que
Venus exerceoit sur elle, je me souvenois de ce ^{que je} l'avois une
fois fait dans l'arbre droit, et il s'en étoit alors m'avoit entrepris il
eut été difficile qu'il eût réussi. Elle partit au bout de deux
heures avec le dementi, mais en apparence d'être très contente.

J'ai eu de devoir lui promettre qu'elle me ferait mon ¹⁰⁹
chocolat. Elle vint en prendre un bâton de très bonne heure
dans le négligé le plus lascif, marchant en pointe de pied com:
me craignant de me réveiller tandis qu'elle avoit tourné
ses yeux vers mon lit elle avoit vu que je ne dormois pas.
Elle trouva toujours fautive, et artificieuse la me plicitor de
me trouver en état de ~~se réveiller~~ la déjouer.

Elle vint me porter le chocolat, et voyant deux faces,
je lui ai dit qu'il n'étoit donc pas vrai qu'elle ne l'aimât.
Elle me répondit qu'elle se croyoit obligée à me délivrer de la
crainte d'être empoisonnée. Ce que j'ai aussi trouvé digne de re:
marque étoit qu'elle est venue me porter le chocolat avec sa
gorge bien couverte, et ayant mis une robe, tandis qu'une de:
mie heure auparavant elle étoit venue avec la seule chemise,
et un jupon. Plus je voyois son esprit déterminé à me dompter
par les amours de ses appas, plus je me sentois décidé à ~~la~~
^{humbler} ~~seigneur~~ par l'indifférence. L'alternative de ma victoire me
paroissoit ne pouvoir être que mon deshonneur, et ma honte;
ainsi je me trouvois ferré à glace.

Malgré tout cela la friandise commença à me séduire à la:
ble. Lia contre mon ordre m'a fait servir un foye d'oye, me
disant que c'étoit pour elle, et qu'étant empoisonnée elle mourr:
roit toute seule: Mandragore dit qu'il vouloit mourir aussi; et il
en mangea: pour lors j'en ai mangé en risant, et Lia dit que mes
propositions n'étoient pas assez fortes pour se soutenir contre
la présence de l'ennemi. Cette sentence me piqua. Je lui ai dit
que se découvrant trop elle manquoit l'agrit, et que j'avois assez
de force pour défaire l'occasion. Mager, lui dis-je, à me faire boire
du Secundo, ou du Muscat. J'en avois cependant bu actuellement,
si vous ne m'avez pas reproché la faiblesse de mes propositions. Je
vous rendrai convaincu qu'elles sont invincibles — L'homme
aimable, me répondit-elle, est celui qui consent se laisser vaincre —
Mais la fille aimable est aussi celle qui ne lui reproche pas des fai:
bleses.

J'ai envoyé prendre chez le consul du Legato, et du Muscat, et Lia, qui ne pouvait pas se tenir, me piqua encore, disant avec un fin rire que j'étois le plus aimable des hommes.

L'après dîner je suis sorti malgré le mauvais temps, et je suis allé au café. Me sentant sûr que Lia viendrait la nuit me tenir un record avant, j'y suis allé pour voir si je trouvais quelqu'un qui put me conduire quelque part acheter des plaisirs amoureux. Un grec qui m'avait mené, il y avait huit jours, dans une maison où j'avais trouvé le dégoût, me mena dans une autre où une femme de la nation toute fardee me déplut encore d'avantage. Je suis retourné chez moi, où après avoir soupe seul, comme toujours, j'ai mis le pavé unique de m'exprimer, ce que je n'avais fait que deux seules fois. Mais ce fut égal. Une minute après, Lia frappe, et me dit tout haut que j'avais oublié de lui donner du chocolat. L'ouvre, et prenant du chocolat elle me prie de laisser ma porte ouverte, car elle devait me parler d'importance, et que ce serait pour la dernière fois — Dites moi à présent ce que vous voulez — Non. C'est un peu long : je ne peux venir que lorsque toute la maison dormira. Vous n'avez d'ailleurs rien à craindre allant tout de même vous coucher, car vous êtes votre maître, et pour vous j'en suis plus un objet dangereux — Non vraiment. Vous ferez la porte ouverte.

Toujours déterminé à résister à tous ses artifices il me sembla de devoir ne pas souffler mes bougies, car étant sûr qu'elle viendrait je ne pouvois en lui indiquant que lui donner une marque de crainte. La lumière devait rendre plus grand mon triomphe, et me faire jouir d'avantage de son humiliation, et de sa honte. Je me mis donc au lit.

Lia arriva à onze heures en chemise, et jupon, elle ferma la porte au verrou, et lorsque je lui dis eh bien que voulez vous me dire, elle entra dans la chambre, elle laisse tomber son jupon, puis la chemise, et elle se met près de moi j'étant de l'autre côté la couverture. Sûre de son fait, elle ne doute pas, elle ne me dit rien, elle me serre contre son sein, elle m'enjambe, elle me

102 105 131
lache un déluge de baisers, elle me pousse enfin dans un seul instant
de toutes mes facultés l'homme que de celle que je ne voulois pas
avoir pour elle. L'emploi le seul moment de réflexion qui
me reste à décider que j'étais un sot, et que Lia avait fonciè-
rement de l'esprit, et qu'elle connoissoit la nature humaine
beaucoup mieux que moi. Mes caresses dans un moment de
viennent aussi fougères que les siennes, elle me laisse man-
ger ses seins, et elle me fait mourir sur la superficie du tombeau
ou de mon étourdissement elle me rend sûr qu'elle ne pouvoit m'
influencer qu'en le desservant.

Ma chère Lia, lui dis-je, après un court silence, je t'adore,
comment ai-je pu te laisser, comment as-tu pu vouloir que je te
haisse? Serait-il possible que tu ne fusses ici entre mes bras que
pour m'humilier, que pour obtenir une vaine victoire? Si ton
idée est telle, je te pardonne; mais tu as tort, car ma jouissance
est beaucoup plus délicate, crois-moi, que le plaisir que tu peux
ressentir de ta vengeance — Non mon ami. Je ne suis ici ni pour
triumpher, ni pour me venger; ni pour obtenir une honneuse
victoire; je suis ici pour te donner la plus grande marque de mon
amour, et pour te rendre mon vrai vainqueur. Rends-moi dans
l'instant heureuse: brise cette barrière, que jusqu'à ce moment
j'ai conservée intacte malgré sa faiblesse, et en dépit de la nature:
et si le sacrifice que je te fais te laisse encore douter de la sincérité
de ma tendresse, c'est toi qui deviendras alors le plus méchant, le
plus indigne de tous les hommes.

J'ai alors cuilli sans perdre autre temps que le nécessaire à un
petit arrangement chez même à l'impétueux amour un fruit
dans le quel ce que j'ai trouvé de plus nouveau étoit l'extrême
douceur. J'ai vu sur la belle figure de Lia le symptôme ex-
traordinaire d'une douleur délicate, et j'ai senti dans sa pre-
mière extase tout son individu tremblant de l'excessive volupté
qui l'inondoit. Le plaisir que je ressentais me paroissoit tout nou-
veau, déterminé à ne le laisser parvenir à son comble que lorsqu'il
me seroit plus possible de l'en empêcher; j'ai tenu Lia toujours in-
séparable de moi jusqu'à trois heures après minuit, et j'ai excité toute

132 166
sa reconnaissance lui faisant recueillir mon âme fondue dans le
creux de sa belle main. Me voyant mort un moment après,
elle me dit que c'était juste, et nous nous séparâmes contents, amou-
reux, et sûrs l'un de l'autre. J'ai dormi jusqu'à midi, et en la
voyant reparaitre devant mes yeux l'idée de mon départ me
rendit triste. Je le lui ai dit; et elle me pria de le différer le plus
qu'il me seroit possible. Je lui ai dit que nous établirions cela
la nuit prochaine. Je me mis levé, et en attendant elle emporta
le drap où la servante auroit vu les marques de notre intelli-
gence criminelle. Nous avons dîné très voluptueusement. Mar-
doquée étant devenu mon commercial se piquoit de me con-
vaincre qu'il n'étoit pas avare. J'ai passé l'après dîné chez le
consul avec le quel j'ai établi mon départ sur un vaisseau de
guerre napolitain qui étoit en quarantaine, et qui après l'avoir
finie devoit aller à Trieste: je devois passer donc dans Ancône en-
core un mois, et j'ai adoré la providence. J'ai donné au consul la
boîte d'or que j'avois reçu de l'électeur de Cologne en étant le
portait. Il m'en donna trois ou quatre jours après ~~la~~ ^{quarante} ce qu'il
c'étoit tout ce qu'il me falloit. Mon séjour dans cette ville là me
costoit ~~fort cher~~ ^{fort cher}; mais quand j'ai dit à Mardoquée
que je resterois chez lui encore un mois il me dit absolument qu'il
ne vouloit plus m'être à charge: ainsi Lia me resta seule. J'ai tou-
jours eu que ce juit ^{sa fille} avoit que ~~sa~~ ^{sa} me refusoit pas ses parens.
Les juits sur cet article ne sont pas difficiles, car sachant qu'
un fils que nous pouvions faire à une femme de chez eux seroit
juit, ils pensent que c'est nous attraper en nous le laissant faire.
Mais j'ai épargné ma chère Lia.

Que des marques de reconnaissance, et de redoublement de feu:
dieu grand je lui ai dit que je resterois chez elle encore un mois!
Que des bénédictions au mauvais temps qui m'empêcha d'aller à
Trieste! Nous couchâmes ensemble toutes les nuits même celles que
la loi juive excommunique la femme qui se donne à l'amour. J'ai laissé
à Lia le petit cœur qui pouvoit valoir dix cequins; mais elle ne voulut
rien pour le soin qu'elle avoit eu de mon linge ^{par dix semaines} ~~un mois~~. Outre cela elle
me donna dix beaux mouchoirs des Indes: je l'ai trouvée à Pesaro dix ans
après. J'en parlerai alors. Je suis parti d'Ancône le 14 de novembre,
et je suis arrivé à Trieste le 15 allant me loger à la grande auberge.

1772 ("le premier de Decembre", page 232) vol XII₁₀₃
1773 ("après Pâques de l'année 1773", 244)
("c'étoit dans le commencement de l'été", page 254)

Chap IX

(Orig. vol. X p. 233-260)



1772 (Lettres de l'abbé de Saint-Pierre)
1773 (Lettres de l'abbé de Saint-Pierre)
(Lettres de l'abbé de Saint-Pierre)

Chap. II

(Lettres de l'abbé de Saint-Pierre)

Pittoni. Zaguri. Procurateur Morosini. Consul de Venise —
Genève. Consul de France. Madame Leo. Mon devouement au tri-
bunal des inquisiteurs d'état. Stradotto. La Guastina. Le Grand Bourgeois

L'hôte vient me demander mon nom, je fais mon accord,
je me trouve très bien logé au second étage, et mon lit est bon.
Le lendemain je vais à la poste prendre mes lettres qui m'at-
tendoient depuis un mois. Dans une de M. Dandolo, j'en trouve
^{une} ouverte du patricien Marco Donà adressée au Baron Pittoni
chef de la police, qui me recommandoit en fortes termes. Je
me fais conduire à sa maison, je la lui présente en me nommant,
et sans la lire il me dit que M. Donà l'avoit prévue, et
que dans toute occasion il auroit pour moi tous les égards.
Je vais porter une lettre de Mardoquée au juif Moïse
seul dans laquelle je ne savois pas qu'il y avoit question
de moi: par conséquent je la laisse dans sa maison à son
comptoir. Ce juif seul homme sage, aimable, et très à
son aise vient chez moi le lendemain pour m'offrir ses ser-
vices et tout genre. Il me fit lire la lettre: il n'y avoit ques-
tion que de moi: il lui ^{disoit} que si par hasard j'avois besoin
d'une centaine de cequins il répondroit pour moi, et
qu'il prendroit comme frites à lui même toutes les po-
litesses qu'il me feroit.

Je me mis trouve dans l'obligation d'écrire à Mar-
doquée une lettre de remerciement la plus ample; et de
lui offrir tout mon crédit à Venise s'il en avoit besoin.
Quelle différence entre l'ancien froid du Baron Pittoni,
et celui du juif seul! Ce Baron Pittoni qui avoit dix à
douze ans moins que moi étoit aimable, plaisant, et
il avoit l'esprit orné de littérature, et sans préjugé. ~~Il~~
~~Il me fit lire la lettre: il n'y avoit question que de moi: il lui disoit que si par hasard j'avois besoin d'une centaine de cequins il répondroit pour moi, et qu'il prendroit comme frites à lui même toutes les politesses qu'il me feroit.~~
~~Il me fit lire la lettre: il n'y avoit question que de moi: il lui disoit que si par hasard j'avois besoin d'une centaine de cequins il répondroit pour moi, et qu'il prendroit comme frites à lui même toutes les politesses qu'il me feroit.~~
~~Il me fit lire la lettre: il n'y avoit question que de moi: il lui disoit que si par hasard j'avois besoin d'une centaine de cequins il répondroit pour moi, et qu'il prendroit comme frites à lui même toutes les politesses qu'il me feroit.~~

Ennemis de toute économie il désapprouvait la loi du bien, et du bien, il abandonnait le soin de sa petite maison à son valet de chambre qui le volait; mais il ne trouvait pas cela mauvais, car il le savait. Il étoit garçon par système, grand parrain du célibat, galant avec le beau sexe, ami, et protecteur de tous les libertins. Parvenu, et indolent il étoit sujet à des distractions impardonnables qui le tenoient sujet au malheur d'oublier très souvent des affaires très importantes quoiqu'essentielles à son office. On disoit qu'il mentoit volontiers, et ce n'étoit pas vrai: il ne disoit pas la vérité parce qu'il ^{l'ayant} oubliée; ^{il ne pouvoit pas la dire} j'ai peint son caractère tel que je l'ai vu un mois après, avoir fait connaissance avec lui. Nous fumes bon amis, et nous le sommes ^{encore}.

Après avoir annoncé à mes amis de Venise mon arrivée à Trieste j'ai passé huit à dix jours dans ma chambre rédigeant tous les mémoires que j'avois recueillis à Vienne concernant tout ce qui étoit arrivé en Pologne depuis la mort d'Elisabeth Pétrina. J'ai entrepris l'histoire des troubles jusqu'au démantèlement qu'on exécutoit ^à l'époque même dans laquelle j'écrivois. C'est événement que j'avois prédit, et publié par l'impression lorsque la diète polonoise à l'élection du Roi Poniatowski ^{vient de mourir} re: connaît la Garine qui ~~est~~ pour impératrice de tous les Russes, et l'électeur de Brandebourg pour roi de Prusse m'excita à écrire toute l'histoire jusqu'au dernier moment; mais je n'en ai publié que les trois premiers tomes à cause de la coquinerie de l'imprimeur, qui ne me tint pas les conditions que nous avons stipulées. On me trouva les ^{quatre autres manuscrits} ~~trois autres~~ après ma mort, et celui qui s'emparera de mes papiers les donnera au public si l'envie lui en viendra. Cela m'est devenu indifférent comme tant d'autres choses depuis que j'ai vu dans mon siècle l'empire de la sottise parvenu au plus haut degré de puissance.

La Pologne qui ~~si simple aujourd'hui qu'un simple de~~
 existeroit encore telle qu'elle étoit à la mort d'Auguste III avec
 leur de Saxe sans l'ambition de la famille Gortchakoff que
 le comte de Brühl premier ministre du roi humilié. Au
 guste Gortchakoff palatin de Russie pour se venger perdit sa
 patrie. La passion aveugla son profond esprit au point qu'il
 oublia que la force des axiomes, et principalement en po-
 litique est invincible. S'étant déterminé non seulement
 à ^{exclure} ~~faire sortir~~ la maison de Saxe de la succession éventuelle
 au trône de la Pologne; mais à détruire le monar-
 que régnant, et ayant besoin pour venir à bout de son
 dessein de se rendre amis la Prusse, et l'électeur
 de Brandebourg il les fit reconnaître par la diète la
 première pour impératrice de toutes les Russes, et
 le second pour roi de Prusse. Sans cela ces deux
 souverains parfaitement d'accord entr'eux ne pour-
 roient pas traiter avec la république. La répu-
 blique avoit raison de ne pas vouloir leur donner
 ce titre, puisque c'étoit elle qui possédoit les principales Rus-
 ses, et c'étoit elle qui étoit roi de Prusse, l'électeur de Bran-
 debourg ne possédant que la Prusse ducal. Le Palatin de
 Russie Gortchakoff aveuglé par le désir de vengeance deman-
 da à la diète que cette reconnaissance devenoit rien d'abord
 que les souverains n'ambitionnent que l'honneur du ti-
 tre, et s'engageoient à ne jamais penser à le réaliser.
 Les souverains dirent qu'ils ne lui demandoient que le titre;
 et la République le leur donna, et le palatin de Russie eut
 le plaisir de voir sur le trône Stanislas Poniatowski fils de
 Constance ~~sa~~ sa sœur. J'ai dit alors au palatin même,
 que le titre accordé leur donnoit un droit réel, et que la
 promesse de ne jamais s'en servir devenoit nulle, ou illusoire,
 et qu'ils ne l'auroient pas exigé s'ils n'en eussent eu l'inten-

170
NB6 portance. Quoiqu'en riant, car je ne pouvois lui parler de cela
qu'en ton de badinage, je lui ai dit cent fois qu'en force de cette
reconnoissance l'Europe toute entière ne pouvoit d'ailleurs
avant regarder la Pologne que comme depositaire des Quiries
Blanche, rouge, et noire, et du royaume de Pologne, et que tout
au plus tard les successeurs des rois de Pologne ^{de chagrin} ~~devaient~~
la republique depositaire du fardeau du deposit. Ce ne
furent pas les successeurs, mais les mêmes souverains qui la
démembrent; mais non pas en vertu du titre. La politique
toujours honête dans les apparences les dispensa d'en faire
usage. Les mêmes qui la démembrent alors ^{se l'approprièrent} ~~l'usurpèrent~~
enfin l'année 1795. L'autre faute madornale que la Pologne,
dont Cantoryski dans ce temps là étoit l'âme, comit, fut de
ne pas se souvenir de l'apologue de l'homme, et du cheval,
sur l'article des protections. La Republique romaine ne
devint maîtresse de tout le monde alors connu qu'en com-
mençant par protéger tous les royaumes qu'elle s'est ap-
propriés. Ce n'est que par cette raison que tout souverain
requi de protection n'hésite pas un seul moment à l'ac-
corder: c'est le premier pas pour devenir le tuteur, et de
tuteur le père, puis le maître de son cher protégé quand
ce ne seroit que pour avoir soin de son héritage. Ce fut
par ce moyen là que ma maîtresse la republique de Venise
se devint maîtresse du royaume de Chypre que le grand Turc
après lui enleva pour devenir le maître du bon vin qu'on y
fait, malgré que l'Alcoran devoit le lui faire hays. Venise aux
journs n'existe plus que par la honte éternelle.
L'ambition, la vengeance, et la sottise perdirent donc
la Pologne; mais la sottise en premier chef. Cette sottise
fut souvent fille de la bonté, et de l'indolence commen-
çant à perdre la France à l'avènement au trône du trop malheureux
Louis XVI. Tout roi détroné doit avoir été sot, et tout roi sot doit
être détroné, car il n'y a point de nation au monde ayant un

roi qui ne l'aît que par force. Par cette union un roi doit avoir
 voir un premier ministre, ^{homme d'esprit} et le rendre très puissant, ~~comme~~
~~Multitude de ministres~~. Le roi de France perit à cause
 de la sottise, et la France sera perdue à cause de la sottise de
 la nation féroce, folle, ignorante, etourdie par son propre
 esprit, et toujours fanatique. La maladie qui règne en France
 actuellement ~~seroit~~ seroit inceptible de guérison dans tout
 autre pays; mais en France elle doit la conduire au tombeau
 et je n'ai pas assez d'esprit pour deviner ce qu'elle deviendra.
~~Le roi, qui est le plus grand de tous les rois, ne peut pas gouverner
 par lui-même, et il faut qu'il se donne un conseil. Ce conseil
 est composé de ministres, et de ces ministres il faut qu'il y en ait
 un de plus que de ministres, et qu'il y en ait un de plus que de ministres.~~
~~Le roi de France est un roi qui ne peut pas gouverner par lui-même, et il faut qu'il se donne un conseil. Ce conseil
 est composé de ministres, et de ces ministres il faut qu'il y en ait un de plus que de ministres, et qu'il y en ait un de plus que de ministres.~~
~~Le roi de France est un roi qui ne peut pas gouverner par lui-même, et il faut qu'il se donne un conseil. Ce conseil
 est composé de ministres, et de ces ministres il faut qu'il y en ait un de plus que de ministres, et qu'il y en ait un de plus que de ministres.~~
 re pitie à quelqu'un; mais pas à moi, puisque je trouve
 que restant fermes dans le royaume ils auroient pu op:
 poser force à force, et dépenser leur argent à faire assassiner
 les bontefeux sans leur donner le temps d'assassiner la nation.
 Nous n'avons dans l'histoire aucun exemple d'une assemblée
 de ministres imbécilles qui aveuglés par leur caractère con:
 sistent pour possible ce que l'expérience de quarante siècles
 démontre impossible. Un corps acéphale ne peut être que
 d'une durée ^{temporaire} ~~temporaire~~, puisque la raison gît dans le
 cerveau dont le siège est la tête. ~~Un corps acéphale ne peut être que d'une durée temporaire, puisque la raison gît dans le~~
~~Le roi de France est un roi qui ne peut pas gouverner par lui-même, et il faut qu'il se donne un conseil. Ce conseil~~
~~est composé de ministres, et de ces ministres il faut qu'il y en ait un de plus que de ministres, et qu'il y en ait un de plus que de ministres.~~
 Le premier de ~~decembre~~ decembre le baron Pittoni m'en:
 voya son valet de chambre me prier d'aller chez lui où
 il y avoit quelqu'un qui avoit de Venise exprès pour me
 voir. Fort aiseux je m'habille à la hâte, et le baron me

BnF
MSS

présente un beau personnage de trentecinq à quarante ans élégamment
vêtu, à belle physionomie riante, qui me regarde avec l'air du
plus grand intérêt. Mon cœur me dit, lui dis-je, que Votre Exal-
tence est le seigneur Zagari, car j'apperçois sur votre belle figure le
style de vos lettres — Précisément, mon cher Casanova; d'abord que
mon ami Dandolo m'a dit, il y a trois jours, que vous étiez ici; j'ai écrit
de venir vous embrasser, et vous faire compliment sur votre retour
à la patrie, qui se vérifiera certainement si non cette année au
moins la prochaine, où j'espère de voir élus inquisiteurs d'état deux
hommes, que j'ai quelque fois trouvés non sourds, et parlans. Ce
qui doit vous donner une non légère preuve de mon amitié c'est
que je suis venu vous voir malgré qu'étant Avogador actuel la loi
ne me permette pas de m'éloigner de la capitale. Nous passerons
ensemble les journées d'aujourd'hui et de demain.

Après lui avoir répondu à l'invitation relevant le grand honneur
que me feroit sa visite j'entends le Baron Pittoni qui me demande
excuse de n'être pas allé me voir, m'assurant qu'il l'a oublié,
et un beau vieux homme qui prie Son Excellence de m'engager à
aller dîner chez lui avec lui malgré qu'il n'eût pas l'honneur de
me connaître. Comment? lui dit M. Zagari: depuis dix jours que
Casanova se trouve dans cette petite ville le consul de Venise ne
le connaît pas? C'est ma faute, lui dis-je alors bien vite j'ai eu
de l'invalter allant lui faire ma reverence, puisq' M. le consul
pourrait me regarder comme marchandise de contrebande. Il me
répondit avec esprit que depuis ce moment là il ne me regarderait
que comme une marchandise qui n'estoit à Trieste que pour faire
la quarantaine avant de retourner à la patrie, et que sa maison
me seroit toujours ouverte comme celle du consul de Venise me
l'avoit été à Ancône.

Par cette réponse le consul me voulut me faire connaître qu'il
savait toutes mes affaires. Il s'appelloit Mario Monti. C'étoit un
homme rempli d'esprit, et d'expérience, très aimable en compagnie, très
plaisant dans ses propos, très éloquent, content tout avec grace, et
habillant tout de façon à faire rire l'assemblée ayant le talent de ne
pas rire lui même de la chose qu'il débitoit, et ridiculisoit à propos.

Ayant un peu moi aussi ce même talent, nous sympathisâmes dans l'instant devenant rivaux en fait d'anecdotes. Malgré trente ans qu'il avoit plus que moi je lui tenois agréablement tête, et lorsque nous nous trouvions ensemble aux assemblées on n'avoit plus besoin de jouer pour passer le temps. L'amitié de ce brave homme que j'ai su me captiver me fut fort utile dans les deux ans que j'ai passés là, et j'ai toujours cru qu'il ait beaucoup contribué à me faire obtenir ma grâce unique objet de mes vœux dans ce temps là, parce que j'étois attaqué de la maladie que les allemands appellent Heimlich, retour. Les grecs l'appelloient Nostalgia. Sa force est si grande que les Suisses, et les Belges en meurent en très peu de temps. Je n'en serois pas mort, peut-être si je l'avois méritée, et je ne serois pas allé perdre neuf ans dans le sein ingrat de ma maladie.

J'ai donc dîné avec M. Zagari chez le comte en grande compagnie, et le lendemain chez le gouverneur qui étoit un comte d'Auenberg. Cette visite d'un avogador vénitien me mit dans une considération extraordinaire. On ne pouvoit plus me regarder comme un exilé. On me traitoit comme un homme que le gouvernement de Venise même ne pouvoit pas réclamer, car ne m'étant absente de la patrie que pour me sauver d'une prison illégale, le gouvernement, dont je n'avois violé aucune loi ne pouvoit pas me considérer comme coupable.

Le surlendemain matin j'ai accompagné M. Zagari à Gorice, où il s'est arrêté trois jours ne pouvant pas refuser les honneurs que la noblesse très distinguée de cette ville lui vouloit lui faire. Je fus à part de toutes les politesses qu'on lui fit, et j'ai vu qu'un étranger à Gorice pouvoit y vivre en grande liberté, et jouir de tous les agréments de la société. J'y ai connu un comte de Cobenzel, qui n'est peut-être encore, sage, généreux, et homme d'une ^{vaste} littérature sans la moindre prétention: il donna un grand dîner à M. Zagari, et ce fut là que j'ai connu quatre dames dignes à tous égards de tous les hommages. J'ai fait connaissance avec le comte Gorres, dont le père lieutenant général au service impérial étoit espagnol. Il étoit marié à l'âge de soixante

174
N 40 ans, et ayant épousé une femme prolifique, et d'esprit il eut cinq
enfants tous laids comme lui. Sa fille très bien élevée, étoit très ai-
mable malgré sa laideur, car pour l'esprit, et le caractère elle
ressembloit à sa mère. L'aîné qui étoit louche étoit fou à force
d'avoir de l'esprit. Libertin, fantaisie, menteur par vice, hardi
parleur, méchant, indiscret, on le desiroit dans les compa-
gnies parce qu'il contoit bien, il disoit des bons mots, et il se
soit rire. Si il avoit étudié il auroit ~~eu~~ ^{été grand lettré} jusqu'il avoit
une mémoire
prodigieuse. Ce fut lui qui garantit en vain le contrat que j'ai
conclu avec l'imprimeur Valerio Valeri pour publier l'his-
toire des troubles de la Pologne. J'ai aussi connu dans ces deux
jours un comte Coronini qui avoit un nom dans le journal des
savans pour avoir donné au public des ouvrages en matière
diplomatique écrits par lui en latin. Personne ne lisoit ~~les~~
~~ouvrages~~ ~~de~~ ~~lui~~; on nimoit encore mieux lui accorder gra-
tis la qualité de savant que se donner la peine de les lire.

J'ai connu un jeune gentilhomme Morelli qui avoit écrit
l'histoire de Venise, et qui étoit alors dans le moment d'en par-
tir le premier tome. Il me donna le manuscrit desinant que
je le lusse dans mes heures libres à Trieste, et que je corrigasse
ce que je trouverois à corriger, et je l'ai corrigé. Je le lui ai
rendu n'y ayant trouvé rien à redire, et moyennant cela je me
suis gagné son amitié. Il m'auroit moins aimé si je me fusse
donné la peine de lui écrire à part des remarques critiques. J'ai
conçu une grande amitié pour le comte François Charles Coronini,
qui avoit tous les talens. Il étoit fils unique. Il avoit épousé une paï-
sa une femme avec laquelle ne pouvant pas vivre il étoit retiré
chez lui où il s'amusoit cultivant les petites amourettes, allant à la
chasse, et lisant les nouvelles du jour tant littéraires que politiques.
Il se moquoit de ceux qui disoient qu'il n'y avoit pas au monde un
homme heureux, tandis qu'il l'étoit, et qu'il étoit sûr de l'être jusqu'
il le sentoit. Il avoit raison; mais il est mort d'une apoplexie ^{dans la tête}
à l'âge de trente cinq ans. Les docteurs qui l'ont tué l'auront desabuzé.
Il n'est d'ailleurs pas vrai ni qu'il y ait au monde un homme qui
reste heureux dans toutes les heures, ni un autre qui se sente toujours

109 115 141

malheureux. Le plus ou le moins de bonheur, ou de malheur ne peut être jugé par aucun, car il est relatif, et il dépend du caractère, du tempérament, et des circonstances. Il n'est pas non plus vrai que la vertu rende l'homme heureux, car il y a des vertus dont l'exercice doit faire souffrir, et toute souffrance exclut le bonheur.

J'ai accompagné l'admirable Zayuni jusqu'aux confins de la patrie du baron Pittoni, et je suis retourné à Trieste avec lui. ~~Zayuni~~ ~~avec lui~~ l'abbé Pini avocat ecclésiastique très habile pour défendre des mariages étoit avec l'aimable Venetien qui vint ainsi donner le ton aux procédés que tous les Triestins eurent pour moi jusqu'à mon départ. Pittoni me présenta en trois ou quatre jours à toutes les maisons, et au casino où ne pouvoient aller que les qualifiés de la ville. Ce casino étoit dans l'auberge même où je logeois. Celle qui me parut remarquable fut une vénitienne luthérienne fille d'un banquier ^{allemand} ~~allemand~~, et femme de David Piquelin négociant natif de la Suabe établi à Trieste. Pittoni étoit amoureux d'elle, et il le fut toujours jusqu'à sa mort. Il l'aima ainsi douze ans de suite comme Pétrarque aimait Laure toujours soupirant, espérant toujours, et n'obtenant jamais rien. Cette rare femme qui par son nom de baptême s'appelloit Zaretta, et dont le mari n'étoit pas jaloux étoit jolie, chantoit très bien au clavier s'accompagnant très bien, et faisoit les honneurs de sa maison on ne pouvoit pas mieux; mais la douceur de son caractère, et l'égalité de son humeur la distinguoit plus encore que tous les autres dons que la nature, et l'éducation lui avoit fournis. Je n'ai eu besoin que de trois jours pour connoître que cette femme étoit inexpugnable, et quoiqu'en vain j'en ai averti le pauvre baron Pittoni, ~~auquel~~ ^{auquel} qu'elle distingua toujours de tous les autres qui soupiraient; mais sans jamais s'éloigner de la fidélité conjugale qu'elle avoit promise à son mari, et beaucoup plus fortement à soi-même. Elle ne jouissoit pas d'une bonne santé; mais on auroit eu de la difficulté à lui croire, si la chose n'eût été connue de toute la ville. Elle mourut jeune ~~de la même manière~~ fort tranquillement.

Quelques jours après le départ de Monsieur Zagari j'ai reçu un billet du consul qui m'avertissoit que M. le Procureur Morosini étoit arrivé à Trieste pendant la nuit, et logeoit à ma même auberge. Il me le faisoit savoir, me disant que c'étoit le cas de lui faire ma cour si je le connoissois. ~~J'ai su qu'il étoit fait fait à mon~~ ~~et étoit ^{quelque} cher consul de~~ m'avoir donné cet avis, puisque M. de Morosini étoit un grand matador tant à l'égard de son eminente dignité de procureur de S. Marc comme à cause qu'à son tour il étoit grand sage. Il me connoissoit depuis mon enfance, et mon lecteur peut se souvenir que l'année 1750 il m'avoit présenté à Fontainebleau au maréchal de Richelieu lorsque Madame soeur de France y étoit pour faire la conquête de Louis XV.

Je me mis donc vite habillé comme si j'avois dû me présenter à un monarque, et je mis allé dans son antichambre me faire annoncer lui faisant savoir que j'étois sur un billet ~~sorti de la chambre pour~~ ~~me recevoir~~, et il me témoigna le plaisir qu'il avoit de me voir par les expressions les plus gracieuses. Quand il fut par quelle raison je demourois à Trieste, et le désir que j'avois de retourner à la patrie après tant de vicissitudes il m'assura qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour m'obtenir cette grâce du tribunal redoutable au quel il croioit qu'un sujet comme moi pouvoit la demander après dix-sept ans. Il me remercia du soin que j'avois eu de son neveu à Florence, et il me garda avec lui toute la journée, que j'ai employée à lui conter en détail les principales aventures de ma vie. Enchanté de savoir que M. Zagari étoit prêt à tout faire pour moi, il me dit de lui écrire de se concerter avec lui, et il me recommanda avec le plus grand empressement au consul, qui écrivant continuellement au secrétaire du tribunal des inquisiteurs d'état fut enchanté de pouvoir lui rendre compte des marques de considération que le procureur m'avoit données, et de l'obligation où il se trouvoit d'avoir pour moi tous les égards.

Après le départ de M. de Morvini j'ai commencé à jouir ^{14/3}
 de la vie à Trieste comme il falloit pour la rendre durable,
 et comme elle convenoit à l'économie que je devois observer,
 car je n'avois de certain que quinze sequins par mois. Je
 ne jouais donc jamais, et j'allois tous les jours dîner au ha:
 zard du pot chez ceux qui m'^{avoient} ~~ami~~ mié une fois pour tou:
 jours, et aux quels j'étois sûr de faire plaisir. C'étoit le consul
 de Venise, celui de France qui étoit un original, mais honnête
 homme, qui avoit un bon cuisinier, chez Pittoni, et chez plu:
 sieurs autres; et pour ce qui regarde le plaisir de l'amour je
 me le procurois avec ^{des} ~~les~~ fillettes ^{toutes sans conséquence} ~~à longuette~~ ~~je~~ ~~ne~~ ~~con:~~
~~nois aucun engagement~~ je dépensois fort peu, et j'en'ex:
 posois ma santé à aucun risque.

Vers la fin du carnaval ce fut à un bal qu'on donna au
 Theatre après la comédie qu'un masque habillé en Arle:
 quin me presenta son arlequine. M. me fitent des niches,
 et l'arlequine m'ayant intéressé il me vint grande envie de la
 connoître; et après bien de recherches faites inutilement M.
 de S.^t Sauveur consul de France me dit que l'arlequin étoit une
 demoiselle de condition, et l'arlequine étoit un joli garçon, et
 que si je voulois il me présenteroit à la famille de l'arlequin
 qui habillé en fille m'interviendroit beaucoup plus que sa ca:
 marade garçon. Dans les niches qu'ils me firent jusqu'à la
 fin du bal je me mis honnêtement, et avec decence convaincu
 que le consul ne m'avoit pas trompé sur le faux arlequin, et
 devenu curieux de voir sa figure ^{je l'ai} ~~je l'ai~~ ~~comme~~ ~~le~~ ~~consul~~ de me
 tenir sa parole le second jour de carême. Ce fut ainsi que
 j'ai fait connoissance avec Madame Leo, femme d'esprit,
 qui avoit roté le balai; mais qui étoit encore aimable.
 Elle avoit son mari, un fils unique, et six filles toutes assez
 jolies; mais celle qui me plut particulièrement fut l'Arlequin.
 Je mis devenu amoureux d'elle; mais ayant tenté au plus
 qu'elle, et ayant commencé par ne lui montrer qu'une tendresse

1744 178. 011
Le pere, une sentiment de honte tout à fait nouveau dans mon
caractere m'empêcha de rien faire qui put la convaincre que
mon affection étoit celle d'un amant, ainsi je n'ai jamais rien
exigé d'elle au de là des bornes qui peuvent être regardées com-
me les confins qui separent les deux inclinations. ~~C'est~~
~~que quatre ans après, ^{qui j'ai} de la bouche même que s'étant appesuy~~
~~que je l'aimais elle avoit toujours si de ma lettre.~~

Après Pâques de l'année 1773 le gouverneur de Trieste
comte d'Arzberg fut appelé à Vienne, et le comte de Vagen-
berg vint prendre la place. Sa fille aînée, belle comme un astre,
combattit l'ancien alluma dans mon ame un feu qui m'auroit
rendu malheureux si je n'avois pas eu la force de le cacher sous
le voile du plus grand respect. J'ai félicité l'arrivée du nouveau
gouverneur par des vers que j'ai rendu publics par l'im-
pression, et faisant l'énumération des merites du pere j'ai célébrés
les rares qualités de la fille. Mon hommage leur plut; j'ai
commencé à leur faire une cour assidue, le comte gouver-
neur conçut pour moi des sentiments d'amitié, et me les té-
moigna par des confidences, dont il devoit que je tirasse parti
pour l'avantage de mes propres affaires. Il ne me le devoit pas;
mais il m'étoit facile de deviner son intention.

Le consul m'informa qu'il travailloit en vain depuis quatre
ans pour obtenir du gouvernement de Trieste que la diligence
qui alloit une fois par semaine de cette ville à Mestre allon-
gea son voyage d'une seule poste passant par Udine ca-
pitale du Friul venitien. Le passage par Udine servoit,
me dit, très utile au commerce des deux états, et le conseil
de Trieste ne vouloit pas y consentir par une raison aussi
specieuse qu'impertinente. Les conseillers du commerce de
Trieste profonds politiques disoient que si la République
de Venise devoit tant la chose, c'étoit une marque evi-
dente qu'elle lui seroit utile, et que lui étant utile elle
seroit donc de avantageuse ~~aux triestins.~~ Le

111 1770 245

consul m'assura que si je pouvois venir à bout de cette affaire
je me mettrois si bien dans l'esprit des inquisiteurs d'état que si je
n'obtenois pas par ce moyen ma grace, je me rendrois du
moins digne de leur considération, et que je devois m'abandon-
ner à son amitié pour la direction, et pour la fourme qu'il
donneroit à mon ouvrage pour m'en faire gagner tout le me-
rite. Je lui ai répondu que j'y penserois.

Je n'ai pas tardé à parler de l'affaire au comte gouver-
neur, qui la convoquant m'assura qu'il trouvoit l'opiniâtreté
du conseil de commerce scandaleuse; mais il m'ajouta qu'il
ne savoit qu'y faire, puisque cette résolution ne dependoit pas
de lui. Il me dit que le conseiller Rizzi étoit le grand obstiné
qui par des paradoxes entretenoit dans laienne mes-
que toujours l'opinion de tous les autres. Il me conseilla
de lui présenter une écriture sur cette matière dans laquelle
traitant l'affaire dans tous les points de vue je démontrerais
que la diligence passant par Udine contribueroit à l'avant-
tage de Trieste ~~la~~ en qualité de port franc beaucoup plus
qu'à celui d'Udine donc le commerce étoit très-petit. Il
me dit qu'il enverroit au conseil l'écriture sans dire de qui elle
lui venoit, et que se montrant convaincu lui-même il char-
geroit les conseillers opposants de repéter mes raisons par
des objections convaincantes, et il m'assura qu'il diroit en
plein conseil que si l'affaire ne se conduisoit pas il l'enverroit
à Vienne avec son avis.

BnF
MSS

Je voyant alors sur de mon fait, j'ai fait un écrit auquel
~~je n'ai pas fait que on ne pût me répondre qu'en biant~~
~~conseil de commerce que pour l'avoir la diligence passeroit par Udine~~
~~dit au conseil qu'il n'aurait à juger d'aucun que je ne~~
allant, et revenant, et ce fut à moi que le comte de Wagramberg
vint la copie du décret. Je l'ai d'abord portée au consul, et suivant
son conseil j'ai écrit au secrétaire du tribunal que je ~~signais mon~~
veux d'être venu à donner au tribunal une marque du zèle qu'en

246 180.
animoit pour me rendre utile à ma patrie, et digne d'obtenir
la grace de pouvoir y retourner, lorsque leurs Exc: jugeroient
que je serois parvenu à la mériter.

Le gouverneur ne publia le nouveau règlement de la dis-
cipline que huit jours après, de sorte que le gouverne-
ment d'Udine sut par le canal du tribunal que la chose
étoit faite avant que la ville de Trieste en fut informée.
On crut que le tribunal, qui fait tout en secret en étoit ve-
nu à bout à force d'argent. Le secrétaire ne me répondit
pas, mais il écrivit au consul une lettre qu'il me montra
dans laquelle il lui ordonnoit de me donner une gratifi-
cation de cent ducats d'argent, ce qui est égal à 400 ^{fr}
monnoye de France. Il lui disoit que c'étoit pour m'en-
courager, et que je pouvois tout espérer de la ^{générosité} ~~générosité~~
du tribunal réunissant dans la grande affaire des ar-
meniens, dont il pouvoit m'informer.

Il me la communiqua dans un quart d'heure, et j'ai d'abord
vu que je n'y réunirois pas; mais il ne fallut désespérer de
rien.

Quatre moines arméniens avoient deserté du couvent de
S. ^{de Venise} ~~de Venise~~ ^{de Venise} de souffrir la tyrannie de leur abbé. Ils a-
voient des parents fort riches à Constantinople, et se voyant
de l'excommunication de leur abbé qui les déclara apostats,
ils étoient allés à Vienne demander aide, et uneté pro-
mettant de devenir utiles à l'état établissant à leur frais
une imprimerie en langue arménienne qui feroit de
livres à tous les couvents d'Arméniens établis dans
les autres états sujets à l'empire Turc. Ils s'engagerent
d'employer la somme d'un million de florins dans l'endroit
où J. M. J. R. A. leur permettoit de s'établir tant pour

112, 181, 147
fonder
et ~~établir~~ en grand cette imprimerie, comme pour acheter ou faire
bâtir une maison où ils demandaient de vivre en société
quoiqu'acéphales. Le gouvernement ^{autrichien} non seulement n'
hésita pas à leur accorder ce qu'ils demandaient; mais
il leur accorda des privilèges. Il s'agissoit de priver la
place de Venise de cette branche de commerce pour se
l'approprier. Le cabinet de Vienne pensa de les envoyer
à Trieste fortement recommandés au gouverneur, et ils
y étoient déjà depuis six mois. Les inquiéteurs d'état
desireroient avec raison de les faire retourner à Venise, et n'
ayant pas pu venir par la voye directe qui étoit celle de
faire agir l'abbé qui leur avoit offert ~~de grandes~~ ^{des grandes} satisfac-
tions ~~qu'ils pouvoient attendre~~, ils employoient tous les moyens
secrets pour leur faire naître des obstacles à Trieste faits
pour les en dégoûter. Le comte me dit sincèrement qu'
il s'étoit dispensé d'entreprendre cette affaire parcequ'il
l'avoit pas conque
ne ~~le pouvoit pas~~ possible, et il me prouva que si je l'en-
treprenois je perdrois mon temps.

Il étoit certain que dans un fait de cette espece je ne
pouvois pas compter sur l'amitié du gouverneur, et que
je ne devois pas même lui en parler, ni lui donner mes-
sif de croire que je tacherois de détourner les moines du
projet qu'ils avoient fait, car outre son devoir, le zèle qui
l'animoit particulièrement à faveur du commerce de Trieste
le forçoit à prêter la main à l'heureuse réussite du projet
de ces moines. Malgré cela j'ai commencé par faire con-
noissance avec eux sous le prétexte d'aller voir leurs ca-
rrières armeniennes qu'ils avoient déjà fait fonder, et des
marchandises en pierres fines, et minérales qui leur étoient
arrivées de Constantinople. En huit ^{ou} dix jours je leur suis
devenu familier. Je leur ai dit un jour que quand on ne seroit

Quand j'ai lu cette alternative qui s'opposoit directement à ce que j'avois écrit, car les parties se avoient, je me suis déterminé à abandonner cette affaire. Mais ce qui me poussa à rien de barager bien vite furent quatre mots que le comte Wajenberg me dit. Il me fit comprendre qu'il savoit que je voulois reconcilier les moines avec leur abbé, et que cela lui faisoit de la peine, car je ne pouvois venir qu'en faisant du mal au pays d'où je venais, et du quel je devois être ami, car on me regardoit comme tel. Je n'ai pas hésité alors à lui dire avec toute la sincérité tout l'état de l'affaire, l'assurant que je n'aurois jamais entrepris cette négociation, si je n'avois été sûr de moi-même de ne jamais venir, car j'étois informé de Venise même à ne pas pouvoir en douter que le marquis Serpes étoit dans l'impossibilité absolue de vendre à l'abbé les $\frac{m}{400}$ ducats. Il conquit la chose. Les arméniens acheteront pour $\frac{m}{130}$ florins la maison du conseiller Rizzi, et alleront y habiter: j'allois les voir de temps en temps sans leur plus parler de retourner à Venise. Mais voici la dernière preuve d'amitié que le comte de Wajenberg me donna, car il est mort dans l'automne à l'âge de cinquante ans.

Un beau matin il s'arrêta, après avoir lu un long cahier qu'il venoit de recevoir de Vienne, et il me dit qu'il étoit fâché que je n'entendisse l'allemand, car il me le donneroit à lire. Voilà, me dit-il, de quoi il s'agit, et de quoi vous faire honneur avec votre patrie sans risquer de déplaire à ceux qui par état sont obligés de prouver à notre commerce tous les avantages possibles. Je vais vous confier une chose que vous ne devez jamais dire d'avoir vu de moi-même; mais dont vous pouvez tirer grand parti soit que vous réussirez, soit que vos démarches soient vaines, car on rendra justice à votre patriotisme, et on vous saura gré de la diligence avec laquelle vous l'aurez communiquée, et on vous tiendra compte de l'adresse avec laquelle vous l'aurez découverte. Vous n'aurez cependant pas besoin de dire comment vous avez pénétré l'affaire. Dites seulement que vous ne la communiquerez pas si vous n'en êtes sûr.

Toutes les marchandises, pourvu qu'il à me dire, qui on en-
 voye de chez nous dans la Lombardie passent par l'état veni-
 tien, et par Venise même où après avoir été à la douane
 elles sont placées dans des magasins comme marchandises
 de passage. Cela fut toujours comme cela, et cela est à présent,
 et cela pourra être à l'avenir aussi, si le gouvernement veni-
 tien se déterminera à diminuer au moins de la moitié ce
 qu'il nous fait payer pour faire l'entrepôt de nos denrées.
 Le quatre pour cent qu'elle nous fait payer est trop. On a
 donné un projet à la cour, qui l'a d'abord approuvé, et voilà
 l'ordre que j'ai reçu de le mettre en exécution sans même
 avertir d'avance le gouvernement vénitien, car l'opéra-
 tion n'est pas d'une nature que nous nous croyons en
 devoir en qualité d'amis, de la communiquer avant de la
 mettre en exécution. S'agissant d'un passage tout étalé
 est libre: s'il fait passer il paye: s'il ne fait pas passer,
 l'endroit qu'il ne touche pas ne peut lui rien demander,
 ni se plaindre s'il fait passer par un autre endroit. C'
 est le cas. Tout ce que nous ferons aller à l'avenir dans
 la Lombardie ne passera plus par l'état de Venise. On
 embarquera tout ici, et on ira débarquer à la Meszola.
 Cet endroit qui appartient au duc de Modène est vis à
 vis de nous. On traverse le golphe dans une nuit, et
 nos marchandises seront placées là dans des magasins
 qu'on construira d'abord. Vous voyez que nous abrégons
 le voyage plus que de la moitié, et que l'état de Modène
 n'exigera que le petit droit de passage, qui ne fait pas le
 quart de ce que nous payons aux vénitiens. Ajouter à cela
 la diminution de dépense en voiture, et le tout aussi que
 nous gagnons. Je suis sûr que si la république fait ^{dire} offrir au
 ministre des finances, ou au conseil de commerce à Vienne
 qu'elle est prête à diminuer ^{de} ~~la~~ moitié le droit qui
 elle exige on embrassera son offre, car ces nouveautés sont

114 485 1251

Toujours embarrassées, exigent des dépenses extraordinaires, et sont sujettes à des desordres à cause des événements qu'on ne prévoit pas. Je ne porterai au conseil cette affaire que dans trois ou quatre jours ^{car} rien ne presse; mais c'est vous qui devez vous presser, car d'abord que je publie la chose le gouvernement de Venise en sera dans l'instant informé par votre conseil, et tout le corps des marchands par leurs correspondans. Je voudrais que vous fussiez la cause qui un ordre de Vienne me vint de suspendre l'opération précisément lorsque je serois dans le moment de l'entamer.

J'ai dans l'instant senti tout le mérite que je pouvois me faire en faisant parvenir d'abord cette nouveauté aux inquiéteurs d'état. La maxime du tribunal est celle d'annoncer en se montrant informé de tout avant qu'il le soit par des moyens toujours incompréhensibles. Après avoir fait à S. E. tous les remerciemens que je lui devois je lui ai dit que j'allois écrire le rapport que je voulois d'abord envoyer par exprès aux inquiéteurs d'état après le lui avoir fait lire. Il me dit qu'il seroit charmé de lire, et j'en fus bien aise.

Je n'ai pas diné ce jour là. En quatre ou cinq heures j'ai tout fait brouillon, copie, et copie de copie, ~~et j'ai porté~~ tout au gouverneur, qui fut enchanté de ma célérité. Il trouva tout au mieux. Ce fut alors que j'ai porté mon écriture au conseil, la lui donnant à lire sans lui faire le moindre préambule. ~~Il~~ Me regardant étonné il me demanda si j'étois sûr que ce ne fût une fable, car ~~mais~~ il lui paroissoit impossible qu'une nouveauté de cette espèce pût lui être inconnue, et inconnue à toute la place de Trieste. Je lui dis de bouche, comme je le disois par écrit à la conclusion de mon rapport, que je garantissois l'authenticité de cette affaire sur ma tête, le priant en même tems de ne pas

exiger que je lui dise comment je la saurois. Après y avoir bien
pensé il me dit que cette relation si elle dût être envoyée par
lui il devoit l'envoyer aux magistrats des cinq sages au com-
merce, dont en qualité de conseil il étoit le ministre, et que
cela étant il ne pouvoit l'envoyer aux inquisiteurs d'état
que moi requérant qui il la leur envoie. Il me dit donc de la
lui remettre cachetée, et de lui écrire un billet en style
poli, dans lequel je le priois d'envoyer mon paquet au
tribunal lui demandant excuse si je ne le lui envoyois par
cachetée — Pourquoi, lui dis-je, voulez-vous que je montre
cette méfiance de votre fidèle loyauté? — Parceque pour
lors je devois répondre de la vérité de la chose, et outre
cela étant sûr de cette vérité, les cinq sages au commerce
me trouveroient faulxif, car je suis ici pour les servir, de pré-
férence même à meilleurs les inquisiteurs d'état aux quels
je ne dois rien. Permettre donc que je veuille ignorer la chose
jusqu'au moment que je la saurois du public. Il me semble
que si elle est vraie Son Excellence le président doit la savoir,
et que dans la semaine ce ne sera plus un secret. Pour lors
je ferai mon rapport aux cinq sages au commerce, et mon
devoir sera fait — Je pourrois donc l'envoyer directe-
ment à votre magistrat sans même l'envoyer par vos
mains. — Non. Car premièrement on ne vous croiroit
pas. En second lieu cela me feroit du tort, car on diroit
quand j'en donneroie la nouvelle que je suis négligent.
Et en troisième lieu mon cher maître le magistrat ne
vous donneroit pas le sou, et peut être ne vous remercie-
roit pas seulement. Si vous êtes sûr de cette singulière
nouveau, vous faites un coup de maître en l'envoyant
au tribunal, et vous êtes sûr non seulement de gagner une
grande considération; mais une nouvelle qualification en
argent, qui ^{doit vous être un sur garant de} ~~est mieux~~ la considération. Si la chose

115 187 MSB
est vraie je vous fais mon grand compliment; mais si elle est con-
trouvée vous êtes perdu, car vous induirez le redoutable, et in-
faillible tribunal à une étrange erreur, ~~et~~ vous devez être sûr
qu'une heure après que le tribunal aura vu cette affaire le
magistrat des cinq sages au commence en aura la copie —
Parquoi la copie? — L'unique vous vous nommez; et per-
sonne ne doit savoir le nom des confidens de leurs Excel-
lences.

J'ai fait tout ce que mon sage ami m'a conseillé de faire,
et dans l'instant je lui ai écrit le billet comme il le vou-
loit, et j'ai cacheté sous enveloppe le paquet ~~disant~~ l'ad-
dressant à Monsieur Marc-Antoine Buinello secrétaire
du tribunal, qui étoit frère de celui sous la régence duquel
je m'étois enfui des plombs dix sept ans avant ce tems là.

— Le président se coucha le lendemain matin quand je lui
ai dit que j'avois déjà tout fait avant minuit. Il m'assura
de nouveau que le conseil de Venise n'en sauroit rien avant
le samedi. Mais l'inquiétude de mon cher conseil dans les
cinq jours qui s'écouleront avant qu'on sache la chose m'
affligeoit: il ne me disoit rien par délicatesse, et de mon
côté j'étois fâché de ne pas pouvoir rassurer la belle ame.
Le samedi à l'issue du conseil celui qui m'en donna la
nouvelle au carin fut le conseiller Rizzi m'annonçant la
chose comme fort désavantageuse à la place de Venise, ce
qui le rejoignoit, car il prétendoit qu'en peu de tems le port
de Trieste devoit réduire à rien celui de Venise. Le conseil
arriva dans le moment que nous raisonnions sur cette nouvelle:
là; il dit que pour Venise la perte ne consistoit que dans
un peu de chose; mais qu'au premier naufrage qui arriveroit
dans la traversée du golphe on perdrait tout ce que le droit
de l'entrepot coustoit en dix ans. Il dit outre cela que les
expéditionnaires allemands perdraient tout ce qui leur coûteroit
le voiturage des denrées qui devroient rebrousser chemin pour aller

154 de la Merda à la Lombardie vénitienne, et à toutes nos foires. Le
188 consul enfin ne fit qu'en vivre. Tel étoit son métier. Dans toutes les
petites places de commerce comme Trieste on fait grand cas de
petites choses.

Je m'is allé dîner avec le consul, qui enfin quand il se vit seul
avec moi, soulagea toute son âme, et il m'avoua son inquié-
tude, et ses doutes. Lui ayant demandé ce qu'il croyoit que les
vénitiens feroient pour éviter ce coup, il me dit qu'ils feroient
des grandes consultations après les quelles ils ne se déterminè-
roient à rien, laissant que le gouvernement autrichien en-
voye ses marchandises par tel endroit qu'il lui plaisoit.

Le fait est que le consul devina. Il écrivit la nouvelle
à son magistrat le même jour, et dans la semaine suivante
on lui répondit que la chose étoit déjà connue à V. E. E. de
puis plusieurs jours par des voyes extraordinaires, et on le char-
geoit de poursuivre à informer le magistrat de tout le re-
sultat. Ce ne fut que trois semaines après qu'il reçut une
lettre du secrétaire du tribunal dans la quelle il lui ordonnoit
de me gratifier avec cent Ducats d'argent, et de passer dix
cequins par mois pour m'encourager à bien ^{me} mériter du
tribunal. Ce fut pour lors que je n'ai plus douté de ma
grâce avant la fin de l'année; mais je me suis trompé.
^{On ne me la fit}
~~Ce ne fut que~~ dans l'année suivante, et j'en parlerai à son
lieu. Je me suis trompé à mon aise. Ce que j'avois me
suffisoit pas à vivre, car certains plaisirs dont je ne pouvois
pas me passer me contraindroient beaucoup. Je ne me sentois pas
mecontent de me voir de venu aux gages du même tribunal,
aqui m'avoit privé de ma liberté, et dont j'avois bravé la force: il
me paroissoit au contraire de triompher, et mon honneur m'en
gageoit à lui être utile en tout ce qui ne s'opposoit ni au droit
de nature, ni à celui des gens.

Un petit événement qui fit vivre la ville de Trieste ne déplaisa
pas à mes lecteurs. C'étoit dans le commencement de l'été;
je venois de manger des jardines au bord de la mer, et je ven-

116 184 p. 55
trois chez moi deux heures avant minuit. J'allois me coucher
lorsque je vis entrer dans ma chambre une fille que je recon-
nois d'abord pour la servante du jeune comte Straldo.

Ce jeune comte étoit joli, pauvre comme presque tous les Stra-
ldo, aimant les plaisirs coûteux, et par conséquent ayant
des dettes : son emploi ne lui valoit que six cent florins par
an, et il en dépensoit quatre fois plus. Il étoit poli, et géné-
reux, et j'avois été quelque fois souper chez lui en compa-
gnie de Pittori. Il avoit à son service une cragnoline jo-
lie au possible que ses amis voyoient, mais qu'on n'osoit
pas cajoler, car on savoit qu'il en étoit amoureux, et jaloux.
Me conformant aux circonstances, je l'avois une, adouciée, lou-
ée en présence du maître l'appellant heureux de posséder
ce trésor; mais je ne lui avois jamais dit un seul mot.
Ce même comte Straldo avoit été appelé à Vienne par
le comte d'Herbergh qui l'aimoit, et qui à son départ lui
avoit promis de penser à lui. Il alloit être employé en Po-
logne ^{en qualité de} capitaine du cent, il avoit mis congé de tout
le monde, il avoit vendu à l'enchère ses meubles, et il étoit
dans le moment de partir. Tout Trieste avoit qu'il condui-
roit avec lui sa cragnoline : j'avois été le matin même lui
souhaiter un bon voyage. Or on peut se figurer quelle dut
être ma surprise voyant dans ma chambre à cette heure
la servante qui ne m'avoit jamais qu'à peine regardée.
Je lui demande ce qu'elle veut, et elle me dit en peu de mots
qu'elle ne voulant pas partir avec Straldo, et ne sachant où elle
pouvoit aller se cacher elle avoit pensé qu'elle ne pouvoit être
si sûre nulle part comme chez moi. Personne ne pouvoit de-
viner qu'elle y étoit, et Straldo partiroit tout seul. Après
son départ elle partiroit d'abord de Trieste, et elle irait chez elle :
elle espéroit que je n'aurois pas la cruauté de la chasser : elle
m'assura qu'elle s'en irait le lendemain, car Straldo devoit par-

256
190. Tir à la pointe du jour comme j'aurais pu le voir de mes fenêtres.
— Charmante Fenicia, c'étoit son nom, vous n'êtes faite pour
être chassée de personne, et jamais de moi qui vous ai toujours
trouvée adorable. Vous êtes sûre ici, et je vous réponds que tout
que vous y reverrez personne n'y entrera. Je remercie mon sort
qui vous a fait penser à moi; mais s'il est vrai comme
tout le monde dit que le comte est amoureux de vous, vous
verrez qu'il ne partira pas. Il restera ici au moins toute
la journée de demain pour vous trouver — Il me cherchera
par tout l'ormis qu'ici. Me promettez vous de ne pas m'obli-
ger à partir de cette chambre quand même le diable lui dirait
que j'y suis? — Je vous en donne cent fois ma parole d'
honneur. Vous restez, j'espère, que vous ne pouvez pas vous
dispenser de vous coucher avec moi — Hélas! Si je ne vous
incomode, j'y consens — Vous parlez de m'incomoder? Vous
verrez. Vite donc ma charmante Fenicia, deshabillez vous.
Où sont toutes vos nippes? — Tout ce que j'ai est dans une
petite malle, qui est déjà liée derrière la voiture; mais
je m'en moque — Il doit être furieux actuellement
— Il ne rentrera qu'à minuit. Il soupe avec Madame
Biancotti, qui est amoureuse de lui.

Avec ces discours elle se mit au lit, et au bout d'un
regime de huit mois j'ai passé une nuit délicieuse.
Après cela je n'aurais eu que des plaisirs passagers qui ne
durent qu'un quart d'heure, et dont après le fait je ne
me félicitais pas. Fenicia étoit une beauté parfaite, qui eût
tant riche j'aurais mis maison pour la garder à mon ser-
vice. Ne nous étant réveillés qu'à sept heures, elle se leva,
et voyant la voiture à la porte de Stralder, elle me dit d'un
air triste que j'avois deviné. Je l'ai consolée en l'assurant de
nouveau qu'elle seroit maîtresse de rester avec moi tant qu'
elle voudroit. J'étois fâché de ne pas avoir un cabinet, car
je ne pouvois pas la cacher au garçon qui nous auroit porté
du café. Nous dûmes nous passer de déjeuner. Je ^{devois} avoir pensé

au moyen de lui porter à manger; mais j'avois assez de temps.
 Mais voilà ce à quoi je ne m'attendois pas. J'ai vu à dix
 heures Stradello avec Pittoni son ami intime entrer dans l'
 auberge: Je vais au corridor, et je les vois tous les deux
 parler à mon hôte. Je les vois après entrer au casino, puis
 entrer, et sortir de plusieurs appartements dans tous les étages:
 je vois ce que ce devoit être, et je dis à l'encre en riant qu'
 on la cherchoit, et que certainement on viendrait nous faire
 une visite: elle me rassure de nouveau de ma parole, et je la
 rassure. Elle sent parfaitement que je ne pouvois pas de peur
 l'entrée dans ma chambre sans leur faire deviner la vérité.
 Je les entends venir, et pour lors je cours, et je ferme ma porte
 les priant de m'excuser si je ne pouvois pas les laisser entrer,
 car j'avois une pièce de contrebande. Dites moi seulement,
 me dit Stradello d'un air à faire pitié, si vous n'avez pas
 dans votre chambre ma cigarette. Nous sommes tous qu'
 elle est entrée dans l'auberge cette nuit à dix heures: la
 sentinelle qui étoit à la porte la vint. Fort bien. La cra-
 quoline est dans ma chambre, et je lui ai donné parole que
 personne ne lui fera violence. Et vous pouvez être sûr que
 je la lui tiendrai — Je ne veux pas non plus lui faire vio-
 lence; mais je suis sûr qu'elle viendra de bon gré si je peux
 lui parler — Je vais voir si elle y consent. Attendez ici dehors.
 Elle avoit tout entendu. Elle me dit que je pouvois la faire
 entrer. Elle fut la première à ^{demande} à Stradello d'un air fier,
 si elle avoit contracté avec lui quelque obligation, s'il pouvoit
 l'accuser de l'avoir volé, si elle étoit enfin maîtresse de le quitter.
 Il lui répondit avec douceur que tout au contraire c'étoit lui
 qui lui devoit une année de ses gages, et qu'il avoit sa malle
 avec ses hardes; mais qu'elle avoit tort de le quitter ainsi sans
 nulle raison — La raison, lui répondit elle, est ma volonté. Je
 ne veux pas aller à Vienne. Il y a huit jours que je vous le dis.
 Si vous êtes bon homme, vous me laisserez ma malle, et pour
 mes gages, si vous n'avez pas d'argent à présent vous me les

envoyer à Soubach chez ma tante

Straddo alors finit de me faire pitié, car après être descendu à lui faire les plus rompantes prières, il se mit à pleurer. Cela me revolta. Mais Pittori manqua de m'impatience quand il me dit que je devrais chasser de ma chambre cette drôlesse. Je lui ai dit d'un air ferme qu'il n'étoit pas fait pour m'apprendre à faire mon devoir, et que je ne convenois pas que cette fille fut une drôlesse. Chargeant de son, il se mit à rire, et il me demanda s'il étoit possible que j'en fusse digne, et il me demanda s'il étoit possible que j'en fusse digne. Straddo l'interrompant amoureux dans le court espace d'une nuit. Straddo l'interrompant lui disant qu'il étoit sûr qu'elle n'avoit pas couché avec moi, et elle lui dit qu'il se trompoit puisqu'il n'y avoit qu'un lit.

Vers midi ils partirent, et la pauvre Lenica s'en retourna en vêtements. Le mystère étoit alors fini j'ai fait monter à dîner pour deux, et la voiture étoit toujours là je lui ai proposé de rester avec elle sans jamais sortir tant que Straddo ne trouveroit encore à Trieste.

A trois heures le consul de Venise vint me dire que Straddo étoit allé se recommander à lui pour qu'il tachât de me persuader à lui rendre Lenica. Je lui ai dit que c'étoit à elle qu'il devoit s'adresser, et quand il fut tout il nous laissa nous disant que nous avions raison tous les deux. Vers le soir un crocheteur porta dans ma chambre la mère de cette fille que dans ce moment là j'ai vue touchée, mais non pas chargée d'avis. Elle soupa, et coucha avec moi la seconde nuit, et Straddo partit à la pointe du jour. J'ai alors pris une voiture, et j'ai conduit ma chère Lenica jusqu'à deux portes sur le chemin de Soubach où après avoir bien dîné avec elle je l'ai laissée chez une femme de la connoissance. Mais le monde à Trieste trouva que j'en avois bien agi, et Pittori même dit qu'à ma place il ne se seroit pas refié différemment. Mais la pauvre Straddo finit mal. Il fut employé à Legos, il y fit des dettes, et il devint coupable de pecculats. Pour éviter de payer de sa tête il se sauva en terre turque,

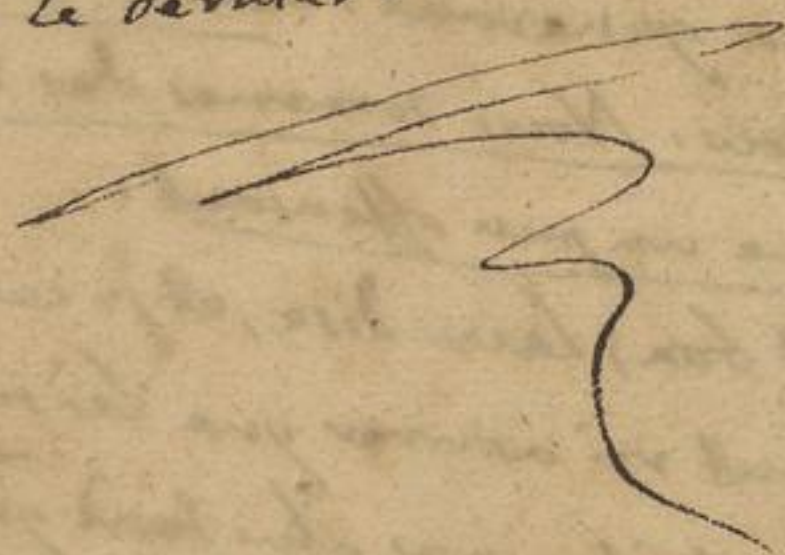
et il prit la turban ^{de palmanova}
 le General venitien, qui étoit un patricien de la famille Rosta
 vint alors à Trieste faire une visite au prestant gouverneur
 comte de Wajenberg; le procureur Lillo étoit avec lui.
 L'après dîner le gouverneur me presenta à ces Excellences
 venitiennes qui se montrèrent surprises de me voir à Trieste. Le
 procureur me demanda si je me divertissois si bien comme à
 Paris il y avoit alors seize ans; je lui ai répondu que les seize
 ans de plus, et cent mille francs de moins me forçoient à être
 un autre. Le consul entra pour leur dire que la felouque
 étoit prête, et Madame de lantieri seconde du comte son
 pere me dit que je pouvois être de la partie; les trois no-
 bles venitiens qui étoit là, dont le troisieme m'étoit inconnu,
 dirent en chœur que je devois y être. Après avoir fait une
 reverence de tête qui ne disoit ni oui ni non, je demandai
 au consul ce que c'étoit que cette partie en felouque. Il me
 répondit que nous allions à bord du vaisseau de guerre veni-
 tien qui étoit à l'ancre à l'embouchure du port, et dont
 son Excellence que je voyois là étoit le gouverneur. J'ai
 dit alors à la charmante comtesse d'un air riant quoique
 tres modeste qu'un devoir de plus ancienne date m'en-
 jectoit de lui faire ma cour dans cette belle partie. Il
 m'est defendu, madame, de mettre les pieds en pair venitien.
 Les oh oh furent alors generaux. Vous n'avez rien à crain-
 dre. Vous êtes avec nous. Nous sommes des honnêtes gens.
 Votre doute est même un peu offensant.

Tout cela est bel et bon, leur dis-je, et je cede, si quelqu'un
 de vos Excellences peut m'assurer que les inquisiteurs d'état
 ne sauront pas, et peut être pas plus tard que demain que
 j'ai eu la hardiesse d'intervenir à cette belle partie, qui
 d'ailleurs m'honore infiniment. BnF
MSS
 Je les ai vus alors tous, devenus muets, s'entre-regarder, et
 personne n'insista plus. Le noble gouverneur du vaisseau, qui
 ne me connoissoit pas, s'approcha alors, et ils passèrent cinq

194.
260 ou six minutes parlant tout bas ensemble.

Le lendemain le conseil me dit que le gouverneur du vaisseau m'avait trouvé fort prudent ne voulant pas être de cette partie, car si le hasard avait fait qu'on lui eût dit mon nom, et mes griefs tandis que j'aurais été à son bord il ne m'aurait pas laissé sortir. Quand j'en ^{rendu} dis au gouverneur de Trieste ce que le conseil m'avait dit il me répondit sereinement qu'il n'aurait pas laissé partir le vaisseau. Le procureur Bizio me dit le même soir que j'avais très bien fait, et qu'il ferait parvenir ce trait aux oreilles du Tribunal.

Dans ces jours là j'ai vu à Trieste une des plus belles venitiennes qui fissent alors parler. Elle y était venue en partie de plaisir avec des adorateurs. Elle était de naissance dame vénitienne de la famille Bon, et elle était femme du comte Romili de Bergame, qui lui laissait sa pleine liberté, n'étant pas moins pour cela son ami intime. Elle traînait à son char le général comte de Bourghauze, vieux, et gouteux, fameux roué, pauvre péché, qui avait quitté Paris depuis dix ans pour consacrer plus librement le reste de sa vie à Venise. Cet homme très gai, et rempli d'expérience resta à Trieste : il voulut faire connaissance avec moi, et dix ans après il me fut utile, comme le lecteur verra dans la tome suivant, qui sera peut être le dernier.



1773

vol XII

("le premier de Septembre", page 263)

("jusqu'à la fin de l'année 1773", " 278)("le dernier de l'an 1773"1774 ("le premier de l'an 1774", } " 281)

("j'y ai passé le carnaval", " ")

("au commencement du carême", " ")

(" " " " " " , " 284)

Chap. X.(Orig. vol. X p. 261-284.)

1793
 (1793-1794)

(1793-1794)

(1793-1794)

(1793-1794)

1794 (1793-1794)

(1793-1794)

(1793-1794)

(1793-1794)

(1793-1794)

Aventure de Trieste. Je sens bien le tribunal des ingrats
 leur d'état de Venise. Mon voyage à Venise; mon retour à
 Trieste, je trouve l'opéra devenue comédienne, et habile au jeu
 les dames de Trieste voulaient alors essayer leur talent en jeu:
 et elles me chargeaient de tout
 tant la comédie française, tant pour le choix des pièces, comme pour
 celui des acteurs, et des actrices, et pour la distribution des rôles. Ce
 fut une besogne qui me costa beaucoup, et ne me produisit pas
 les plaisirs dont je m'étois flatté. Elles étoient toutes noires
 dans l'art du théâtre, j'ai dû les dresser, aller tous les jours
 chez toutes pour leur représenter les rôles qu'elles devoient
 apprendre par cœur; mais n'étant jamais parvenue à
 les placer dans leur mémoire à la perfection, j'ai dû m'arrêter
 à leur servir de souffleur. J'ai alors connu toutes les ma-
 lediction de cet emploi. Le souffleur est à la condition la plus
 dure: les acteurs n'avaient jamais les obligations qu'ils peu-
 vent lui avoir, et l'accusent de n'avoir jamais manqué que
 par sa faute. Un médecin en Espagne n'est pas mieux traité:
 si le malade guérit c'est par la protection de quelque saint, et s'il
 meurt ^{ce sont} ses remèdes qui l'ont tué. Une negresse qui ser-
 voit la plus jolie de mes actrices, et pour la quelle j'avois les
 plus grandes attentions, me dit quelque chose qu'on n'oublie pas
 facilement. Je ne comprenais pas, me dit elle un jour, comment
 vous pouvez être tant amoureux de ma maîtresse tandis qu'
 elle est blanche comme le diable. Je lui ai demandé si elle
 n'avoit jamais aimé un blanc, et elle me répondit qu'oui,
 mais que c'étoit parce qu'elle n'avoit jamais trouvé un negre
 au quel elle auroit certainement donné la préférence. Quelques
 mois après, cette africaine, cédant à mes instances, m'accorda sa
 faveur: à cette occasion j'ai connu la fausseté de la sentence
 qui dit que sublata lucerna nullum discernitur inter feminas.
Sublata lucerna ^{on doit s'} ~~elle~~ ^{la} belle est noire ou
 blanche. Les negres sont d'une autre espèce, ce n'est pas dou-
 teux: ce qu'ils ont de particulier est que la femme, si elle est
 instruite, elle est maîtresse de ne pas concevoir, et même de con-
 cevoir à son gré mâle ou femelle. Si mon lecteur ne le croit pas

162 il a raison, car selon notre nature la chose est incroyable; mais il res-
deroit persuadé comme moi si je lui en communiquois la théorie.

Le comte de Rosenbergh grand chambellan de l'empereur, depuis
et mort depuis l'année passée
fait prince, vint alors à Trieste pour son plaisir accompagné de l'abbé
Casti que j'avois envie de connaître à cause de plusieurs petits poe-
mes, dont l'impudence n'avoit pas d'exemple. J'ai connu en lui
un ignorant, audacieux, et impudent n'ayant autre talent que
celui de posséder la facilité de la versification. Le comte de Rosen-
bergh le conduisoit toujours avec lui parce qu'il en avoit besoin. Il le
faisoit rire, et il lui procuroit des filles. La V. . . . Dans ce temps
là ne lui avoit pas encore rongé l'aluette. On m'a dit qu'aujourd'hui
il est déclaré poète de l'empereur; cette succession d'honneur
la mémoire du grand Metastasio ^{qui n'avoit aucun} vice, et toutes les
vertus; Casti n'a aucune vertu, et tous les vices. Pour ce qui re-
garde son métier il ne possède ni la noblesse du ~~la~~ la langue, ni
la connaissance du théâtre dramatique. Deux ou trois opé-
ras comiques qu'il a donnés en font foi; il n'y a que des bouffonne-
ries mal conçues, et dans un la calomnie y brille, fautive à l'égard
du roi Théodore, que de la république de Venise qu'il met en der-
ri-
on par des menonges. Dans un autre qu'il appella la grotte
de Trofonius il devint le bouffon de tous les gens de lettres faisant
étalage d'une erudition baroque qui ne contribue en rien au co-
mique de son drame.

Entre les gens de qualité qui vinrent de Venise pour être grecs
patrons de la comédie française que l'on donnoit dans la
maison du baron de Kinzigsmann, dont la charmante femme
née comtesse Almira jouoit les premiers rôles, j'ai connu un
comte Louis Tomiano qui eut le talent de me persuader d'aller
passer avec lui l'automne à une maison de campagne qu'il a-
voit six milles loin de Venise. Si j'avois eu d'inconscience je
n'y serois pas allé. Le comte n'avoit pas encore trente ans, et
étoit garçon. Il n'étoit pas joli de figure; mais on ne pouvoit
pas l'appeler laid; ^{malgré} la physionomie ~~était~~ patibulaire ~~avec~~

~~Je~~ On y voyoit la cruauté, la trahison, l'orgueil, et la brutale
paillardise. Il y a aussi vu la haine, et la jalousie. C'est affreux me-
lange me força à croire que je me trompois. Une invitation gra-
cieuse ne me paroitroit pas combinable avec les horribles carac-
teres que sa figure me presentoit aux yeux. M'étant informé de
lui avant que de lui promettre d'y aller ^{ne} on m'a dit de lui que
du bien. On m'a dit qu'il aimoit le beau sexe, et qu'il devoit
faire quand il s'agiroit de se venger de quelqu'un qui lui auroit
fait un affront; mais n'ayant pas trouvé ces deux qualités in-
dignes d'un gentilhomme je lui ai promis d'y aller. Il me dit
qu'il m'attendroit à force le premier de septembre, et que
nous partirions le lendemain pour Spessa: c'étoit le nom
de la terre. J'ai donc pris congé de tout le monde pour un
couple de mois, et du comte de Vagenberg qui étoit grièvement
malade de la maladie qu'on guoit faiblement par le menuire,
quand le medecin fait l'administration; mais qu'elle devoit
mortelle quand le patient tombe entre mauvaises mains. Le
pauvre comte eut ce malheur. Il est mort un mois après mon
depart.

Le part le matin de Trieste, je dînai à Rosco, et j'arrivai à
force de bonne heure à la maison du comte Louis Romiano:
il n'y étoit pas; mais on me laisse décharger mon ^{petit} équipage quand
je dis que le comte m'avoit invité. Je cours, je vais chez le comte
à l'heure de dîner jusqu'à l'heure de souper et ~~je suis chez le comte~~
mon nouvel hôte.
On me dit qu'il étoit allé à la campagne, et qu'il seroit de retour
le lendemain. ~~On me dit qu'on avoit transporté ma malle~~
~~avant qu'il n'ait fait ses bagages~~ ^{on avoit ordonné}
à l'auberge de la porte, où il avoit ~~ordonné qu'on me donnât~~
mon ~~à souper~~, et une chambre. Cela me surprend; mais j'y vais,
je me vois mal logé, et mal nourri; mais n'importe. Je juge
qu'il n'avoit pas pu me loger chez lui, et que ne le pouvant
pas il ~~me~~ avoit pas pu faire autrement. Ne se le trouvant
pas qu'en ce qu'il ne me l'avoit pas dit. Pouvois-je supposer qu'
un seigneur qui a maison n'a pas chez lui une chambre pour
un ami?

Le lendemain matin le comte Louis Tomiano vient me voir, me remercie de mon exactitude se félicite sur le plaisir qu'il aura de m'avoir en sa compagnie à Spessa, et me dit qu'il étoit seulement fâché que nous ne pouvions partir que le lendemain à cause qu'il étoit à la veille de la sentence qu'on devoit prononcer sur un procès qu'il avoit contre un vieux fermier fripon qui l'avoit servi, et qui étant son débiteur non seulement ne vouloit pas le payer, mais il formoit des prétentions. On devoit le lendemain plaider en dernier appel, et faire raison à celui qui l'avoit. J'ai dit au comte que j'irois entendre les avocats, et que ce seroit pour moi une partie de plaisir. Il y en alla; non seulement me demandant où je disois; mais sans me demander la moindre excuse si il n'avoit pas pu me loger chez lui. Je pense qu'il se pouvoit que dans son système j'eusse tort d'avoir été chez lui pour m'y loger ainsi de bout en blanc. Il m'avoit invité à la campagne. Je laisse passer tout cela. C'étoit ^{peut être} par un sentiment de délicatesse ^{si j'avois} qu'il ne m'avoit rien dit la dessus, car ~~aujourd'hui~~ commis une faute, c'eût été à moi à lui en demander excuse.

Je dîne tout seul. Je passe l'après dîner à faire des visites; je soupe chez le comte Torre, je parle du plaisir que j'aurai le lendemain d'entendre l'éloquence des avocats de Sonce; et Torre me dit qu'il ^{se} trouveroit aussi, parce qu'il étoit curieux de voir quelle mine feroit Tomiano si le paysan gagnoit. Je connois le procès, pourrroit il à me dire, et tout le monde sait que Tomiano ne peut perdre à moins que le livre qu'il a prêté soit faux, et en vertu du quel le paysan paroît débiteur, ne soit faux. Le paysan à son tour ne peut perdre que les quitances du comte étant la plus grande partie fausses. Le paysan a déjà perdu en première et seconde instance; mais il a toujours appelé; payant les frais, et noter qu'il est pauvre. S'il perd demain il est non seulement ruiné; mais condamnable aux galères; mais s'il gagne l'époque sera triste pour Tomiano, car ce seroit lui qui pour son mérite la galère avec son avocat qui l'a déjà méritée plusieurs fois.

Comme je savois qu'Emmanuel Dorez étoit méchante langue, son discours ne me fit ni chaud ni froid; mais ma curiosité augmenta. Le lendemain donc je fus à la sale où j'ai vu les juges, les individus des des parties, et les deux avocats. Celui du paysan étoit vieux, et avoit l'air honnête. Celui de mon hôte avoit l'air d'un affronteur. Le comte son client étoit à son côté, et avoit l'air méprisant, et le sourire de l'orgueilleux, qui par caprice vouloit bien s'abaisser jusqu'à ^{cimenter} sa raison contre un teméraire sur lequel il avoit déjà remporté deux victoires. Le paysan étoit là avec sa femme, un fils, et deux filles faites pour gagner tous les mois de la terre. Je m'étonnois que cette famille eût pu perdre deux fois. Ils étoient là tous les quatre pauvrement vêtus, tenant leurs yeux contre terre affichant l'état d'opprimés. Chaque avocat pouvoit parler deux heures.

L'avocat appelant ne parla en faveur de son paysan qu'une demi heure. Il l'employa à mettre devant les juges le livre des quittances approuvées par les signatures du comte jusqu'au moment qu'il lui donna son congé parce qu'il n'avoit pas voulu permettre à ses filles d'aller chez lui; et poursuivant à parler du sang le plus froid, il mit sous les yeux des juges le livre que le comte avoit présenté, et par lequel le paysan devenoit son débiteur, et il démontra toutes les quittances du paysan déclarées fausses par des experts jurés. Autre cela il démontra des anacronismes, et des paracronismes de tous côtés, et il finit par dire que son client étoit en état moyennant une procédure criminelle de manifester à la justice les deux fauconniers payés par le comte auteurs des infâmes papiers (scartafacci) que l'avocat son adversaire osoit présenter au magistrat pour induire en erreur sa religion, et miner une honnête famille, dont le seul défaut étoit d'être pauvre. Il conclut en demandant remboursement de frais faits, et à faire, et de dommages pour perte de temps, et de réputation.

La harangue de l'avocat de mon cher comte auroit duré plus de deux heures, si on ne l'avoit obligé à finir. Il n'y a point d'indignes qu'il ne vomît contre l'avocat, contre les experts, et contre le pauvre paysan qu'il apostrophoit plusieurs fois lui disant qu'il étoit le voir aux galeries, où il ne feroit pitié à personne. Dans ces débats

266 200.
je me serois mortellement ennuagé si j'avois été aveugle, car mon seul plaisir fut celui de promener mes yeux sur les physionomies des parties, et des assistants. Celle de mon cher hôte fut toujours riante, et intrépide. Nous nous retirâmes tous dans une sale contigue pour attendre la sentence. Le paysan avec sa famille étoit dans un coin, noté, affligé, n'ayant aucun flateur soit ami, soit ennemi converti. Le comte Morano étoit entouré de douze ou quatorze personnages qui lui disoient qu'il ne pouvoit pas perdre; mais que si cette extravagance arrivoit il devoit payer; ~~mais~~ ^{cependant} obligeant le paysan à prouver le crime de faux. Il étoit là gardant le silence. Moros qui étoit ennemi juré de la prudence me demanda ce que j'en pensois. Je lui ai répondu que mon cher comte devoit perdre même en ayant raison à cause de l'infâme harangue de son avocat.

de son avocat.
Un heure après ~~Liberté~~^{le} greffier du magistrat entra avec deux pa-
piers à la main, dont il consigna l'un à l'avocat du paysan, et l'autre
au comte Tomiano qui après l'avoir lu donna dans un grand éclat
de rire. Il le lut à haute voix. On le condamnoit à reconnoître le paysan
pour son créancier, à payer tous les frais, et à lui donner une année
de gages, sauf le droit du paysan d'appeller ad minimum en force d'au-
tres griefs qu'il pourroit représenter à la justice. L'avocat parut avec
l'air triste; mais Tomiano le consola en lui donnant six sequins. Tout le
monde partit. Je mis resté avec lui pour lui demander s'il appellerait
à Vienne, et il me répondit que son appellation seroit d'une autre es-
pece. Je n'ai pas voulu savoir d'avantage. Nous partîmes de Corice
le lendemain matin. L'ôte me donnant mon compte me dit que
le comte Tomiano lui avait ordonné de ne pas insister si par exemple
je ne voulois pas payer, car il aurait payé pour moi lui-même.
Cette explication m'a fait rire. Ces trois ou quatre échaffauds me
convainquirent que j'allais passer six semaines avec un original dan-
gereux.

général.
Nous arrivâmes à Spessa en moins de deux heures. C'étoit une
grande maison sur une petite éminence, qui ne se distinguoit en
rien du côté de l'architecture. Nous montâmes à son appartement
meublé ni bien ni mal, et après en avoir fait voir tous les autres,
il me conduisit au sien, qui étoit une chambre sur la chaufferie mal
meublée, et mauvais air, et pas bien claire. Il me dit que c'étoit la

chambre favorite de son pere, qui comme moi aimoit l'étude, et
que je pouvois être sûr que j'y jouirais d'une pleine paix, car je
ne voyois jamais personne. Nous dînâmes fort tard, et par con-
séquent ce jour là on ne soupa pas. Je n'ai trouvé ni le manger,
ni le vin mauvais; ni mauvaise la compagnie d'un pretre qui
lui servoit de facteur, et qui par poste devoit être son com-
mencement quand il étoit à Spessa. Une chose qui me choqua fut
que mangeant fort vite il osa me dire quoiqu'en riant que je man-
geois trop lentement. Après dîner il me dit qu'il avoit beaucoup
à faire, et que nous nous verrions le lendemain.
Chambre mettre en ordre mes papiers.

à faire, et que nous nous
 Je vais aussi dans ma chambre mettre en ordre mes papiers.
 Je travaillois au second tome des troubles de la Pologne. Sur
 la brune je sors pour aller demander de la lumière, et un do-
 mestique me porte une chandele. Je trouve cela indigne, car
~~il n'y a pas de bougies, ou une lampe à l'huile; mais j'ai la désire:~~
 on me devait ~~une chandele~~ de bougies, ou une lampe à l'huile; mais j'ai la désire:
 tion de me faire. Je demande seulement au domestique si quel-
 qu'un d'entr'eux avoit eu ordre de se tenir attentif à mon service:
 il me répond que le comte ne leur avoit rien dit; mais que cela
 alloit sans dire qu'ils serviroient à mes ordres toutes les fois que je
 les appellerois. C'eût été une comédie, car pour les trouver j'au-
 rois dû sortir de la maison, et par la rue, ou par la cour en faire
 le tour. Je lui demande qui fera ma chambre, et il me dit que
 ce sera l'affaire de la servante — Elle a donc une autre clef —
 Il n'y a pas de clef; mais pour vous y enfermer dans la nuit il
 y a le verrou.

Il me vint alors envie de rire, car absolument cela ne pou-
voit pas aller; mais j'ai la constance de ne rien dire, le laquais
part, je m'enferme, et je me mets à mon ouvrage; mais au
bout d'une demi-heure il m'arrive le petit malheur d'étein-
dre la chandele et la mouchant: je ris en jurant, et je me
vois obligé de me coucher à l'obscur. Le lit étoit bon; et ne m'y
attendant pas, cela me calme un peu, et je dors parfaitement
bien. Le matin, je ne vois personne. Je m'habille, j'enferme mes papiers,
et je vais en robe de chambre, et en bonnet de nuit pour donner

282
n° 68 le bon jour à mon hôte. Je le trouve sous le peigne de son second la-
quais qui lui servoit de valet de chambre. Après lui avoir dit que
j'avois bien dormi je lui dis que j'étois allé déjeuner avec lui. Il me
repond avec politesse qu'il ne déjeunait jamais, et de ne pas m'in-
comoder le matin allant chez lui, car il étoit toujours occupé a-
vec ses paysans qui étoient tous voleurs. Pour votre déjeuner, me dit
il, puisque vous déjeuner, je ferai dire au cuisinier de vous faire
du café quand vous voudrez — Vous aurez aussi la bonté d'or-
donner à votre domestique de me donner un coup de peigne après
qu'il vous aura servi — Je m'étonne que vous n'ayez pas un do-
mestique à vous — Si j'avois pu deviner que le petit besoin que
je peux avoir d'un domestique qui peigne dans un village où il n'y
a pas un perruquier, et chez vous, pourroit vous gêner, j'en aurois
cherché un — Cela ne me gênera pas, mais c'est vous qui sou-
venez-vous pourriez vous impatienter à l'attendre — J'attendrai volon-
tiers. Une chose qui m'est nécessaire est une clef à la porte de ma
chambre, car j'ai des papiers dont je dois répondre, et que je ne
peux pas enfermer dans ma main toutes les fois que j'ai besoin de
sortir — Tout est sûr chez moi — Je le suppose, mais vous restez
qu'il seroit ridicule à moi de prétendre que vous ^{devriez} ~~me~~ me répondre
d'une lettre qui pourroit me manquer; cela pourroit me désoler,
et certainement je ne vous le dirais pas.

Il me me répond pas; et après y avoir pensé cinq à six minutes il
dit à son laquais perruquier de dire au maître de mettre une serrure
sur la porte de ma chambre, et de m'en donner la clef. En atten-
dant qu'il venoit j'observe sur la table de nuit ^{de la chambre} une boîte avec un
cristal par dessus, et un livre. Je m'approche, lui demandant,
comme je le devois, si je pouvois regarder laquelle étoit la lecture
qui lui concilioit un bon sommeil: il me répond avec politesse me
priant de ne pas toucher à ce livre. Je me retire promptement,
et je lui dis en riant que j'étois sûr que c'étoit un livre de prières;
mais je lui jure de ne communiquer mon soupçon à personne. Il me
répond, en riant aussi, que j'avois deviné. Je le quitte le priant
de m'envoyer son laquais quand il l'auroit servi, et une tasse de café,
ou du chocolat, ou un bouillon.

Figuré de ce procédé tout à fait nouveau pour moi, et principalement

125 203
de la chandele de nuit, tandis qu'il voit de la bûche, je re-
tourne dans mon tandis, et je fais des réflexions sérieuses. Mon
premier mouvement m'excitoit à m'en aller. ^{Malgré que j'en fusse}
~~de maître que de quarante à cinquante ce qui~~ j'avais autant de cœur
~~que de quarante à cinquante ce qui~~ ~~que de quarante à cinquante ce qui~~
que lorsque j'étais riche, ~~il y avait des~~. Mais j'ai rejeté ce
parti, me semblant que je ne pouvois le prendre qu'en lui faisant
un affront sanglant. Le seul grand grief étant la chandele, je me
détourne à demander au laquais s'il n'avoit pas reçu ordre de
me porter des bougies : cette démarche m'étoit nécessaire, car ce
pouvoit être une faute du laquais frolon. C'étoit la même qui
vint une heure après me porter une tasse de café tout versé dans
la tasse, et m'en à sa façon. Je lui dis avec un éclat de rire, car
il falloit ou rire, ou la lui jeter au nez, que ce n'étoit pas de cette
façon qu'on servoit du café ; et je la laisse là, dans mon bonnet
pour qu'il me peigne. N'en pouvant plus, je lui demande pour-
quoi il m'avoit porté du lait, et non pas de la cire. Il me re-
pond modestement, que celui qui tenoit les bougies étoit le
prêtre, et qu'il ne lui en avoit donné qu'une pour son maître.
Je ne réplique pas. Je pense que le vilain prêtre peut avoir cru de
pecher contre l'économie me donnant de la bougie, ou penser que
cela put m'être égal. Je décide d'interroger le prêtre dans le jour
même.

D'abord que je fus vêtu, je suis pour aller un peu me promener,
et je rencontre le prêtre avec un renuier. Il me dit que n'ayant
pas de renuier prête il alloit faire mettre un cadenas sur la
porte de ma chambre, dont il me donneroit la petite clef. Je lui
réponds que c'étoit égal pourvu que je puisse fermer ma chambre,
et je retourne avec lui sur mes pas pour être présent à l'opé-
ration. Tandis que le renuier m'attendoit je demande au pre-
tre pourquoi il m'avoit envoyé une chandele, et non pas une,
ou deux bougies. Il me répond qu'il n'auroit jamais osé faire
cela sans l'ordre exprès de M. le comte — Et ce que cela, lui
dis-je, ne va pas sans dire — Rien ici ne va sans dire. C'est moi qui
achète les bougies, et il me les paye sans crainte de se tromper, car la
bougie est sur la carte toutes les fois qu'il lui en faut une autre —

Vous pouvez donc me céder une livre de bougies moyennant que j'en paye
 y enai ce qui elle vous coûte. — C'est le moindre plaisir que je puisse
 vous faire; mais je vous avertis que je ne peux me dispenser de dire cela
 au comte, car vous senter... — Oui je le sens très bien; mais cela
 m'est égal.

Je lui en ai payé une livre; et je m'ai allé me promener après
 avoir su de lui même qu'on dînoit à une heure. Mais j'eus bien
 surpris lorsqu'entrant à midi et demi l'on m'a dit que le comte
 étoit à table depuis midi. Ne sachant pas d'où pouvoit ^{servir} ~~arriver~~
 cette foule d'impertinences, je me modère encore, et j'entre lui
 disant que l'abbé m'avoit dit qu'on dînoit à une heure; il me
 répond que cela étoit ordinairement; mais que voulant aller
 faire des visites aux voisins, et m'y présenter il avoit voulu
 dîner à midi; mais que j'aurois le temps de dîner tout de
 même, et il ordonne qu'on remette sur table les plats qu'on
 avoit servis. Je ne lui réponds pas, et je mange des plats qui
 étoient sur table me montrant de bonne humeur, et re-
 fusant soups, bouillis, et ragoûts qu'on avoit rapportés. Il
 me presse d'en manger, il me dit qu'il attendra; mais en
 vain. Je lui réponds d'un air sérieux que je me perdrais
 ainsi quand je cometois la faute de me rendre trop tard
 à tout dîner de seigneur.

Diminuant cependant toute ma mauvaise humeur je mon-
 te en voiture avec lui pour ^{l'accompagner} ~~aller faire~~ deux visites qu'il vouloit
 faire. Il me conduisit chez un voisin qui ne demouroit qu'à une
 demi heure de chez lui. C'étoit le baron del Mestre, qui de-
 meuroit là toute l'année, qui tenoit une bonne maison, et
 avoit une nombreuse famille gâtée, et fort aimable. Le
 comte passa la toute la journée remettant à un autre jour
 les autres visites qu'il vouloit faire, et nous retournâmes à
 Spessa, où le prestre une demi heure après me remit l'ar-
 gent que je lui avois payé pour la livre de bougies. Il me dit
 que le comte avoit oublié de l'avertir que je devois être servi
 comme lui même. Bien ou mal, la faute étoit rapetassée; j'ai
 fait semblant de prendre cela pour argent comptant. On
 servit un ragoût, comme si on n'avoit pas dîné, et mangeant
 comme quatre tandis que le comte n'a mangé presque rien, je

lui ai dit qu'il avoit beaucoup d'esprit.

126 205 171

Le laquais qui me conduisit à ma chambre m'ayant demandé à quelle heure je voulois déjeuner je la lui ai donnée, et il ne m'a pas manqué. Le café étoit dans la cafetière, et le sucre étoit à part. L'autre laquais vint me rejoindre, la servante vint faire ma chambre, tout étoit changé. J'ai eu de lui avoir appris à vivre, et que je n'aurois plus aucun désagrément; mais je me trompois. Trois ou quatre jours après, le prestre dût me demander à quelle heure je voulois dîner tout seul dans ma chambre — Pourquoi tout seul dans ma chambre? — Parce que le comte est parti pour Venise hier après souper disant qu'il ne savoit pas quand il reviendroit. Il m'a ordonné de vous faire donner à dîner dans votre chambre — Je dinerois à une heure.

On doit être libre; mais il me sembloit qu'il devoit me dire qu'il alloit à Venise. Il y est resté huit jours. L'ennui m'auroit désemparé si je ne fusse allé presque tous les jours à pied passer deux heures chez le baron del Mestre. Point de société; le prestre étoit un rustre ignorant, point de jolies personnes: il me paroissoit impossible de pouvoir avoir la faine de passer là encore quatre semaines.

À son retour je lui ai parlé hors des dents. Je lui ai dit que j'étois allé à Spessa avec lui pour lui tenir compagnie, et que voyant qu'il n'en avoit pas besoin je le priois de me reconduire à Venise la première fois qu'il y irait, et de me laisser là, car j'aimois la société autant que lui. Il m'a dit que cela n'arriveroit plus, et il me dit qu'il y étoit allé parce qu'il étoit amoureux d'une actrice de l'opéra bouffon qui s'appelle Costa. Elle étoit partie de Venise exprès pour le voir, et le sentiment l'avoit forcé à passer avec elle tous les huit jours qu'elle étoit restée à Venise. Outre cela il avoit signé un contrat de mariage avec une demoiselle fille d'un castellan du Frioul vénitien qu'il épouseroit dans le carnaval prochain. Toutes ces raisons me persuadèrent à rester avec cet original.

Tout son bien consistoit en vignes aux raisins blancs: le vin qu'il faisoit étoit excellent; il lui produisoit à peu près mille cequins de rente, et voulant en dépenser deux mille il se ruinait. Persuadé que tous les paysans le volaient, il rodoit par tout, il entroit dans les chaumières, et là où il trouvoit quelques grappes de raisin il donnoit des coups de canne à tous ceux qui ne pouvaient pas nier de les avoir: les laches de ces vignes se mettoient à genoux pour obtenir pardon. Après m'être trouvé plusieurs fois présent à cette cruelle exécution, il m'arriva un jour de devoir être spectateur des coups que deux paysans lui donneraient avec des manches à balai: il prit le parti de se retirer après avoir été ravi d'importance. Il me fit une très forte querelle sur ce que je ne m'étois tenu que simple spectateur du conflit. Je lui ai prouvé par des raisons palmarès que je ne devois pas m'en mêler premièrement parce que c'étoit lui qui ayant été l'agresseur avoit tort, en second lieu parce que je ne savois pas me battre à coups de bâton principalement contre des paysans qui plus doctes que moi dans des duels de cette espèce auroient pu m'en sautiller sur la tête qui m'auroient assommé comme un bœuf. Dans la rage qui lui causoit une contusion sur la figure il me dit que j'étois un grand poltron, et un lache qui ignoroit la loi qu'il falloit défendre l'ami, ou mourir avec lui. A cette sentence je ne lui ai répondu que par un coup d'oeil dont il dut comprendre la signification.

Tout le village sut cette affaire: les paysans qui l'avoient battu désertèrent: d'abord qu'on sut qu'il vouloit pour l'avenir aller visiter les cabanes avec des pistolets dans la poche, la communauté s'assembla, et lui députa deux orateurs qui lui dirent que tous les paysans déserteroient dans la semaine même s'il ne promettoit de ne plus aller ni seul ni en compagnie visiter leurs chaumières. Dans l'éloquence de ces fiers manans j'ai admiré une raison philosophique que j'ai trouvée sublimée, et que le comte trouva bouffonne: Ils lui dirent que les paysans avoient le droit de manger une grappe de raisin de la vigne qui n'en auroit produit aucun; ils ne l'avoient pas cultivée, comme le curé avoit le droit de goûter du vin qu'il avoit fait dans sa cuisine pour son seigneur avant que de le lui faire servir sur sa table.

La menace de desertion précisément au moment des vendanges étoit pour eux le brutal. Ils s'en allèrent orgueilleux de leur avoir fait

Un dimanche nous allâmes à la chapelle pour entendre la messe, et nous trouvâmes le prêtre à l'autel qui avoit déjà dit le credo. J'ai vu les yeux du comte étincelans de rage. Après la messe il alla dans la sacristie, et donna trois ou quatre coups de canne au pauvre prêtre qui étoit encore en surplis : le prêtre lui cracha sur la figure, et à ses cris accoururent quatre ou cinq personnes. Nous partîmes. Je lui ai dit que le prêtre irait d'abord à Udine, et qu'il lui feroit une affaire d'une très cruelle espèce ; je l'ai vite persuadé à l'empêcher d'y aller, même employant la force.

J'appellai ses domestiques, et il leur ordonna de faire venir le prêtre dans sa chambre de gré ou de force. Ils l'y traînèrent. Le prêtre accumulant de colère, et l'appellant excommunié contagieux lui dit les plus dures vérités : il conclut par lui jurer que ni lui, ni aucun prêtre célébrerait plus dans sa chapelle, et que l'archevêque vengerait le crime qu'il avoit commis. Le comte le laissa dire, et ne permettant pas qu'il sorte de sa chambre l'obligea à se mettre à table où le prêtre eut la faiblesse non seulement de manger, mais de se laisser souler. Cette courtoisie produisit la paix. Le prêtre oublia tout.

Quelques jours après deux capucins vinrent lui faire visite à midi. Voyant qu'ils ne s'en alloient pas, et ne voulant pas le leur dire, il fit servir à dîner sans faire mettre deux couverts pour eux. Le plus hardi quand il vit qu'il n'y avoit pas question de leur donner à manger, dit au comte qu'ils n'avoient pas dîné. Le comte alors lui envoya un assiette pleine de ris : le capucin la refusa lui disant qu'il étoit digne de manger non seulement avec lui, mais avec un monarque. Le comte qui avoit envie de rire lui répondit que leur épithète quidi-falaine étoit celle d'indignes, ils n'étoient dignes de rien, et qu'outre cela l'humilité dont ils faisoient profession leur défendoit toute prétention. Le capucin se défendant mal, et le comte ayant raison j'ai cru de devoir l'appuyer. J'ai dit au capucin qu'il devoit avoir honte de vider son institut pechant d'orgueil. Il me répondit par des injures, et le comte ordonna alors qu'on lui portât de ciriaux car il vouloit couper la barbe à ces deux importeurs. A cette terrible sentence ils prirent la fuite, et nous rîmes beaucoup.

Ce fut une plaisanterie, et j'aurois facilement pardonné à cet homme si ses extravagances avoient été toutes de cette espèce ; mais il y en avoit de beaucoup. Il faisoit un chyle qui l'engorgeoit, et dans les heures de la digestion la rage qui le dominoit le forçoit à être féroce, cruel, injuste, sanguinaire. Ses appétits devenoient des fureurs, il mangeoit, et comme c'étoit par rage, il avoit l'air de dévorer par haine une bécasse.

174, succulente, dont je louois d'un air voluptueux l'exquise délicatesse. Il me
208. dit un jour en termes clairs et sérieux de manger, et de me faire, les
louanges que je faisois aux plats qu'on servoit l'impatientant. J'ai cessé
de louer, car à la fin je devois me résoudre à partir, ou subir ses lois.

La petite Costa, dont il avoit été amoureux, me dit trois mois a-
près à Trieste qu'elle ne croyoit pas qu'un ^{avant d'avoir connu} homme ~~comme~~ ^{comme} Tommaso qu'un
homme d'un pareil caractère put exister. Elle me dit que dans l'ac-
complissement amoureux quelque fois fort au combat il enrageoit
de ce qu'il ne pouvoit pas parvenir à se procurer le plaisir qui con-
duit à la cipe attachée à sa fin, et qu'il la menaçoit de l'étran-
gler lorsqu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de laisser paraître par
des marques extérieures la volupté qui dans la berogne lui inondoit
l'âme. Elle plaignoit le sort de celle qu'on lui avoit destinée pour
épouse. Mais voici ce qui à la fin me poussa à bout, et me força
à m'éloigner de cet animal venimeux.

Dans l'ennui, dans l'oisiveté de Spessa où j'en avois aucun plaisir,
j'ai trouvé aimable une pauvre veuve fort jeune; je lui ai donné de
l'argent, des marques des tendres sentimens qu'elle m'inspiroit, et a-
près avoir obtenu de sa complaisance des petits plaisirs, je l'ai per-
mises à m'accorder les grands dans ma chambre. Elle venoit à moi
nuit sans être en de personne, et elle s'en alloit à la pointe du jour par
une petite porte qui donnoit dans la rue. C'étoit mon unique sou-
lagement; elle étoit amoureuse, et douce comme un mouton ce
qui dans les paysannes du Trient est fort rare, et je l'avois une sept
ou huit fois. Nous étions tous les deux fort tranquilles sur notre
commerce, car nous supposions qu'il devoit être inconnu de tout
le monde; nous ne craignions ni maîtres, ni jaloux, ni curieux; mais
nous nous trompions.

Squalda, c'étoit son nom, sortit un beau matin de mes bras, et
après s'être habillée me reveilla comme à l'ordinaire pour que
j'allasse fermer la porte par laquelle elle sortoit pour retourner
chez elle. J'y vais; elle s'en va; mais à peine ai-je fermé la
porte, je entends ses cris. J'ouvre, et je vois l'atroc combe Tom-
maso, qui la tenant par la robe de sa main gauche, la batto-
noit de sa droite. Voir cela, et sauter sur lui fut l'effet d'un
instant. Nous tombons tous les deux, lui dessous, moi dessus lui

128 209/175
et Squalda se sauve. En chemise comme j'étois je tenois d'une
main son bras au bâton, et de l'autre je tâchois de l'étrangler.
Pour lui avec sa main libre il me tenoit aux cheveux, et se de-
battoit. Il ne lâcha prise que lorsqu'il sentit que je l'étranglois, et
dans le moment lui ayant arraché sa canne, et m'étant levé je
je lui ai sauté des coups à la tête qu'il fut heureux de pouvoir
parer de ses mains prenant la fuite, et se sauvant ^{si} de sa main
dont je n'ai pas attendu les coups. Je rentre, et je m'enferme
sans savoir si nous avions été vus, ou non, et je me jette sur le
lit tout essoufflé, et fâché de n'avoir pas eu la main assez forte
pour étrangler ce barbare qu'il me parvenoit de voir déterminé
à m'assassiner.

Je prends mes pistolets, et je les prépare sur la table après leur
avoir rafraîchi le baïnet; puis je m'habille, et après avoir fermé
tout dans ma malle, je mets mes pistolets dans ma poche, et je
sors avec intention d'aller chercher une voiture chez quelque pay-
san pour retourner d'abord à Gorice. Je prends sans le savoir un
chemin qui me fait passer derrière la maison de la pauvre Squalda,
j'y entre, et je la vois triste, mais tranquille; elle me console me
disant qu'elle n'avait reçu des coups que sur les épaules qui ne lui
avaient fait que peu de mal; mais elle me dit que la chose d'ici avait
publique, car deux paysans avaient vu le comte la battre, et m'
avaient vu comme elle même m'avait vu de loin aux prises avec
lui. Je lui ai fait présent de deux cegins; je l'ai priée de venir me
voir à Gorice où je pensais de m'arrêter deux ou trois semaines, et
de m'apprendre où je pourrais trouver un païsan qui eût une voiture,
car je voulais partir d'abord. Sa sœur s'offrit de me conduire à
une ferme, où je trouverais voiture, et chevaux, et elle me dit che-
min faisant que le comte Tomiano était ennemi de Squalda jusqu'
au point que son mari vivait parce qu'elle n'avait jamais voulu de lui.

A la ferme j'ai trouvé ce que je voulais. La voiture était une bon-
ne charette, et le païsan me promit de me mettre à Gorice à l'
heure de dîner. Je lui ai donné un demi-écu des harres, et je suis
parti lui disant que j'allais l'attendre. Je vais à la maison du comte,
^{l'enfer} et dans ma chambre je mets tout ce que j'avais dehors dans un
robe-manteau; et la voiture arrive.

Un domestique du comte vient me dire qu'il me prioit de monter dans sa chambre, où il devoit de me parler. Je lui écris sur le champ en clair françois qu'après ce qui ^{entre nous} s'étoit arrivé, il ne m'étoit plus permis de lui parler que hors de chez lui. Une minute après il entre me disant que si je ne voulois pas lui parler chez lui, il venoit pour me parler chez moi; et il ferme ma porte.

Il commence par me dire qu'en partant ainsi de chez lui je le deshonorois, et qu'il ne me laisseroit pas partir — Je suis curieux de voir comme vous vous y prendrez pour me l'empêcher, car vous ne me persuaderez jamais à rester ^{ici} ainsi de bon gre — Je vous en chercherai de partir seul, car l'honneur veut que nous partions ensemble — Je vous entends. Aller donc prendre votre épée, ou des pistolets, et nous partirons d'abord armés de pair. Dans ma voiture il y a place pour deux — C'est vous qui devez partir avec moi dans la mienne, après que nous aurons dîné ensemble — Vous vous trompez bien fort. Je passerois pour fou allant dîner avec vous après que notre vilaine aventure est connue de tout le village, et qu'elle sera demain la fable de toute la ville de Venise — Je dînerai donc ici avec vous tête à tête, et on dira ce qu'on voudra. Nous partirons après dîner. Renvoyez votre voiture, et empêcher par là la scandale, car, je vous repète, vous ne partirez pas.

J'ai dû céder. J'ai renvoyé la voiture, et le malheureux comte resta avec moi en bécotant jusqu'à midi prétendant me convaincre que tout le tort étoit de mon côté, car je n'avois pas le droit de l'empêcher de battre une paysanne dans la rue qui au bout du compte ne m'appartenoit par aucun titre. Je lui ai demandé, en riant de la brutalité de son raisonnement, quel droit il croyoit d'avoir de battre dans la rue une personne libre, et comment il pouvoit prétendre que cette personne libre ne trouvat un défenseur dans quelqu'un dont elle pouvoit interesser le cœur, comme cela est arrivé; et comment il avoit pu se figurer que j'aurois pu souffrir en patience qu'il eût une fille dans le moment qu'elle venoit de sortir de mes bras, et par cette seule raison. Je lui ai demandé, si je n'aurois pas été un lâche, ou un monstre comme

129 211. 177
lui, si je m'étois tenu indifférent à cette scene. J'ai fini par lui
demander si à ma place il n'aurait pas fait comme moi sans
même consulter la raison, quand même il se seroit trouvé vis
à vis d'un grand prince.

Peu avant que nous nous prissions à table ^{me dit} que cette aventure ne
pouvait faire ^{aucun} honneur à ^{celui} ~~aucun~~ de nous qui tuevoit l'autre, car il
ne vouloit se battre qu'à mort. Je lui ai répondu en riant que
je ne trouvois pas cela pour ce qui me regardoit, et que s'il trouvoit
que la chose étoit ainsi de son côté il étoit fort le maître de ne pas
faire ~~ce~~ ^{ce} duel, puisque je me trouvois déjà satisfait. Pour ce
qui concernoit la circonstance de se battre à mort, je lui ai dit
que j'espérois de le laisser dans le nombre des vivans malgré sa
fureur, le mettant aux abois, et que de son côté il en auroit com-
me il lui plaisoit. Il me dit que nous irions dans un bois, et
qu'il donneroit ordre à son cocher de me conduire où j'ordonnerois
si je retournois à la voiture tout seul, et qu'il ne conduiroit avec
lui aucun domestique. Après avoir loué sa noble façon de pen-
ser je lui ai demandé s'il vouloit se battre à l'épée, ou au pist-
olet, et il me dit que l'épée suffisoit. Je lui ai promis alors de
mettre bas les pistolets que j'avois dans ma poche au moment
que nous serions pour partir.

Il me paroissoit impossible de voir ce Rustal devenu poli, et rais-
sonnable quand l'idée d'un duel imminent devoit porter le
trouble dans son ame, car j'étois sûr qu'un homme de son ca-
ractere ne pouvoit pas être brave. Me trouvant avec le plus
grand sang froid je me sentois sûr de le terrasser dans l'instant par
ma botte droite inmancheable, et de l'estropier le blessant au ge-
nou si il avoit voulu poursuivre. Je pensois en suite de me sauver
dans l'état vénitien d'où n'étant point connu j'aurois pu faci-
lement m'évader; mais il me sembloit de prévoir qu'il n'en se-
roit rien, et que ce duel iroit en finisse comme tant d'autres l'ont
qui un des deux héros est poltron. Je prenois le combat pour festin.

Après avoir bien diné nous partîmes. Lui sans rien, et moi avec
tout mon petit équipage bien lié derrière la voiture. J'avois à la
main ^{vide} mes pistolets, et il m'avoit fait voir qu'il n'en avoit pas.

Je l'avois entendu ordonner à son cocher de prendre la route de Forice; mais je m'attendois toujours à un ordre de tourner à gauche, ou à droite, car nous devions aller nous battre dans un bois. Chemin faisant je me suis toujours gardé de lui faire la moindre interrogation. Je fus au fait quand j'ai vu Forice, et je me suis mis à rire quand nous y arrivâmes. Le comte dit au cocher d'aller à l'auberge de la poste, et d'abord que nous y arrivâmes, il me dit que j'avois eu raison, que nous devions rester bons amis, et que nous devions nous donner parole de ne parler de cette affaire à personne, et de ne faire qu'en rire vis à vis de ceux qui nous en parleroient sans nous remercier de la conter juste à ceux qui en la contaient en chagrinant les circonstances. Je le lui ai promis: nous nous embrassâmes, et la voiture alla le rejoindre après que Bailon fit de charger mon équipage.

Le lendemain je suis allé me loger dans une meublé très tranquille pour achever mon second tome des troubles de la Pologne; mais le temps que j'y ai employé ne m'a pas empêché de jouir de la vie jusqu'au moment que je me suis déterminé de retourner à Trieste, et d'attendre dans cette ville la grâce des nouveaux inquiéteurs d'état. Restant à Forice je ne pouvois leur donner aucune marque de mon zèle, et j'étois en devoir de veiller à leurs intérêts, car ils ne me payoient que pour cela. Je me suis arrêté à Forice jusqu'à la fin de l'année 1773. Dans les six semaines que j'y ai passées j'ai ^{eu} tous les agréments que je pouvois désirer. L'affaire que j'avois eue à Spezia étant connue de toute la ville on m'en parla par tout dans les premiers ^{jours}; mais voyant que je ne ferois qu'en rire comme d'une bagatelle qui ne tenoit à rien on cessa en fin de m'en parler, et Louis Torians me donna des marques d'amitié par tout où il me trouva. Je me suis cependant ^{disposé} d'aller toutes les fois qu'il m'invita à dîner: c'étoit un homme dangereux qu'il falloit éviter. Il épousa dans le carnaval la demoiselle dont j'ai fait mention ci dessus; il la rendit malheureuse pendant treize, ou quatorze ans, jusqu'à ce qu'il mourut fou, et dans la suite. Ce qui fit mes délices dans ces six semaines fut le comte d'Arcois Charles Corondini, dont je crois aussi d'avoir parlé. Il mourut aussi trois ou quatre ans après d'un abcès dans la tête. Un mois

avant mourir il m'envoya son testament en vers italiens de huit syllabes que je conserve comme un échantillon de son esprit philosophique, et de la gaucherie de son ame. Tout y est comique, et orné de la plus fine plaisanterie. S'il avoit su qu'il devoit mourir quelque semaines après il n'auroit pas pu le faire, car l'idée de la mort ne peut égayer qu'un esprit fou.

Un monsieur Richard Lorrain vint dans ce tems là s'établir à Venise. C'étoit un garçon âgé de quarante ans, qui après avoir bien servi la cour de Vienne dans des affaires des finances avoit eu la permission de se retirer avec une très bonne pension. Il étoit bel homme, il avoit l'esprit de la belle, et noble société, quelque agilité en littérature sans orniture de prétention, et il étoit bien reçu, et fêté dans toutes les maisons de Venise. Je l'ai connu dans la maison du comte Torres qu'il fréquentoit plus que toutes les autres à cause de l'esprit de la jeune comtesse que quelque tems après il épousa.

Au commencement d'octobre, comme de coutume étoit entré en exercice dans mon illustre patrie le nouveau conseil de dix: par conséquent les nouveaux inquisiteurs d'état avoient remplacé les trois qui avoient regné les douze mois précédens. Mes protecteurs, c'est à dire le procureur Morosini, le sénateur Zucchi, et mon tendre ami Dandolo m'écrivirent que s'ils ne parvenaient pas à m'obtenir ma grace ~~cette~~ dans le courant des douze mois dans les quels ils devoient sieger ils n'auroient pu se flatter d'y parvenir plus de toute leur vie, car outre les vertus qui caractérisoient ~~les~~ ces nouveaux inquisiteurs, le hasard ~~avait~~ ^{leur} fait qu'ils honoroient de leur estime, et de leur amitié. L'inquisiteur d'état Sagredo étoit ami du procureur Morosini, l'autre inquisiteur Rimani amoit mon fidèle Dandolo, et Monsieur Zucchi m'assuroit qu'il persuaderoit le troisième qui par loi devoit

être un des six conseillers qui composent le corps du conseil
 de dix. Quoiqu'on l'appellât des dix ce ^{estoit} ~~puissant~~ conseil
 composé de dix sept têtes, car le doge ^{estoit} ~~est~~ maître de s'y trou-
 ver quand bon lui sembloit. Je mis donc retourner à Trieste
 bien déterminé d'employer toutes mes forces pour bien
 servir le tribunal, et mériter d'obtenir de sa justice la
 grâce que je desirois au bout de dixneuf ans que j'avois
 passé en parcourant toute l'Europe. A l'âge que j'avois
 de quarante neuf ans il me paroisoit de ne devoir plus rien
 espérer de la fortune amie exclusive de la jeunesse, et en-
 tierme déclarée de l'âge mûr. Il me sembloit qu'à Venise
 je ne pouvois que vivre heureux sans avoir besoin des fa-
 veurs de l'aveugle déesse. Je comptois de ~~suffi~~ pouvoir suf-
 fire à moi même tirant parti de mes talens, ~~et~~ me sentant
 sûr de ne plus succomber à aucun malheur, armé, comme j'étais,
 d'une grande expérience, et d'ailleurs débarrassé de toutes les
 vanités qui m'avoient conduit au précipice. Il me sem-
 bloit aussi d'être certain que les inquiétudes d'état ne
 pourroient dans Venise même quelque emploi dont
 les emolumens me seroient très suffisans à y vivre
 avec toute l'aisance étant seul sans famille, et disposé
 à me contenter de posséder ce qui pouvoit m'être l'ou-
 tement nécessaire, me passant indifférent de tout superflu.
 J'écrivois l'histoire des troubles de la Pologne, le premier tome
 étoit déjà imprimé, j'étois après le second, et j'avois des
 matières suffisantes pour envoyer au public toute l'his-

131 215 1781

trois divisée en sept volumes. Après avoir achevé cet ouvrage je pensois de publier une traduction en stances de l'Iliade d'Homere, et je ne doutois pas qu'après avoir achevé ces ouvrages il me seroit difficile d'en donner d'autres. Je ne craignois pas à la fin qu'il pouvoit m'arriver de m'exposer au risque de mourir de faim dans une ville où cent personnes y feroient vivre à leur aise des gens qui n'auroient pu vivre nulle part qu'en demandant l'aumône. Je suis donc parti de Venise le dernier de l'an 1773, et je me suis logé à la grande auberge sur la place de l'Herbe le premier de l'an 1774.

Je ne pouvois pas desirer de me voir mieux accueilli. Le baron Pittori, le consul de Venise, tous les conseillers, les negocians, les dames, et tous ceux qui composoient le conseil de la ville me reçurent et me donnant le plus vif intérêt qu'ils avoient à me revoir. J'y ai passé le carnaval dans la plus grande gaieté, jouissant d'une santé parfaite, sans interrompre l'histoire des troubles de la Poitoune, dont j'ai publié le second tome au commencement du carême.

Le premier objet qui m'intéressa à Trieste fut la seconde actrice de la troupe de comedien qui y jouoit. Je fus surpris d'y voir cette jeune fille du ~~par~~oit disoit comte Rinaldi, dont mon lecteur doit se souvenir. Je l'avois admise à Milan, je l'avois négligée à Venise à cause de son pere, et je lui avois été utile à Trignon où je l'avois tirée d'embaras avec l'approbation de Mandoline. Que au s'étoient écoulées sans que j'eusse jamais vu ce qu'elle étoit devenue.

la voyant
 Je fus surpris de la voir, et en même tems fâché, car ~~ne me paroissant~~
~~encore jolice je m'imaginois qu'elle pourroit de nouveau~~
~~tant par son retour je voyois qu'elle pourroit encore me plaire,~~
 tandis que ne me trouvant pas en état de lui être utile je devois
 me tenir sur mes gardes.
~~me garder de me laisser en sa puissance avec elle.~~ Ne croyant
 pas de pouvoir me dispenser de lui faire une visite, et tres curieux
 d'ailleurs de savoir son histoire j'ai paru devant elle
 le lendemain une heure avant midi.

Elle me recut avec un cri me disant qu'elle m'avoit vu dans
 la parterre, et qu'elle étoit sûre que j'irais la voir. Elle me
 presenta d'abord son mari qui jouoit les rôles de Scapin, et sa
 fille qui avoit l'âge de neuf ans, et du talent pour la danse.
 Son histoire ne fut pas longue. Dans la même année que je
 l'avois vue à Arignon elle étoit allée à Yverdon avec son pere,
 et étant devenue amoureuse de l'homme qu'elle m'avoit
 présenté elle avoit quitté ses parents pour devenir sa femme,
 et elle s'étoit faite comédienne comme lui. Elle savoit que
 son pere étoit mort, et elle ne savoit pas ce que sa mere étoit
 devenue. Elle me dit qu'elle vivoit fidèle au devoir du mariage
 sans être ridicule sur l'article de ne pas desespérer par
 la rigueur quelqu'un qui se déclareroit son amant, et qui
 vaudroit la peine d'être écouté. A Yverdon cependant elle
 m'assura qu'elle n'avoit personne, et que son seul plaisir étoit
 celui de donner un petit souper à des amis sans que la dépense
 l'incommodât, puisqu'elle gagnaient assez faisant une petite banque
 que de Pharaon. C'étoit elle qui faisoit, et elle me pria d'
 être quelque fois de sa partie. Je l'ai suivie en la quittant qu'
 elle me venoit le même jour après la comédie, et que
 puisque la banque étoit petite, le jeu à Yverdon étant défendu
 je jouerois comme tous les autres à petit jeu.

J'y fus, j'y ai souper en compagnie d'aujourd'hui jeunes marchands
 tous amoureux d'elle. Après souper elle fit une petite banque,
 et nous commençâmes tous à pointer. Mais ma surprise ne fut
 pas petite lorsque j'ai connu sans pouvoir en douter qu'elle
 étoit la carte très habilement, et toujours à propos. Il me vint
 envie de rire lorsque je l'ai vue exercer son talent contre moi
 même. Je n'ai rien dit, et je suis parti avec les autres après
 avoir perdu quelques florins. C'étoit une bagatelle; mais
 je n'ai pas voulu qu'elle me prenne pour dupe. Je l'ai
 vu le lendemain à une répétition au théâtre, et je lui ai fait
 compliment sur son habileté; elle fit ^{d'abord} semblant de ne pas m'en
 entendre, et quand je lui ai dit de quoi il s'agissoit elle m'a
 dit que je me trompois; mais lorsque je lui ai dit en lui tournant
 le dos qu'elle se repentiroit de ne pas vouloir convenir de la chose,
 elle me dit en riant que c'étoit vrai, et que si je voulois lui dire
 ce que j'avais perdu elle étoit prête à me rendre mon argent,
 et même à m'interesser dans la banque sans que personne
 le sût, son mari excepté. Je lui ai dit que je ne voulois ni l'un
 ni l'autre, et même que je ne me trouverois plus présent à
 la partie; mais de prendre bien garde à ne pas faire faire de
 l'argent à quelqu'un de ses amis, car on le sauroit, et pour
 lors on la mettroit à l'assende puisque le jeu étoit rigoureux-
 sement défendu. Elle me dit qu'elle le savoit, qu'elle ne l'ai-
 roit à personne sur la parole, et que tous ces jeunes gens lui
 avoient promis le secret. Je lui ai dit que je n'irois plus souper
 avec elle; mais qu'elle me feroit plaisir de venir dîner avec
 moi quand elle en auroit le temps. Elle vint quelques jours
 après avec sa fille qui me plut, et qui ne me refusa pas des
 caresses. ^{Un beau matin elle} Elle vint ~~un beau matin~~ se rencontrer avec le baron Pitoni

qui aimant autant que moi les petites filles, prit du goût pour celle d'Irene, et pria la mère de lui faire quelques fois la même honneur qu'elle ne faisoit. Je l'ai encouragée à recevoir l'offre, et le baron en devint amoureux. Ce fut un bonheur pour Irene; car vers la fin du carnaval elle fut acculée, et le baron l'aurait abandonnée à la rigueur des lois de la police, si étant devenu son ami, il ne l'eût avertie de cesser de jouer. On n'a pas pu la mettre à l'amende, car quand on est allé pour la surprendre on ne trouva personne.

Au commencement du carême elle partit avec toute la troupe, et ~~trois~~ ^{trois} ans après je l'ai vue à Padoue où j'ai fait avec la fille une connoissance beaucoup plus tendre.